

غنى الأمير
La Richesse
de L'Emir



CONFessions de FRERE CORTEBARBE

ceci est L'HISTOIRE VRAIE DU FRÈRE
CORTEBARBE, PAUVRE CHEVALIER
DU Temple de Jérusalem
qui vécut en pécheur
ET mourut en
MARTYR.

volume I

première confession

La Richesse
de L'émir



PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX PAUVRES CHEVALIERS DU CHRIST

LA RICHESSE DE L'ÉMIR

Traduction et adaptation des "Confessions de frère Cortebarbe" : Benoît Clerc. - Traduction et adaptation des "Mémoires d'Abdallah" : Thibaud Béghin.

Illustrations : Thibaud Béghin, Eric Floquet et Yves Lelièvre. - Maquette : Thibaud Béghin. - Mise en Page : Arnaud Bailly et Thibaud Béghin.

Bandeaux : Arnaud Bailly, Thibaud Béghin, Benoît Clerc et Rémy Van Liefde.

Corrections : Marie-Hélène Picard, Arlette Veyssière, Benoît Clerc et Rémy Van Liefde. - Conseillers de réalisation : le Rocambole Posse et le Thines Posse.

Photogravure : C.P.I. - Roubaix. - Impression : Imp. Fabrègues - St-Yrieix la Perche.

"La richesse de l'émir" est un scénario pour le jeu **miles christi**TM édité par Sans Peur et Sans Reproche SaRL.

N'hésitez pas à nous faire part de vos questions ou de vos réactions concernant le jeu miles Christi et ses suppléments. Vous serez toujours les bienvenus.

PRÉAMBULE

Le récit que nous vous proposons dans le présent recueil est véritablement remarquable, tant par la surprise qu'a provoqué sa découverte que par les enseignements de tout premier ordre qu'il livre désormais à la connaissance des historiens.

Notons, tout d'abord, qu'il s'agit de la toute première édition des "Confessions de frère Cortebarbe". Le texte n'a en effet été découvert que très récemment, dans les fonds de collection de l'université de Prague, par Bonaccione Chierico, un jeune médiéviste italien. L'annonce de cette trouvaille miraculeuse a eu un retentissement certain dans les milieux universitaires : le volume comprend plus de 1044 pages, probablement une copie réalisée au XIV^{ème} siècle en Irlande, dans un monastère du Donegal, par un moine nommé Onfroï de Bruges. Quels chemins détournés la copie a-t-elle empruntés pour finir à Prague ? Nous l'ignorons. Bien que le document nous soit parvenu très abîmé par les ans, les techniques modernes de reconstitution ont permis de récupérer environ 80% du manuscrit original. Cette édition ne vous en propose qu'une toute petite partie. Il faudra encore plusieurs années de travail aux spécialistes pour finir de reconstituer et de traduire la totalité des feuillets, rédigés en vieux flamand mâtiné de gaélic. Les marges de l'ouvrage comportent également des annotations écrites en caractères cunéiformes. Elles garderont sans doute longtemps leur secret. Dans la présente traduction, nous avons pris le parti de restituer à la langue du narrateur toute la modernité qu'elle a perdue, afin de faciliter l'accès au texte et d'en actualiser le contenu.

Cette édition des "Confessions" propose également à la curiosité du lecteur, un court passage de l'imposant "Récit des 100 aventures merveilleuses et extraordinaires mais toutes véridiques qui étaient écrites pour Abdallah fils de Saïd", aussi appelée "Mémoires d'Abdallah". Cette chronique, bien connue des amateurs d'histoire orientale, fut rédigée à la fin du XII^{ème} siècle par un érudit syrien, nommé Abdallah ibn Saïd. Le récit tragique de cet homme au savoir immense a déjà fait l'objet de nombreuses traductions et recherches, auxquelles nous vous renvoyons - nous recommandons tout particulièrement les tomes 1 et 2 des magnifiques "Commentaires arabes", d'Ayoub Aouadhi, aux éditions de l'Olivier. Si les "Mémoires d'Abdallah" ont retenu notre attention, c'est qu'un

LA RICHESSE DE L'EMIR INCIPIT

caprice du destin a voulu qu'Abdallah et Cortebarbe assistent ensemble aux mêmes événements. Au moment où se déroule l'épisode que nous publions, Abdallah sert d'interprète à Cortebarbe et à ses frères, venus espionner le puissant émir de Khoros, très certainement au cours du mois de janvier 1176 (selon la datation d'Ayoub Aouadhi). Ainsi, nous avons pu remplacer une des parties manquantes du texte de Cortebarbe, par un passage des "Mémoires d'Abdallah", qui poursuit en quelque sorte la narration du vieux templier.

L'expérience est originale, mais nous croyons qu'elle est à la mesure de la circonstance presque providentielle qui a fait se côtoyer dans les terres du levant, deux écrivains très différents, à une époque particulièrement riche en événements. Le lecteur jugera.



LA RICHESSE DE L'EMIR INCIPIT

CHAPITRE I - Les espions du maître.

"PARDONNEZ-MOI SEIGNEUR PARCE QUE J'AI PÉCHÉ."

Aujourd'hui, jour de la sainte Catherine de l'an de grâce 1198 de l'Incarnation du Christ Notre Sauveur, moi, Cortebarbe, longtemps frère chevalier du Temple, reconnaît sur les Très Saints Évangiles avoir commis toutes les fautes qui me valent de dépérir lentement dans cette geôle depuis 4895 jours, et pour de nombreux jours encore, jusqu'à ma mort. Je n'écris pas ces lignes pour qu'elles soient lues par les hommes, car elles ne s'adressent qu'à Dieu. C'est Boivin, le gardien, qui m'a donné l'encre et le papier de chanvre sur lequel j'écris, en échange de trois petites croix en bois sculpté. Il les revendra sans doute à un pèlerin de passage.

Puisque l'activité du corps m'est rendue impossible, il ne me reste que l'activité de l'esprit. Je dis bien de l'esprit, et non pas de l'âme, car on ne peut pas chercher Dieu en prison. La prison est l'antichambre de l'Enfer. On ne peut y trouver le Bien mais on a tout le temps d'y chercher le Vrai. Mon récit a donc deux objets. Le premier est d'extirper mes pensées de la geôle en les attelant à une entreprise salutaire, qui est de revivre ma vie. Le second, qui procède du premier, est de demander grâce au Seigneur de tous les péchés dont je retrouverai la trace en fouillant mon passé, afin de purifier peu à peu mon âme de cette souillure. Ainsi, parvenu au terme de cet examen de conscience, je crois pouvoir attendre sereinement que le Très-Haut me fasse son dernier commandement, car je serai pardonné.

Je veux commencer mon histoire peu de temps après mon arrivée en Terre Sainte, alors que je n'étais qu'un jeune templier orgueilleux et brave, fier de porter le blanc-manteau de l'Ordre, pétri des certitudes de la jeunesse. Ma dernière confession sincère ainsi que mes premiers mensonges, datent de cette période.



Tout a commencé le jour de la saint Enguerrand de l'an de grâce 117., quelques heures avant le coucher du soleil. J'étais alors en la commanderie de Trépessac au nord de la Princée d'Antioche. Trépessac est la plus septentrionale de nos maisons, et la proximité des Zengides a toujours plané comme une menace permanente sur les épaules de nos guetteurs. A cette époque, l'émir Bachir ibn Abubakr Chihab ad-Din contrôlait la ville de Khoros, à une journée de marche à peine de nos terres. Ce jour-là, un espion était venu nous prévenir de l'arrivée à Khoros de très nombreux mercenaires, attirés par la promesse d'une forte solde dispendieusement distribuée par l'émir. Dès l'annonce de ces mouvements

INTRODUCTION

L'aventure *La richesse de l'émir* s'inspire largement d'un texte extrait des *Confessions de frère Cortebarbe*. Nous avons fait le choix de présenter parallèlement aux mémoires de ce frère malheureux, les indications destinées à transformer ce récit en un véritable scénario pour un groupe de trois à six frères. Nous vous conseillons de lire en premier lieu le récit de frère Cortebarbe, afin de bien connaître cette aventure et de vous imprégner au mieux de son ambiance. De plus si vous lisez le bandeau avant d'avoir fini les *Confessions de Cortebarbe*, vous perdrez tout le plaisir de la découverte. Lues par la suite, les indications en bandeaux ouvrent le récit, précisent certaines scènes, tracent des perspectives que le texte central ignore et le transforment en un scénario prêt à jouer. Afin de mieux vous aider encore dans votre travail, nous présentons plusieurs aides de jeu à utiliser en cours de partie : une chronologie indicative des événements, des fiches à découper décrivant les principaux protagonistes, plusieurs plans, cartes et dessins, et une feuille où sont récapitulées les caractéristiques de plusieurs PNJs.

Nous vous recommandons de mener cette aventure à deux maîtres. Cette pratique que nous vous conseillons déjà dans le livre de règles, offre de nombreux avantages. Elle permet d'abord à un maître de surveiller particulièrement les fautes et péchés des frères afin de les leur rappeler au cours des différents chapitres. Elle dynamise considérablement les combats ainsi que les inévitables moments où les frères se séparent. Elle favorise le rendu d'une ambiance de jeu, en donnant de l'étoffe aux PNJs, notamment lors des dialogues. Enfin, elle rend possible la simulation de scènes confuses pendant lesquelles plusieurs informations de nature et d'origine différentes peuvent parvenir aux frères (les deux maîtres parlent en même temps !).

LA RICHESSE DE L'EMIR CHAPITRE I

LA RICHESSE DE L'ÉMIR.

Jadis les bêtes féroces et les dragons étaient nombreux de par le monde, mais nombreux étaient aussi les hommes saints marchant dans la paix de Dieu.

Dans les monts de l'Anti-Taurus vivait un dragon qui dévorait les troupeaux et exigeait des villageois qu'ils l'adorent comme un dieu. Saint Georges, né dans les montagnes d'Asie Mineure, vint un jour à traverser cette région qui domine la vallée de la rivière Karasu. Il prêcha la bonne parole et les hommes l'écoutèrent, puis ils prièrent Saint Georges de les débarrasser de ce dragon car ils voyaient bien que la foi de Dieu fortifiait son bras. Saint Georges gravit la montagne, il rencontra le dragon et l'affronta. Le Serpent était puissant et fort, mais plus fort et plus puissant était le serviteur du Seigneur qui frappa la montagne d'un coup de son bâton, si bien que celle-ci s'effondra sur le dragon, désormais prisonnier. Le bâton fiché dans le sol poussa, enfonçant dans la roche stérile ses énormes racines qui formèrent aussitôt une cage autour du dragon. Il devint un cèdre magnifique. Pour se souvenir de cette victoire sur le dragon, fils du Malin, des hommes édifièrent un ermitage dans la montagne, là où Saint Georges avait vaincu. Ce lieu fut appelé Saint Georges de Tawehd (Saint Georges de la solitude).

Bien plus tard, et quelques années avant que cette aventure ne commence, un alchimiste nommé Zacharie Mirhaïl Thoros vint à Saint Georges de Tawehd. Il avait appartenu à une mystérieuse organisation de savants et de sages, la Seferya, qu'il avait trahie et à laquelle il avait dérobé de précieux ouvrages. Grâce à ces livres, il escomptait atteindre l'Oeuvre Alchimique ultime : la Pierre Philosophale.

de troupes, le frère commandeur de Trépessac ordonna qu'une patrouille parte sur l'heure dans les monts du Taurus. Je fus de ceux-là. Nous devions nous approcher aussi près que possible de la ville de Khoros et du camp afin de faire le point de la situation. Nous tentâmes vainement d'atteindre la ville. Le Malin trouve un refuge naturel dans ces montagnes inhospitalières¹[...].

[...] la messe de none, un pigeon se posa en roucoulant sur la planchette. Bien que nouveau, je savais, pour en avoir fait l'expérience Outremer que c'était le signe annonciateur de quelques désagréments à venir. Je confesse avoir écouté à la porte du cellier, alors que notre commandeur, frère Aucassin, prenait conseil auprès du frère grangier, dont le nom m'échappe : le pigeon annonçait la venue d'un prélat, le père Ernaud, chanoine prémontré, prieur du chapitre cathédral d'Antioche. Mais je fus inopportunistement dérangé par l'arrivée d'un jeune esclave et ne pus entendre la suite. Je ne doutais cependant pas que l'arrivée du chanoine, soit directement liée à la présence très inquiétante des troupes massées sous les murs de Khoros, tous les jours plus nombreuses et s'appropriant peut-être à déferler sur la Princée. Depuis deux mois, nous vivions en état de siège permanent. La garnison de Trépessac avait été considérablement renforcée, et le Maître lui-même, Eudes de Saint-Amand, était venu sur place pour inspecter les défenses et donner ses ordres. Régulièrement, notre espion revenait de Khoros porteur de nouvelles toujours plus alarmantes : l'émir Bachir ibn Abubakr Chihab ad-Din avait dépêché des hérauts jusqu'en Perse, afin qu'ils annoncent à toute la racaille des soldats de bourse que leur maître cherchait des hommes et qu'il payait bien. Deux questions hantaient bien-sûr tous les esprits : à quelle sinistre besogne l'émir voulait-il employer ces chiens de guerre et d'où pouvait bien provenir les sommes colossales qu'il leur versait chaque jour ? Notre espion estimait que l'émir disposait déjà d'au moins deux cents cavaliers et de mille piétons, ce qui représentait plus de trois cents dinars d'or de solde quotidienne. La présence nouvelle d'une puissance aussi importante aux visées aussi incertaines modifiait considérablement le délicat équilibre des forces dans la région. Les Maîtres du Temple et de l'Hôpital, Bohémond le troisième, prince d'Antioche et Baudouin IV de Jérusalem, le sultan Salah ad-Din, le Vieux sur la Montagne, chef des Bâtinis, Saïf ad-Din l'atabeg de Mossoul et Al-Salih Ismaïl l'atabeg d'Alep, tous avaient envoyé des ambassades auprès de l'émir, et tous s'étaient vus refuser l'accès à la ville...



Nous ne tardâmes pas à être informés du contenu du message que portait le pigeon. Le soir même, après la messe des complies, frère Aucassin demanda que l'on ferme les portes de la salle capitulaire, puis il prit son air solennel et nous annonça la nouvelle. Bachir ibn

¹ A partir d'ici le texte original est illisible sur plusieurs pages - N.D.T.

LA RICHESSE DE L'ÉMIR CHAPITRE I

Abubakr Chihab ad-Din venait de faire parvenir à Antioche un ultimatum : le Temple et Bohémond III versait à Khoros 5000 besants d'or, en dépit de quoi il attaquerait la Princée avant la fin du mois ! Superbe rebondissement. Depuis cette expédition de triste mémoire dont j'ai narré les mésaventures tout à l'heure², nous rêvions tous d'en découdre avec les chiens stipendiés de Bachir. Je confesse avoir succombé à la tentation d'un orgueil sacrilège, car j'ai prié Saint Georges pour que la guerre éclate. Frère Aucassin annonça ensuite l'arrivée du prélat d'Antioche, ce que je savais déjà. Mais j'ignorais toujours l'objet de sa venue, et Aucassin eu la courtoisie de nous l'apprendre. Le chanoine, fort d'une vieille amitié qui le liait au maître de Khoros, était mandaté par Bohémond III, pour se rendre auprès de l'émir, afin de renégocier le montant du tribut. Voilà pour le but officiel de la mission. L'escorte elle, c'est-à-dire les hommes du Temple, avait un tout autre mandat, mais je vais en parler tout à l'heure. Aucassin se borna ensuite à ses recommandations d'usage, concernant la transperçante acuité de notre vigilance et l'infailibilité de notre mission sacrée, puis nous partîmes nous coucher. Quant à moi, je passais la nuit entière à me battre avec une angoissante question : ferai-je partie de l'escorte ?

Le lendemain matin, jour de la saint Rémi, avant primes, le frère claserier s'affairait déjà pour préparer la venue du chanoine - un hôte de marque - et de sa suite, que nous imaginions nombreuse et bien nourrie. Les bruits les plus divers avaient couru dans le cloître à propos du père Ernoud. Nos frères venus en renfort d'Antioche le décrivaient fort savant, connaissant plusieurs langues et grand ami de l'émir. Un vieux sergent, trop malade pour être renvoyé Outremer, me raconta que le père Ernoud était vénéré comme un saint par les gueux d'Antioche qui lui attribuaient plusieurs miracles. Le père Basile, chapelain de la commanderie de Trépessac, m'enseigna quant à lui qu'on disait le père Ernoud très avide de pouvoir et qu'on le pressentait depuis longtemps pour succéder à Aymeri de Limoges, l'actuel patriarche d'Antioche, dont il était déjà le prieur. Un personnage ! J'occupais ma matinée à fourbir toutes mes pièces d'armes et à houspiller Jehan, mon écuyer, qui n'allait jamais assez vite et qui ne faisait jamais assez bien. Enfin, alors que j'achevais de broser mon destrier pour la troisième fois en deux heures, le frère commandeur des chevaliers vint mettre fin à mon supplice, et m'annonça que j'étais attendu par le commandeur dans la salle du chapitre.

Frère Aucassin exhibait son plus bel air de componction pénitentielle et nous devisageait d'un oeil qui se voulait grave et douloureux. L'assemblée était composée de 3 autres frères chevaliers, de 5 frères sergents et du frère chapelain qui se tenait à l'écart. Après son traditionnel sermon de petit chef fanatique³, Aucassin nous exposa l'objet de notre mission. Disons plutôt nos missions... Nous devons escorter le père Ernoud jusqu'à Khoros, et veiller à ce qu'il ne lui arrive rien, tant au cours du voyage que chez l'émir. Parvenus

² Cortebarbe fait ici référence à la partie du texte qui est malheureusement illisible - N.D.T.

³ Le texte dit exactement "grin diseu tio morveux c'castar louingeur" (sic) - N.D.T.

Zacharie Mirhail Thoros avait choisi Saint Georges de Tawehd car il pensait qu'un lieu où saint Georges avait vaincu le dragon serait un lieu propice à une étape particulièrement délicate du Grand Oeuvre nommée : " la victoire sur le dragon ".

Quelques mois avant que cette histoire ne commence, Zacharie qui sentait la mort venir, prit le chemin d'un monastère voisin afin d'y confesser ses péchés. L'abbé Jean, ancien hérétique gnostique, recueillit la confession de Zacharie auquel il administra les derniers sacrements. Avant de mourir, Zacharie lui révéla qu'il avait découvert la pierre philosophale. L'abbé Jean vit dans le pouvoir de celle-ci le moyen d'affirmer sa doctrine hérétique et de passer pour un nouveau messie. Il se rendit donc, accompagné de quelques disciples, dans le repaire de feu Zacharie. Malheureusement, Saint Georges de Tawehd, isolé sur un piton rocheux, était sur le territoire de l'émir de Khoros, Bachir ibn Abubakr Chihab ad-Din. L'abbé Jean obtint pourtant de l'émir la permission d'établir sa communauté dans le monastère de Tawehd.

Chihab ad-Din, qui ne souhaitait pas voir les Francs s'installer sur son territoire, fixa un loyer fort élevé qu'à son grand étonnement l'abbé Jean accepta. Jean savait de la bouche de Zacharie que, sous le monastère, était creusée une vaste cave pleine de l'or fabriqué par l'alchimiste.

L'abbé Jean se mit aussitôt au travail, tâchant de déchiffrer les notes ésotériques et complexes qu'avait laissées l'alchimiste. Chihab ad-Din, qui désirait savoir qu'elles étaient les limites de la richesse de la communauté de Saint Georges, augmenta rapidement son loyer, jusqu'à obtenir des sommes colossales. Jean se préoccupait peu

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE I

de voir ses réserves ainsi baisser : le succès de son entreprise les remplirait à nouveau et pour toujours !

L'or que Jean remet régulièrement à Chihab ad-Din, éveille des rêves de grandeurs chez ce vassal Zengide jusqu'alors sans importance. Chihab ad-Din renforce d'abord ses propres troupes puis décide de faire appel à des mercenaires afin de constituer une armée capable de renverser Salah ad-Din.

Il va sans dire que cette nouvelle puissance finit par intriguer les différentes forces politiques, franques et sarrazines.

Les Bâtinis tout d'abord. Ils ont des liens privilégiés avec la mystérieuse Seferiya dont le maître Sinan est l'un des membres influents et sont depuis longtemps sur les traces des livres volés par Zacharie. Ils ont vite fait le lien entre ces ouvrages et la nouvelle richesse de Chihab ad-Din et dépêchent donc plusieurs émissaires à Khoros.

Hajj Daoud ben Hassan al Khorassani qui se présente à la cour de Khoros comme un uléma du Khorassan, a reçu de Sinan une double mission : retrouver et ramener les livres de la Seferiya, et si possible, provoquer au palais de Khoros une révolution douce et secrète permettant aux Bâtinis de récupérer la puissance militaire de l'émirat. Hajj Daoud, homme d'une grande culture et d'une grande intelligence, séduit bien vite le fils de Chihab ad-Din, Fathi ibn Bachir Jamal ad-Din, un jeune homme malléable porté à la religion et même au mysticisme. Hajj Daoud initie Jamal ad-Din à la complexe doctrine de l'ésotérisme chiite ismaélien (cf. P 107 du Livre de règles). Parallèlement, il empoisonne peu à peu Chihab ad-Din afin que sa mort apparaisse naturelle, et que Jamal ad-Din, son jeune protégé, monte sur le trône.

en ville, deux autres missions essentielles compliquaient la première. Le Maître du Temple et son chapitre voulaient obtenir des informations précises concernant le nombre et la nature des hommes qui composaient la meute de Bachir ibn Abubakr Chihab ad-Din. Pour ce faire, nous devions fureter le plus possible à l'intérieur du camp, afin de broser aux dignitaires de Jérusalem un tableau très exact de la situation. Je concède qu'une stratégie bien menée requiert une bonne connaissance de l'ennemi, mais à cette époque, je rageais intérieurement à l'idée d'être employé comme un vulgaire espion. La seconde mission que le commandeur nous donna, était de découvrir l'origine du trésor inépuisable de l'émir. Je me souviens encore de ses paroles : "Prenez garde, doux seigneurs mes frères, que quelque pacte ténébreux ne lie le sarrazin au démon et qu'il en tire toute sa richesse, car alors, vous n'aurez pas d'autre arme que votre foi !" Amen. Dans le cas très improbable où nous parviendrions à démasquer le bailleur de fond, nous avions ordre de mettre un terme à son commerce. La fin sanctifie les moyens, rappela Aucassin. Et puisque nous étions espions, le frère commandeur jugea bon de remettre un pigeon à chacun de nous, afin que nous lui fassions parvenir un rapport quotidien sur les résultats de notre action. Charge à nous de dissimuler les ramiers pour les faire entrer au palais. Aucassin ne voulait pas entendre parler de ces menus détails. Il poursuivit sa harangue en attirant notre attention sur l'extrême difficulté de notre quatrième mission : il était absolument hors de question de verser le moindre qirat à l'émir ! Aucassin nous rappela de quelles armes nous disposions pour y parvenir. Tout d'abord, l'intimidation. Il fallait faire entendre courtoisement à Bachir ibn Abubakr Chihab ad-Din, que son armée n'était qu'une crotte de chameau dans le désert comparée à la masse innombrable de nos propres troupes. En réalité, si les rapports de notre espion étaient exacts, les forces combinées d'Antioche, du Temple et de l'Hôpital valaient à peu près celles de l'émir. De plus, la présence de Salah ad-Din et de son armée dans le sud du Royaume de Jérusalem immobilisait une grosse partie de l'ost chrétienne. Bref, nous étions terriblement vulnérables, et notre seul espoir était que Chihab ad-Din l'ignorât. Si par malheur il avait l'intelligence de se tenir informé, nous devions avoir recours à une argumentation plus politique : une attaque de l'émir contre la Princée d'Antioche signerait la fin de la traditionnelle alliance franco-Zengide face aux volontés hégémoniques du sultan Salah ad-Din. Chihab ad-Din ne résisterait pas longtemps aux assauts du très religieux sultan sans l'appui des conrois⁴ francs. Nous devions faire comprendre à l'émir qu'il se trompait d'ennemi. Qu'il joigne sa superbe et redoutable armée à nos puissantes troupes, et ensemble, nous ne ferions qu'une bouchée du maudit Ayyubide ! Voilà un langage que Chihab ad-Din, ex fidèle lieutenant de Zengi, devrait entendre. Enfin, dans la triste hypothèse où nos deux premiers arguments ne suffiraient pas à faire reculer l'émir, nous devions utiliser la menace. Nous avions ordre d'annoncer avec éclat à l'émir, l'arrivée imminente des armées croisées de Richard au Coeur-de-Lion, roi

⁴ Les escadrons de chevaliers - N.D.T.

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE I

d'Angleterre et de Philippe-Auguste, roi de France. Suprême supercherie. Si cette ultime estocade ne faisait pas fléchir la détermination de Chihab ad-Din, il ne nous restait plus qu'à prier en espérant un miracle. Car dans ce terrible cas de figure, nous devons annoncer à l'émir notre propre détermination, qui était de ne pas payer. Nul doute alors qu'il nous fasse décapiter pour se calmer la bile. Dans le meilleur des cas, il nous vendrait comme esclave sur un marché à Ispahan. Il tirerait bien 1000 besants de notre petite troupe. Réjouissante perspective. Je confesse avoir songer à employer quelque simulacre de subites fièvres pour échapper à l'affaire. Mais je suis trop mauvais comédien. En sortant de la chapelle, je maudissais le jour où j'avais fait vœu d'entrer au Temple et je me préparais à l'idée de finir exposé au bout d'une pique au sommet d'un rempart, dévoré par les corbeaux. Mon sommeil fut plutôt agité.



Au matin de la saint Machaire, après la messe, le commandeur Aucassin demanda aux frères qu'il avait vu la veille de rester dans la chapelle. Il n'était rien de plus éprouvant qu'un sermon de ce commandeur-là, un matin glacé de janvier. Tâcher de ne pas s'endormir et oublier que l'on a le ventre creux et les pieds mouillés. Comme je l'ai dit tout à l'heure, notre troupe se composait de 4 frères chevaliers et de 5 frères sergents, auxquels viendrait se joindre une dizaine d'auxiliaires turcoples, pour gonfler nos rangs et faire bonne mesure. Si ma mémoire est bonne, les trois autres chevaliers étaient frère Briec, frère Osmond et frère Cassien. J'appréciais beaucoup les deux premiers, surtout frère Osmond, car nos familles étaient parentes. Ils étaient plus âgés que moi, connaissaient bien la région, avaient les coeurs vaillants et les âmes bien nées. Frère Cassien lui, n'étaient à mes yeux qu'un poulain amolli par les charmes surnois de l'Orient. Je détestais son éternelle nonchalance et son expression de perpétuelle béatitude. Comme si rien ne l'affectait. Mais le frère Cassien de Saïda était un excellent interprète, grand connaisseur des infinies subtilités de la langue arabe et de ses poètes. Aucassin l'avait donc justement désigné comme porte-parole. Enfin, le commandeur nous annonça qu'il nous confiait un superbe étalon turcoman, destiné aux écuries de l'émir. Je connaissais bien l'animal pour avoir plusieurs fois manqué de me rompre l'échine en voulant lui imposer le mors et je me faisais une joie d'avoir à traverser les montagnes escarpées du Taurus en si turbulente compagnie...

Vers tierce, un guetteur vint nous annoncer l'arrivée du Père Ernoud. Il cheminait à pied, avec sa mule et un novice pour toute escorte. Le frère claserier faillit avaler son heaume quand il l'apprit. Il avait passé deux jours pleins à préparer la venue d'un important prélat et de sa suite et voilà qu'on lui livrait pour seul équipage un va-nu-pieds et son valet. Je confesse avoir ressenti une joie peu fraternelle à la vue de son désarroi. Bah, me disais-je, au moins la table sera bien garnie pendant quelques jours. Peu avant la messe de

Le poison rend l'émir gravement malade et celui-ci voit son rêve de grandeur lui échapper. Incapable d'admettre que la mort le saisisse avant qu'il n'ait pu commencer la moindre campagne, Chihab ad-Din somme les Francs d'Antioche et le Temple de lui payer un tribut de 5000 besants d'or. La Princée d'Antioche choisit le père Ernoud, chanoine prémontré, comme ambassadeur afin de renégocier cet ultimatum. Le Temple, qui s'inquiétait depuis quelque temps des mouvements de troupes autour de Khoros, fournit une escorte au père Ernoud, chargeant les frères chevaliers d'une double mission : établir un rapport précis de la situation militaire et politique à Khoros, et si possible déterminer l'étrange origine de la richesse de l'émir. Bien évidemment, si les frères pensent avoir les moyens d'agir efficacement pour rétablir une situation plus favorable aux intérêts de la chrétienté, ils doivent le faire. A eux de mesurer les moyens de leur action : être efficaces certes, mais pas à n'importe quel prix !

Le sultan Salah ad-Din ne reste pas non plus inactif face à la menace que représente cette nouvelle puissance zengide. Il envoie donc à Khoros un de ses meilleurs capitaines, Faïssal ibn Mouloud al-Jabbar, un géant du Hedjaz. A la tête d'une petite troupe d'askaris de sa tribu, il se fait facilement enrôler comme mercenaire dans l'armée de Chihab ad-Din.

Le sultan lui a remis une forte somme d'argent, qu'il doit utiliser pour "retourner" les mercenaires achetés par l'émir, et constituer ainsi une armée à sa solde. Son exemplarité religieuse sans faille et son charisme guerrier incomparable jouent grandement en sa faveur, et lui valent rapidement l'attachement incondicional de nombreux soldats. Grâce à cette armée, il est prêt à saisir la première occasion de prendre

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE I

Khoros. De plus, si par chance il parvenait aussi à s'emparer des fonds secrets de Chihab ad-Din, le sultan n'en serait que plus satisfait.

La maladie de l'émir inquiète fortement l'abbé Jean qui pense être près de son but et réalise que le successeur de l'émir, Jamal ad-Din, ne se montrera pas aussi peu scrupuleux que son père quant à l'origine des fonds. La présence du père Ernoud conjuguée aux conditions atmosphériques orageuses apparaît à l'abbé Jean comme une diabolique providence. En effet, il existe une voie alchimique très rapide est très efficace qui utilise la puissance de l'orage. Cette voie, appelée " Voie Directe " requiert " le sang d'un Juste ". Or, Ernoud est un homme de sainte réputation. Jean, qui a pris l'expression " le sang d'un Juste " au pied de la lettre, décide donc de l'égorger afin de recueillir son sang ! Ce que Jean n'a pas compris, c'est que le sang requis est celui de l'alchimiste lui-même. C'est parce que l'alchimiste est un Juste qu'il peut fabriquer la pierre philosophale.

La nuit qui suit le meurtre d'Ernoud, un orage se déclare et Jean tente de fabriquer la pierre philosophale en empruntant la " Voie Directe ". Son entreprise est un échec, un échec grave puisque au lieu de vaincre le dragon alchimique, Jean réveille le dragon qui sommeille sous la montagne !

Réveillé, le dragon n'a qu'un seul désir. Il veut sortir de sa prison ! Il s'adresse donc de sa terrible voix à l'abbé Jean et lui propose un marché : que Jean le libère et il lui révélera tous les secrets de l'alchimie. Pour libérer le dragon, l'abbé Jean sait comment s'y prendre. N'a-t'il pas une armée de mercenaires à sa disposition ? Jean descend donc au camp et distribue l'or à pleines poignées. Il explique aux soldats qu'un trésor fabuleux est à portée de leurs mains, caché

sixte, la lourde porte de la commanderie s'ouvrit et nous vîmes pénétrer dans la cour un vieillard sans âge, vêtu d'une mauvaise bure, suivi de près par un clergeon déguenillé et famélique. La mule ne transportait que des livres. Le frère commandeur Aucassin accueillit le prieur d'Antioche avec tous les égards diplomatiques dus à son rang, puis il l'invita à se remettre des fatigues de la route devant un repas chaud. Mais le père Ernoud, nous l'avions deviné, préférerait les nourritures célestes aux aliments de ce monde, et il déclina l'offre d'Aucassin pour répondre, Seigneur, à ton vibrant appel. La campane de sixte sonnait la messe à toute volée. En ce qui me concerne, et tu le sais bien Seigneur, j'étais alors plus sensible aux cris de mon estomac qu'aux exigences de ton service. La messe dîte, nous prîmes notre premier repas de la journée. La table croulait sous les victuailles, ce dont le père Ernoud ne manqua pas bien-sûr de s'étonner, au grand embarras de frère Aucassin. " Qu'allez-vous imaginer mon père ? Nous vivons journellement dans la plus intransigeante observance de la règle bénédictine la plus austère, respectant en tous points les prescriptions salutaires imposées par nos pères, et premier d'entre-eux, le bienheureux saint Bernard dont ..." Et notre bien-aimé commandeur nous servit encore une de ses interminables exhortations enflammées comme il en avait seul le secret. Je passai le reste du repas à maudire Aucassin entre chaque cuillerée de soupe froide.

Brieuc, Osmond, Cassien et moi-même occupâmes notre après-midi à préparer l'expédition du lendemain. Le commandeur des chevaliers nous remit le code qui nous permettrait de crypter les messages transportés par les pigeons. Il nous conseilla de ne les lâcher qu'à la nuit tombée, à raison d'un tous les deux jours. Trois messages devraient suffire à renseigner parfaitement le chapitre Général du Temple sur la puissance de l'ennemi. Le quatrième ramier devait être gardé en cas de problème. C'est donc que l'on prévoyait des problèmes. Puis, le frère turcopolier nous présenta aux hommes qu'il avait choisis pour faire partie du voyage. A cette époque, je ne faisais pas la moindre différence entre un sarrazin et un autre. Ils se valaient tous. Je compris vite l'étendue de mon erreur. Enfin, le frère maréchal et le frère drapier nous équipèrent à neuf de pied en cape, afin que nous fassions bonne impression à la cour de l'émir. Jamais je n'ai porté de surcot aussi blanc que ce jour-là. Mon orgueil était grand et je parais dans le cloître afin que tous admirassent l'éclat de mon manteau, comme s'il était l'exact reflet de mon âme.



Notre soirée fut riche en rebondissements. Le bon père Ernoud et notre commandeur Aucassin avaient passé la journée dans la chapelle à parler haute politique et subtiles manoeuvres. Or, Aucassin était mandaté par le Maître du Temple pour prendre, dans une relative mesure, toutes les décisions nécessaires au bon déroulement de l'opération. Ce n'est donc pas sans une certaine appréhension que nous écoutâmes les

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE I

résultats de leurs cogitations. Aucassin nous reçut dans sa cellule un peu après none. Son petit air de contentement n'augurait rien de bon. Voici ce que son esprit vicieux avait imaginé : en accord avec son conseil restreint - deux ou trois frères parmi les plus anciens - il avait décidé d'envoyer une vingtaine de turcoples à Khoros, afin qu'ils s'y engagent comme mercenaires dans les troupes de l'émir. Ils avaient trois missions. Tout d'abord, ils devaient nous servir d'informateurs, recueillir les renseignements et nous les transmettre. Ensuite et dans le même temps, ils avaient ordre de faire courir dans le camp quelques rumeurs déstabilisatrices : les puissantes troupes chrétiennes de France et d'Angleterre étaient à Chypre et levaient déjà l'ancre pour Saint-Jean d'Acre ; le roi de Jérusalem, Baudouin IV dit le lépreux, avait offert de doubler la solde de tous les mercenaires qui déserteraient Khoros pour le rejoindre ; un ingénieur arménien à la botte des Francs venait de mettre au point une terrifiante machine de guerre qui jetait une myriade de flèches enflammées à plus de 300 toises et qui tirait aussi vite qu'un archer seljoukide ; on annonçait quelques cas de peste à Port Saint-Siméon, non loin d'Antioche ; ad libitum... Enfin, les turcoples du Temple devaient se tenir prêts à nous tirer d'une mauvaise passe. Tout peut arriver disait avec un air de prophète le frère commandeur Aucassin. Pendant toute la durée de l'entretien le père Ernoud se montra presque absent, comme s'il savait déjà que tous ces préparatifs ne serviraient à rien. Enfin, Aucassin imposa au frère Cassien la charge de Gonfanonier, pour tout le temps que durerait l'ambassade. Lui seul désormais pouvait donner l'ordre de l'attaque. Mince prérogative et lourd fardeau.

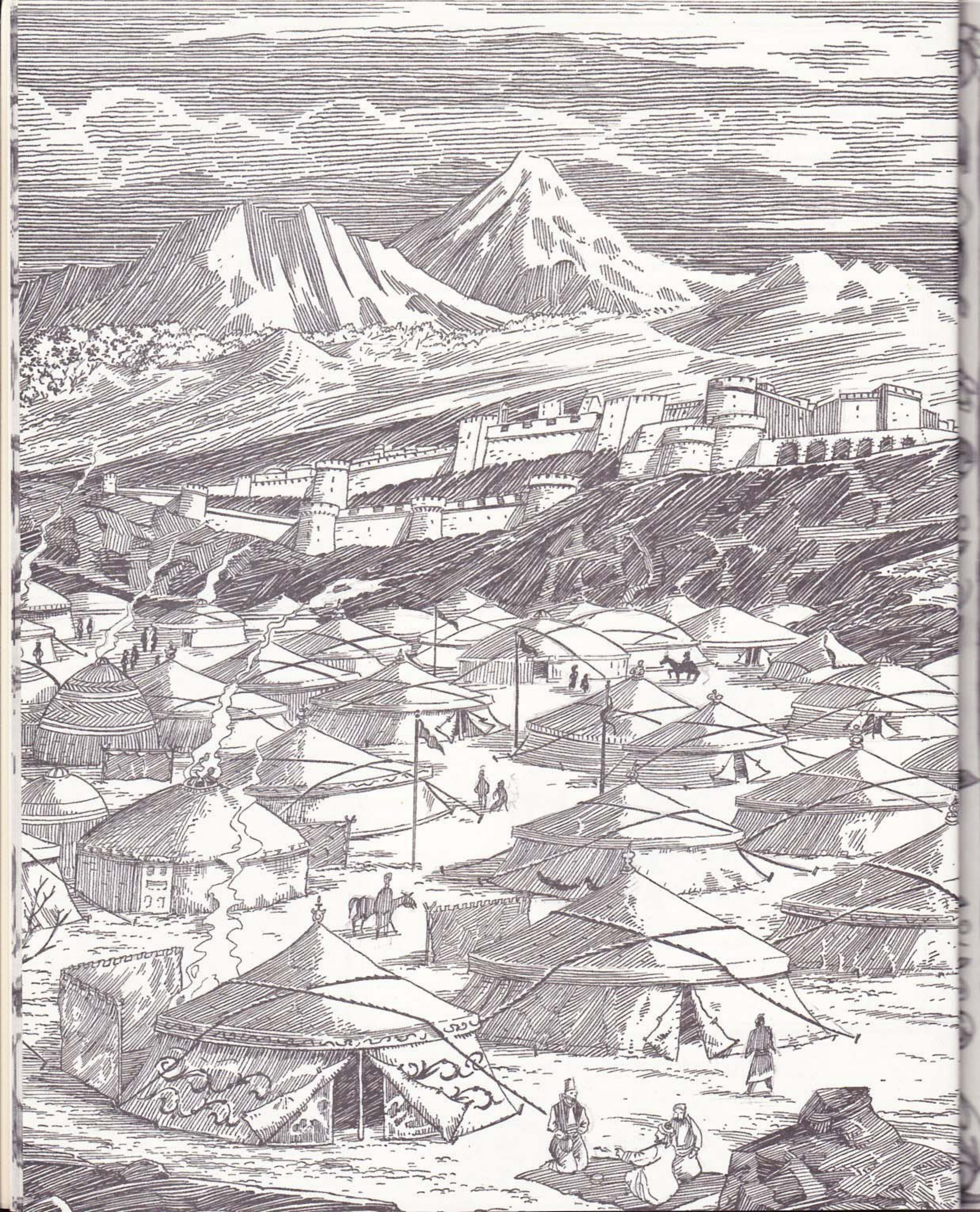
Le lendemain matin, à l'aube, nous prenions la direction de Khoros, pitoyable troupe de soldats endimanchés, escortant un vieillard, un enfant et une mule.



sous la montagne. Les mercenaires démontent le camp et partent en masse creuser la montagne à la recherche de l'or promis. Plus de deux mille hommes éventrent la montagne et libèrent ainsi le dragon... A moins, bien sûr, que les frères n'interviennent !

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE I



CHAPITRE II - IN MEDIA RES

Après une route sans histoire dans les monts venteux et glacés du Taurus, nous parvînmes en fin de journée au col du Mort-Né, important poste de garde avancé qui contrôlait l'accès à Khoros. Les sentinelles examinèrent nos lettres d'ambassadeurs, et un émissaire fut envoyé en ville prévenir Chihab ad-Din de notre arrivée inattendue. Nous patientâmes plus d'une heure. La nuit était tombée. Le ciel était à l'orage et déjà les bourrasques de neige nous fouettaient le visage. L'étalon montrait quelques signes d'énervement qui risquait de semer la panique parmi nos bêtes. Enfin, une petite troupe se présenta qui nous servirait d'escorte jusqu'au palais de l'émir. Elle était composée d'une dizaine d'askaris sarrazins tenant chacun un immense flambeau, tous somptueusement vêtus et armés, montés sur de puissants coursiers arabes. L'un d'eux mesurait bien une demie toise¹ et portait à la hanche un cimeterre plus gros que ma cuisse. Sous bonne garde, nous grimpâmes le dernier raidillon qui nous séparait de la ville, et parvenus au sommet du col, nous pûmes contempler avec effroi les mille lueurs de mille braseros rougeoyant dans la vallée. L'escorte marqua une halte, comme pour nous laisser le temps d'admirer le fantastique spectacle de ce camp énorme dont les murailles de la ville nous dissimulaient encore une moitié. Puis, ce fût la descente. Chaque pas nous rapprochait davantage du monstre titanesque, fourmillant de guerriers en armes. Les mercenaires avaient disposer l'héberge au pied des remparts de Khoros. La ville elle-même dressait ses minarets et ses coupoles au sommet d'une hauteur escarpée dont le palais épousait la pointe. Tout autour de la vallée, la montagne noire dressait ses flancs abrupts de rocaïlle, si bien qu'il était impossible pour une armée en campagne de parvenir jusqu'à Khoros sans passer par un des cols. Un vrai rêve de stratégie.



Enfin ce fut l'entrée dans le camp. Les visages marquèrent d'abord de l'étonnement à notre passage. Puis, quelques clameurs retentirent qui annonçaient sans doute notre présence. A mesure que nous avançons, la foule se faisait de plus en plus compacte, émergeant des multiples ruelles de toiles, surgissant des tentes, toujours plus menaçante à notre égard. Il y avait là toute sorte de gens. Je vis des moudjahidins arabes représentant toutes les tribus du Hedjaz, des archers syriens de Damas, des massiers perses de Bagdad, des cavaliers seljoukides de Cappadoce et des Almohades de Tunis, des ingénieurs arméniens, des chevaliers francs de Toulouse, des négociants de Pise et de Gênes, des scribes grecs de Byzance, des bourreliers et des charpentiers de Cordoue, des voleurs de Mossoul, des prostitués du Caire... Et tout ce ramassis de gens, de sacs et de cordes

¹ Soit 2 mètres cinquante ! L'exagération est une spécialité médiévale - N.D.T.

L'ARRIVÉE DES FRÈRES À KHOROS.

Au soir de la Saint Félix, la troupe composée des frères, du père Ernoud, de son novice ainsi que quatre sergents et une dizaine de turcoples, arrive au poste de garde avancé du col du Mort-né, lequel contrôle l'accès à la vallée de Khoros. Ils sont après une courte attente rejoints par une petite escorte d'askaris magnifiquement équipés (un frère ayant un score en Soldat supérieur à 8 ou en Négocier supérieur à 5 pourra estimer que leur équipement vaut environ deux fois plus cher que le sien).

Le surplomb de Khoros ne manquera pas d'impressionner les frères (un frère ayant un score en Couvent supérieur à 6, pourra estimer que plus de deux mille hommes campent au pied des remparts).

L'intérieur du campement est très animé : les soldats jouent, chantent, certains se font raser, des prostituées exercent leur commerce... L'accueil réservé aux frères par cette foule est plutôt inamical et les turcoples sont les principales victimes des insultes et des quolibets (à la différence des frères ils les comprennent parfaitement bien).

Vous pouvez décider qu'un turcopole particulièrement susceptible n'apprécie pas du tout les remarques qu'un mercenaire vient de faire à propos de sa mère et lui propose donc de "régler ça d'homme à homme et tout de suite". Si un frère intervient il faut que la somme de ses scores en Figure et en Couvent (aptitude de commandement) excède 15 pour calmer les belligérants.

LA RICHESSE DE L'EMIR CHAPITRE II

L'ÉTALON S'EMBALLE.

Sans qu'aucun des frères ne s'en aperçoive (à moins que l'un d'eux ait précisé qu'il surveillait particulièrement l'animal, auquel cas un score de 7 en Sens suffit), un mercenaire habile dissimulé dans la foule, blesse l'étalon à la jambe d'un coup de couteau. Le cheval se cabre et pris de panique, fuit à travers les tentes, renversant tout sur son passage. Profitant du désordre ainsi causé, quelques mercenaires passent de l'agression verbale à l'agression physique : des turcoples et des sergents sont désarçonnés, une rixe s'engage. Si les frères ne calment pas très rapidement les esprits, les turcoples insultés se jettent dans la bagarre. Difficile ensuite de redresser la situation.

- Si les frères ont la mauvaise idée d'utiliser leurs épées pour tailler à travers la foule, ils seront vite submergés par les assaillants innombrables et ne devront leur salut qu'à l'intervention musclée des soldats de l'escorte (ce dont ils seront peu fiers).

- Si un frère a un bon score en Conroi (supérieur à 7) il jugera assez rapidement de la situation pour estimer qu'une position compacte et strictement défensive est en l'occurrence leur seule planche de salut. La meilleure solution pour les frères reste sans doute une action rapidement concertée avec leur escorte d'askaris (mais il faut pour cela qu'un frère parle l'arabe). Cette tactique permettra de calmer leurs assaillants sans trop de dégâts. Bien sûr, et ainsi que le raconte frère Cortebarbe, un miracle peut toujours les tirer d'affaire...

Quoi qu'il en soit, il faudra que vous teniez compte de l'attitude des frères au cours de cette brève échauffourée lors de leurs prochaines visites du camp.

composait la terrible armée de l'émir. Comment parvenir à rassembler les destins et les désirs de tant de gens si différents derrière une même bannière ? L'argent ? Je ne croyais pas une armée menée par le seul appât du gain et corrompue par le Malin capable de défaire les troupes du Temple que seule dirige la volonté de Dieu. Bien évidemment je me trompais.

Soudain, le jeune étalon que nous devions offrir à Chihab ad-Din se cabra, puis il volta plusieurs fois comme un diable, renversa trois étals de viandes sèches, désarçonna les écuyers qui le tenait et se jeta tête baissée dans une ruelle. Vif comme la foudre, frère Briec se lança à sa poursuite immédiatement talonné par deux sergents et nous les vîmes disparaître dans le camp. Frère Osmond hurla plusieurs ordres à l'attention des turcoples. Deux d'entre-eux étaient déjà aux mains de quelques coupe-jarrets qui les avaient tirés au sol pour les taquiner à coup de pieds. La masse des gueux se resserrait sur nos rangs et je sentis la peur m'envahir. J'étais incapable du moindre mouvement pour me défendre ou pour porter secours, comme tétanisé par les cris et les mouvements hypnotiques de la multitude hostile. Trois askaris de notre escorte et le frère Cassien avaient sortis les épées et fendaient la foule de leur monture. Je tournais la tête de côté et vis un frère sergent se relever en titubant, le front couvert de sang. Derrière, le géant sarrazin abattait ses poings énormes sur tout ce qui s'approchait, et riait aux éclats chaque fois qu'il terrassait un homme. Déjà, quatre mains me saisissaient la cote, lorsque la voix du père Ernoud retentit comme un coup



LA RICHESSE DE L'EMIR CHAPITRE II

de tonnerre, plus puissante que le souffle d'une forge, pétrifiant de stupeur la canaille hystérique. Mon coeur cessa de battre l'espace d'un instant et lorsque j'ouvris à nouveau les yeux, je vis les vilains refluer lentement vers les tentes, en maugréant moult imprécations hostiles à l'égard de nos mères, dressant les poings au ciel en signe que rien n'était encore joué. Cassien reforma rapidement les rangs et redressa les têtes par quelques vertes paroles. Nous nous apprêtions à repartir lorsque le frère Briec vint s'écraser de tout son long aux pieds de mon cheval. Je crois que nous l'avions un peu oublier, ainsi que l'étalon. Derrière lui se dressait un autre géant, encore plus grand que le premier qui tenait d'une main les rênes du turcoman. La bête semblait étourdie et vacillait sur ses jambes. Briec se releva et épousseta sa cotte, puis il se racla la gorge pour parler mais le géant l'interrompit d'une amicale bourrade dans le dos et Briec revint goûter à la poussière. Le phénomène, entièrement revêtu d'une armure maillée d'or, portait crânement un superbe casque enturbanné de lin blanc et devisageait l'assistance d'une morgue arrogante. Il fit un pas vers moi, imaginant sans doute que j'étais le chef de la bande parce que j'étais en tête, et me donna l'ordre de lui remettre un dinar pour prix de ses services. Grâce à Dieu, le père Ernoud jugea bon d'intervenir, et sans même demander quelle était la nature des services à rémunérer, il paya la somme demandée. Le géant empocha la pièce, et avant de nous livrer le passage, il leva vers les étoiles les poutres qui lui servaient de bras et se mit à chanter en battant la mesure. La chanson devait être comique car l'assemblée fut prise d'un rire sans fin, et nous pénétrâmes en ville sous une pluie ininterrompue de quolibets et de fruits blets.



La poterne franchie, nous traversâmes les faubourgs de la ville. Derrière nous, le rire gonflait encore. Les hoquets répondaient aux spasmes comme pour scander notre marche funèbre. Nos habits blancs étaient trempés de neige et maculés de boue, cinq de nos hommes étaient blessés et nous étions tous déshonorés. Je trouvai refuge dans la prière, exercice dont je n'étais alors guère coutumier, et je parcourus la demi-lieue qui nous séparait du palais en récitant le credo. Une cohorte de serviteurs nous attendait dans la cour. Le chambellan, ou celui qui en tient lieu chez les Sarrazins, nous accueillit avec l'empressement obséquieux que l'on connaît à ces gens-là. En mettant pied à terre, je remarquai que l'étalon boitait. Je m'approchai pour jeter un oeil, quand le frère Briec me saisit par l'épaule et me fit signe de ne rien dire. Nous laissâmes sergents, turcoples et montures dans la basse cour, et le chambellan nous fit pénétrer dans le palais. Je compris pour la première fois ce qu'étaient les "fastes de l'Orient". Le dallage était en marbre du Sinaï, les murs tendus de tapisseries soyeuses ou couverts de mosaïques rares, de fantastiques panoplies d'armes ornaient les couloirs, et partout les torchères se réfléchissaient à l'infini dans les miroirs innombrables. Au détour d'un couloir, j'entrevis furtivement le visage d'une

Conseil : jouez cette scène avec la volonté de créer une tension très forte en plaçant vos frères dans une situation terriblement inconfortable : ils sont en ambassade et ne peuvent pas réagir comme des brutes. Ils doivent ravalier leur orgueil et réagir en véritables "professionnels". Employez tous les moyens pour les pousser à l'emportement et à la faute, c'est un excellent exercice d'humilité.

UN GÉANT RAMÈNE L'ÉTALON.

Ce géant appartient à un groupe de soldats du Hedjaz. L'homme est encore plus richement vêtu et équipé que les gardes de l'émir. Comme tous les hommes de la troupe dont il fait partie, il se montre avenant et sympathique. Néanmoins, il déclarera aux frères que l'étalon "allait pénétrer dans une partie du camp où les frères n'auraient guère pu le suivre". En effet, la troupe de géants du Hedjaz, commandée par Faïssal Ibn Mouloud al-Jabbar (al-Jabbar signifie le géant) contrôle une enclave au sein de laquelle nulle autre autorité n'est reconnue que celle d'al-Jabbar lui-même et dont est exclue toute personne extérieure à leur communauté.

Abu Rachid, le géant qui vient de ramener l'étalon, exige un dinar pour prix de son service. Si les frères refusent tout net, il se mettra en colère... Quoi qu'il en soit, Ernoud paie le prix demandé (les frères n'ont pas un dirham sur eux !).

LES FRÈRES ARRIVENT AU PALAIS.

Le palais de l'émir Chihab ad-Din est superbement décoré, ainsi que le raconte frère Cortebarbe. Si l'un de vos frères semble s'attarder à contempler les étoffes et les panoplies d'armes, n'hésitez pas à considérer

LA RICHESSE DE L'EMIR CHAPITRE II

qu'il pêche par intention contre son vœu de Pauvreté (il semble oublier que toutes ces richesses sont vain orgueil au regard des splendeurs célestes).

Comme dans le récit de frère Cortebarbe, un frère peut apercevoir une très belle jeune femme qui les dévisage. Il s'agit de Thaïs, la concubine favorite de l'émir. Choisissez pour cela un frère ayant un score élevé en Sens, et un score bas en Chasteté.

LES FRÈRES RENCONTRENT L'ÉMIR.

La salle du Diwan est bien entendu encore plus richement décorée que le reste du palais.

L'émir Bachir ibn Abubakr Chihab ad-Din semble mal en point. A l'arrivée des frères, il est d'ailleurs aux mains de son

femme qui nous observait derrière un vantail. Elle me rappela les chambrières de ma mère qui passaient leurs journées à espionner les allées et venues de la mesnie. De Bruges à Naplouse, les domestiques ont au moins en commun leur curiosité. J'ignorais alors que le visage qui nous observait n'était pas celui d'une simple femme de chambre.

Avant de nous introduire auprès de son maître, le chambellan nous fit patienter quelques peu dans une somptueuse antichambre. Durant ce court répit, j'eus le temps de demander à Brieuc la raison de son curieux manège. Que s'était-il passé dans le camp lorsqu'il avait poursuivi l'étalon ? Frère Brieuc baissa le ton et nous rassembla autour de lui. Seul le père Ernoud, toujours suivi de son novice idiot, se tenait à l'écart, absorbé par son psautier. Brieuc nous raconta à peu près ceci. L'étalon filait comme une furie et il croyait bien ne jamais le rattraper, lorsqu'une forme colossale se dressa devant la bête et lui asséna un magistral coup de poing sur la tête. L'étalon se cabra une dernière fois et s'effondra comme une masse. Devant Brieuc ébahit se tenait le géant dont nous avions apprécié les talents de chanteur. Il aida le turcoman chancelant à se relever, puis s'adressa à Brieuc en bon oïl des provinces de Flandre. Il exigeait le paiement d'un dinar d'or pour prix de son intervention. De plus, il se trouvait disait-il que le cheval avait franchi une certaine frontière, et que sans son opportune présence, l'animal eût été perdu. De quelle frontière parlait-il ? Toujours est-il que Brieuc, aussi fort qu'il fût, faisait piètre figure face à ce goliath capable d'abattre un cheval avec ses poings. Puisqu'il refusait de payer, comme tout chevalier du Temple l'aurait fait à sa place, le colosse le traîna jusqu'à nous pour exiger son dû, et il l'obtint. J'interprétais cette histoire comme une allégorie prémonitrice de notre propre destin. L'armée de l'émir était les poings du géant et comme lui, il en usait pour imposer le paiement d'un tribut. On refuserait d'abord de payer, puis on tâterait un peu des poings et on paierait. Mais ma curiosité n'était pas encore rassasiée et j'interrogeais frère Brieuc sur la raison de ce boitillement que j'avais remarqué tout-à-l'heure dans la cour. Il m'expliqua que l'étalon avait la jambe gauche meurtrie par un vilain coup de dague. C'était sans aucun doute cette blessure qui avait provoquée sa colère et sa fuite éperdue. Qui et pourquoi ? Nous l'ignorions encore. Au moment de rentrer dans la grande salle d'apparat, Brieuc nous recommanda de ne pas mentionner cette triste affaire devant l'émir.



Bachir ibn Abubakr Chihab ad-Din nous reçut enfin. A ma grande surprise, il n'avait rien à voir avec le vigoureux chef de guerre que j'imaginais. Tout au contraire, c'était un vieillard souffreteux, au teint jaune et à la peau cassante, flottant dans une tunique trop grande et supportant à peine le poids de son turban. Il trônait sur un volumineux monticule de coussins, entouré des hommes de son conseil et de quelques gardes. Un médecin était penché sur lui qui lui tâtait le pouls et

LA RICHESSE DE L'EMIR CHAPITRE II

examinait ses humeurs. Lorsque l'émir nous aperçut, il le repoussa vivement puis tenta de se lever, mais une douleur le saisit et il fut pris de violentes convulsions. Le physicien se précipita vers lui et lui tendit une fiole contenant sans doute un remède à son mal. D'un geste de colère, l'émir le congédia. Esculape prit ses clystères et ses lancettes et fila sans mot dire. Chihab ad-Din toussa encore un peu et cracha une glaire brunâtre dans un bassinet d'or qu'une jeune esclave lui tendait. Le chambellan nous fit asseoir par terre et le père Ernoud entama l'interminable couplet des civilités d'usage qui se faisaient en arabe, langue dont j'ignorais tout. Ce n'est que plus tard dans la soirée que le frère Cassien nous rapporta la conversation. Voici en substance ce qui s'était dit. Le père Ernoud fit d'abord la généalogie complète et détaillée de l'émir, en insistant particulièrement sur toutes les branches qui le rapprochait de Zengi. Il rappela ensuite quels étaient les liens traditionnels d'amitié et d'assistance qui unissaient les Francs aux Zengides face à Salah ad-Din, l'ennemi commun. Il raconta comment Raymond III, le comte de Tripoli et prince de Galilée, avait accouru lorsque les seigneurs d'Alep, de Homs et de Hama étaient en grand danger d'être écrasés par le sultan. L'émir réfléchit un instant, et répondit que l'intervention des chrétiens n'avait pas empêché l'armée zengide d'être défaite, ni le sultan de faire main basse sur la Syrie du nord. Il ajouta que son armée valait cent fois celle du misérable Al-Salih, le malik d'Alep, et deux cents fois celle de l'insignifiant Saïf ad-Din, l'atabeg de Mossoul. Tous deux s'étaient révélés incapables de prendre la digne succession du grand Zengi, et s'était donc à lui de s'en investir. Ernoud sortit la langue du fourreau et entama les hostilités diplomatiques. L'armée de l'émir valait peut-être trois cent fois les forces zengides, mais elle ne valait pas un pet de chamelle diarrhéique face aux troupes mille fois victorieuses du sultan. Qu'il affaiblisse son allié franc et Salah ad-Din profiterait de la discorde pour réduire l'un et l'autre en poussière. Chihab ad-Din devint rouge sang-de-boeuf et manqua de s'étrangler. Un conseiller se pencha à son oreille, mais l'émir le poussa vertement et se leva d'un bond. Comment ? On osait venir l'insulter dans sa demeure, ridiculiser sa terrifiante, sa redoutable, son invincible armée ? Il écraserait les chrétiens hérétiques comme des mouches et ornerait ses 1000 palais de leurs têtes ! Quant au sultan, ce fils de porc, il achèterait tous ses soldats, un par un, jusqu'au dernier. Bachir ibn Abubakr Chihab ad-Din reprit bruyamment sa respiration et cracha par terre. Il fit un pas vers Ernoud et lui enjoignit de remettre sur le champ les 5000 dinars demandés. Le plus grand silence régnait dans la salle. L'émir fit un pas de plus et répéta sa demande en levant le poing. Pour ce que j'entendais de la scène, il me sembla que l'émir allait frapper Ernoud. Mon sang flamand ne fit qu'un tour et je m'interposais entre les deux hommes. Ernoud m'ordonna sèchement de m'asseoir. J'obéis. L'émir me jeta un regard noir et le prieur tenta d'excuser mon geste impertinent en arguant de ma grande ignorance. Il poursuivit un peu sur mon côté rustre et parvint même à faire rire les courtisans. Chihab ad-Din se rassit dans un ample mouvement de robe et reprit la parole. Il se dit fatigué par ce long entretien dont il voulut

médecin Jaffar ben Ahmed al-Cordobi. L'émir a le teint jaune, les yeux injectés de sang, il crache des glaires brunâtres...

Si un frère prête une attention particulière à son état, un score en Médecine supérieur à 6 et un score en Sens supérieur à 7 lui permettront d'estimer que l'émir n'en a plus que pour quelques jours !

Le père Ernoud commence par adresser en arabe de longues et complexes salutations flatteuses à l'émir, puis ses paroles se font plus ambiguës (cf. texte). L'émir se fâche et exige d'Ernoud qu'il paie immédiatement les 5000 dinars demandés.

- Si les frères interviennent à ce moment de la conversation, ils ne pourront que tenter de tempérer la colère de Chihab ad-Din, l'erreur étant d'aller dans le sens de la menace et du refus de payer. Par contre de vagues paroles d'apaisement (évoquant la difficulté de payer une telle somme en un délai si court, la nécessité de négocier cette affaire en bons voisins...) pourront rapidement calmer l'émir (seul un frère parlant l'arabe avec un score supérieur à 5, est un score supérieur à 5 en Discourir peut tenter cela).

- Si les frères n'interviennent pas, ce sera Ernoud qui raisonnera l'émir, lequel n'est pas en état de tenir une longue et âpre dispute.

Chihab ad-Din se calme donc et signifie par une parole à double sens que les frères et Ernoud sont à la fois ses hôtes et ses prisonniers.

Les frères et le père Ernoud sont alors conduits dans leurs appartements respectifs. Si l'un des frères se préoccupe du sort réservé aux sergents et aux turcoples (ce qui est une attention fort courtoise) il apprendra qu'ils

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE II

ont été logés au rez-de-chaussée dans une des salles de garde, et qu'ils ont été traités très civilement.

Conseil : jouez l'émir comme un personnage très inconstant, passant de la cruauté la plus barbare à la civilité la plus courtoise. Il est important que les frères comprennent vite que ces réactions sont totalement imprévisibles et qu'il tient leurs vies entre ses mains. Chihab ad-Din peut par exemple les faire jeter en prison sur un coup de tête pour les libérer une heure plus tard et les inviter à sa table. Il s'emporte pour une brouille (un plat trop salé, les vêtements mal assortis d'un courtisan...) et fait fouetter le coupable, et l'instant d'après, il couvre d'or un domestique qui lui ramène ses chaussons. C'est un homme malade. L'idée de mourir avant d'avoir pu réaliser son rêve de gloire le rend fou.

LE REPAS.

Le repas auquel sont conviés les frères a lieu dans une grande salle attenante au diwan (Le Diwan désigne aussi bien la salle du conseil que les conseillers eux-mêmes). Vous trouverez une description plus détaillée des principaux protagonistes de celui-ci en annexe. Les autres convives sont des courtisans de la cour de Chihab-ad-Din : chef des gardes, fonctionnaires importants, "vassaux" de Chihab-ad-Din, membres de sa famille.

L'hébétude de l'émir provient, outre les grandes quantités de lait de chamelle fermenté ingurgitées, des drogues, en l'occurrence du haschich, que lui prescrit son médecin afin d'atténuer ses douleurs. Rappelons par ailleurs que l'islam interdit formellement la consommation de boissons alcoolisées.

remettre le dénouement au lendemain. Il nous convia à prendre part au repas qui serait servi vers complies, et donna quelques ordres pour qu'on nous conduise dans nos quartiers. Nous prîmes bien volontiers congé. Selon le frère Cassien, la dernière phrase que prononça l'émir pouvait avoir deux sens, car elle avait la forme d'un petit poème. On pouvait entendre : "Vous êtes mes hôtes selon les Lois de l'Islam" ou "Vous êtes mes prisonniers selon les volontés du Très-Haut".



Notre chambre se trouvait au premier étage du palais et surplombait très exactement le camp. Le père Ernoud lui, était logé dans une autre aile du château. Je lui avais proposé de loger avec lui pour assurer sa protection, mais il m'affirma être plus en sécurité ici qu'à Antioche. Tu savais toi, mon Dieu, qu'il n'en était rien, et tu as jugé préférable de n'en rien dire. Sur la table, plusieurs paniers croulaient sous les friandises et nos lits étaient plus moelleux que les seins d'une femme. Je me prit à rêver à ce visage entr'aperçu dans le couloir. Ses yeux brillaient derrière le fin moucharabieh de stuc comme des étoiles et sa main était plus blanche qu'un lys. En vertu de quelle loi Seigneur imposes-tu la chasteté du corps à tes plus fidèles serviteurs ? Je t'en voulais alors de m'interdire la fornication, mais l'âge aidant, j'ai perdu ce désir et j'ai compris que ta volonté était bonne. Frère Briec, frère Cassien et frère Osmond discutaient âprement dans un coin de la conduite à tenir. J'écoutais mes trois frères d'une oreille distraite en songeant à la belle courtisane. Osmond parlait d'un départ immédiat : nous en avions suffisamment appris disait-il sur la redoutable armée et sur les prétentions de l'émir. Briec préférait mourir plutôt que de partir : les

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE II

turcoples-espions du Temple étaient déjà dans le camp et les y abandonner serait une intolérable félonie. Cassien proposait d'attendre le repas et de décider ensuite. Moi, je voulais rester, mais c'était uniquement pour revoir une fois encore la main de lys et les yeux de braises.

Nous retrouvâmes Ernoud et son fidèle disciple au moment du repas. L'assistance était nombreuse et richement vêtue. L'air vibrait de couleurs somptueuses : des draps violets de Cathay, des soies blanches d'Ispahan, des brocarts incarnats de la Frise ; la salle était toute embaumée de fragrances subtiles et délicates : eau de rose, cassis en fleur, musc et encens. Au centre, trois gigantesques plats de cuivre étaient posés au sol sur de chatoyants et profonds tapis. Ils contenaient toute sortes de légumes, de fruits et de volailles en sauce. Sur un signe de l'émir, tous les convives s'assirent autour des vasques.

Chihab ad-Din semblait reposé, presque assoupi. Il souriait béatement en montrant ses dents jaunes à toute la tablée. D'une voix un peu pâteuse, il tint à nous présenter lui-même les convives les plus importants, au premier rang desquels Fathi ibn Bachir Jamal ad-Din, son fils aîné. Le jeune homme venait de fêter ses vingt printemps et son père nous en brossa un portrait très élogieux. Il ne connaissait pas, disait-il, de musulman plus fervent, de cavalier plus habile ni de capitaine plus admiré de ces hommes que ce fils-là. Je dois admettre qu'il émanait de Jamal ad-Din une sérénité tranquille qui forçait le respect. Un dizaine de jeunes gens de son âge étaient assis derrière lui, occupés pour la plupart à lire le Coran. Ce petit groupe faisait presque tâche au milieu des autres commensaux, tant leurs mises étaient simples et leurs mines soumises. On ne voyait-là ni fard, ni bijoux, ni soie précieuse et l'on n'entendait-là aucune de ces conversations frivoles et grasses dont les autres courtisans se délectaient. A côté de Jamal ad-Din se tenait un homme d'âge mûr, portant le turban du Hajj. L'émir s'en approcha en titubant - il en était déjà à son cinquième bol de lait de chamelle fermenté - et nous présenta Daoud ben Hassan al Khorassani, son nouvel imam. Le Très-Haut avait récemment rappelé à lui son prédécesseur dont Chihab ad-Din, entre deux hoquets éthyliques, nous précisa qu'on l'avait retrouvé un soir ivre mort. Daoud ben Hassan avait rapidement été désigné pour prendre sa succession ce dont tout le monde se félicitait.

Pour autant qu'Abdallah notre interprète me permettait d'en juger, l'imam répondit aux compliments qu'on lui faisait avec une aisance du verbe tout à fait remarquable. Il divertit même l'assemblée d'une petite ode imaginée pour la circonstance, dans laquelle il vantait la noblesse de l'émir et la sagesse de ses conseillers, et qui s'achevait sur ces mots dont j'ai gardé le souvenir :

Le court poème de Daoud (C.F. Texte : "Aux yeux de Dieu qui plaît...") suggère différentes interprétations, ce que comprendra un frère ayant un score de 6 ou plus en Coutumes de l'Orient ou en Langue Arabe :

- Daoud fustige là le Sultan, qui n'est autre que Salah ad-Din.

- On peut comprendre aussi que le Sultan désigne métaphoriquement l'émir, piètre musulman comme chacun aura pu en juger.

Les frères ont la possibilité d'engager la conversation avec différentes personnes, en usant au besoin des talents d'Abdallah, le traducteur. En tout état de cause, ils obtiendront peu de renseignements précis : l'émir a réuni une grande armée pour se protéger des agressions du Sultan, sa richesse provient de mines de fer récemment découvertes dans les montagnes, il est malade mais chacun prie pour son rétablissement, etc... Les courtisans seront polis et courtois avec les frères, mais resteront distants, surtout s'ils deviennent inquisiteurs.

Les conversations saisies au vol autour de la table sont peu intéressantes, chacun se gardant bien d'aborder les sujets délicats devant des étrangers.

Pendant une bonne partie du repas, le père Ernoud converse avec l'abbé Jean et l'un de ses acolytes, André. Les frères peuvent leur être présentés s'ils le désirent. L'abbé Jean est un homme adipeux, affable et bon vivant, toujours courtois avec les frères. Son acolyte est un grand gaillard silencieux, au visage prognathe et à la tonsure négligée. Il fait l'effet d'être quelque peu idiot. La conversation du père Ernoud et de l'abbé Jean tournera autour de la présence de ce dernier dans la région. L'abbé Jean dit être le

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE II

supérieur d'une petite communauté de moines bénédictins, occupant un vieux monastère dans les montagnes, nommé Saint Georges de Tawehd. Il prétendra payer un faible " loyer " à l'émir.

LA DANSE DE THAÏS

La Chasteté des frères sera mise à rude épreuve durant la danse de Thaïs. N'hésitez pas à en rajouter. Thaïs est une femme superbe au corps parfait et tous les mâles de la salle n'ont d'yeux que pour elle.

Pour décider de ne pas la regarder, un frère doit avoir un score en Chasteté supérieur à 6. Eventuellement, jouez une opposition active entre la Chasteté du frère et une éventuelle Humeur appropriée (Séducteur, Curieux, Jouisseur, etc...). Un frère qui se laisse charmer par Thaïs doit jouer une Opposition active entre sa Chasteté et le score de Figure de Thaïs (soit 11). Un échec indique que le frère pêche par intention. Un succès indique que le frère a su résister à ses pulsions et la regarde sans mauvaises pensées.

Seul un frère qui la regarde danser remarquera la croix d'or que Thaïs porte entre les seins. Elle-même fera tout pour attirer l'attention des frères sur cette partie de son anatomie, afin de leur faire comprendre qu'elle est chrétienne.

Après le malaise de l'émir, la salle se vide rapidement de ses convives. Un frère qui n'a pas regardé Thaïs danser, remarquera le départ de l'abbé Jean et de son acolyte (Sens supérieur ou égal à 6) raccompagnant Ernoud et Jehan.

LA NUIT AU PALAIS

Malgré l'insistance éventuelle des frères, Ernoud refusera de laisser quiconque dormir avec lui. Il prétendra, et c'est vrai, qu'étant

"Aux yeux de Dieu qui plaît ?
Est-ce l'insultant Sultan
De l'Islam la plaie,
Le soldat de Satan ?
Qui du sang se repaît
Un jour se repent.
Qui ne veut que la paix
Celui-là Dieu l'entend."

Il fallait un certain courage pour parler ainsi devant l'émir dont on pouvait entendre les soudards brailler sous les murs du palais. Mais Chihab ad-Din était trop saoul pour l'entendre, et il applaudit à deux mains, mollement imité par les courtisans un peu gênés. Grisé par l'alcool et les bravos, l'émir entâma une gigue mal assurée en chantant le poème d'une voix de fausset. Un petit homme frêle se leva et tenta de l'épauler car il menaçait de s'effondrer dans le grand plat de légumes chauds, mais Chihab ad-Din le saisit à bras le corps et l'entraîna contre son gré dans une sarabande grotesque autour de la salle. Les commensaux étaient atterrés, et tout particulièrement Jamal ad-Din qui nous demanda à voix basse de bien vouloir excuser son vieux père malade. Les danseurs se rassirent enfin, suffocants et trempés de sueur, et l'émir remercia d'une révérence chancelante son partenaire forcé. Il s'agissait de son propre vizir, un juif nommé Moussa ben Yacoub. Le pauvre homme pleurait presque d'avoir été ridiculisé ainsi publiquement. L'émir ne s'arrêta pas là, et tout à ses idées de ballet, il ordonna qu'on fasse venir sur l'heure des musiciens. Puis, d'un air lubrique et gourmand, il fit mander une dénommée Thaïs pour qu'elle séduise les convives de ses déhanchements. Jamal ad-Din le fils de l'émir, ses amis, et l'imam Daoud ben Hassan se levèrent immédiatement, et quittèrent la salle. Comme s'il était nécessaire d'appuyer encore leur geste de désapprobation, ils précisèrent que pour tous les musulmans c'était l'heure de la prière. Chihab ad-Din rota bruyamment en guise d'oraison.



La procession des musiciens pénétra dans la salle en jouant un air étrange, presque envoûtant. Sur un signe de l'émir, les esclaves mouchèrent plusieurs chandelles et disposèrent de nombreux braseros d'où émanaient de lourds et capiteux parfums. L'atmosphère était tendue et silencieuse. Seul le père Ernoud conversait à voix basse à l'écart des autres convives, avec deux hommes que je n'avais jusqu'alors pas remarqués. Je fouillais la pénombre du regard et ma surprise fut grande lorsque je vis qu'il s'agissait de deux moines bénédictins. Que pouvait bien faire ces deux cénobites à la cour du redoutable émir ? J'en étais là de mes interrogations lorsque soudainement la musique s'arrêta. Une petite fille pénétra dans la salle et s'approcha de nous. Après une rapide révérence à l'émir, elle se mit à

LA RICHESSE DE L'EMIR CHAPITRE II

chanter un air lent d'une voix brillante et mélodieuse.

Progressivement, la fillette accéléra la mesure et un à un, les instruments vinrent soutenir son chant. J'étais envoûté par le timbre parfait de la voix, et je fus surpris par l'arrivée de Thaïs qui surgit devant moi comme dans un rêve. Ah Seigneur, comme je t'en ai voulu alors de me soumettre encore à la tentation. J'étais un enfant auquel on présente un gâteau et qui a promis de ne pas y goûter. Ma faim était grande pourtant et la houri plus alléchante que je n'avais osé l'imaginer. Car s'était elle, Thaïs aux yeux de braises, Thaïs aux mains de lys, Thaïs la favorite de l'émir. Ses cheveux d'ébène tombaient en lourde cascade perlée sur ses hanches arrogantes et mille paillettes d'or scintillaient sur son fascinant visage de vierge noire. Elle m'avait reconnu la diablesse et me lançait des oeillades à damner un eunuque. Son corps souple et ferme de jeune mauresque pulsait au rythme des tambours. Les convives se mirent à marteler la cadence, l'accélérant encore. Mon coeur battait la chamade. Thaïs virevoltait, roulait, tanguait et faisait chavirer mon âme. Ulysse le voyageur, accroché à son mât, n'eût pas à endurer supplice plus atroce. Elle s'approcha de moi, voluptueuse sirène, bacchante permissive, elle souleva ses voiles et se révéla nue. Entre ses deux seins ronds brillait une croix d'or. Je crus m'évanouir.



Le charme fut rompu par un râle de l'émir qui regorgeait son repas en hoquetant. Les médecins s'affairèrent fébrilement autour de lui et il fut rapidement emporté dans ses appartements. J'avoue Seigneur avoir souhaité sa mort en regardant les déhanchements félins de la belle Thaïs qui quittait la salle. Un coup de coude de Brieuç interrompit ma rêverie. Il était temps pour nous de rejoindre notre chambre. Le père Ernoud était déjà parti et je songeais soudain à m'inquiéter des deux moines bénédictins avec lesquels il s'entretenait pendant le repas.

J'en parlais au frère Osmond qui me dit les avoir également remarqués. Nous interrogeâmes à ce sujet le jeune Abdallah, notre interprète, qui nous expliqua que l'un des deux moines se nommait Jean et qu'il était abbé. Il ignorait le nom du second mais il ajouta que l'émir appelait l'abbé Jean "son client", sans que quiconque sache réellement quel sorte de commerce liait les deux hommes. En fait de négoce, seule la pensée obsédante d'un impossible commerce charnel avec Thaïs agitait mes pensées. Mes trois frères occupèrent une bonne partie de la nuit en vaines élucubrations, toutes plus creuses les unes que les autres puisque rien ou presque n'avait été porté à notre connaissance nous permettant de répondre précisément aux questions de nos maîtres. Ils rédigèrent pourtant une courte missive dans laquelle ils livraient au commandeur Aucassin notre maigre récolte : Chihab ad-Din était malade et avant de mourir, il avait décidé de se payer une belle armée pour conquérir le monde.

l'hôte, même forcé de l'émir, celui-ci n'oserait jamais s'attaquer à lui, ou même le laisser en danger.

Malgré tout, il est probable que les frères, sentant le piège, voudront laisser un garde en faction devant sa porte.

- S'ils laissent un turcopole ou un sergent, ils le retrouveront au petit matin, ligoté et baillonné dans un recoin du Palais.

- Si un des frères reste en faction, ou s'ils se relayent, l'attaque aura lieu vers complies. Le frère de faction sera sauvagement frappé par derrière à l'aide d'un gourdin manié par le frère André (le bougre est d'une force prodigieuse) et se réveillera ligoté et baillonné 15 minutes plus tard.

Il est très important que l'abbé Jean et son comparse capturent et saignent le père Ernoud, puis parviennent à s'enfuir.

La séquence des événements est la suivante :

- vers matines, Jean et André quittent officiellement le palais, après une dernière conversation avec Ernoud à la porte de la chambre de celui-ci. Ils ont une autorisation de l'émir, et ne se dissimulent absolument pas.

- vers complies basses, Jean et André rentrent dans le palais par une poterne, ayant préalablement soudoyé la sentinelle en faction. Jean se dirige vers la boucherie pour préparer son forfait, tandis qu'André s'introduit subrepticement à l'étage et se dirige vers la chambre d'Ernoud.

- vers complies, André s'introduit dans la chambre d'Ernoud, l'assomme, le ligote promptement, et l'emmène à la boucherie, en ayant soin de prendre ses livres. Il en

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE II

Restait à découvrir sur quelle partie de la création le nouvel Alexandre avait jeté son dévolu. Enfin, partant de l'hypothèse que notre triste sorte intéressait le Maître et son conseil, Cassien ajouta que nous étions prisonniers de l'émir et qu'un refus obstiné de payer signerait sans aucun doute notre arrêt de mort. Osmond confia le pigeon à Ta divine bienveillance et nous nous couchâmes.



Au petit matin, Abdallah pénétra dans la chambre en proie à la plus vive excitation. Un grand malheur s'était produit durant la nuit et nous devions le suivre tout de suite dans la cours du palais. Impossible de lui faire dire ce qui c'était passé. Sans prendre le temps de revêtir nos armures, nous descendîmes les marches quatre à quatre et déboulâmes comme des diables dans la cour où nous attendait déjà une foule nombreuse, concentrée autour des abattoirs. Un homme nu y était pendu par les pieds à un crochet de fer, gorge béante, comme un porc. Le sang maculait son visage. Je m'approchais en tremblant. C'était le père Ernoud.



profite pour enlever aussi Jehan. Ernoud est suspendu à un croc de boucher par les pieds, Jean lui tranche la carotide à l'aide d'un des nombreux couteaux qui traînent, et recueille le sang dans un tonnelet. Les deux moines s'enfuient ensuite par une poterne du château. Ils emportent avec eux Jehan et les livres d'Ernoud, soigneusement dissimulés sous une couverture (les livres sont uniquement religieux et ne présentent aucun intérêt particulier, si ce n'est pour Jean, qui désire brûler ces textes "hérétiques"). Le garde déserte au petit matin après la relève.

Durant la nuit, peu de gardes sont en faction à l'intérieur du palais. Ceux-ci se trouvent surtout sur les remparts, aux portes, et devant les appartements de l'émir et de son fils. On peut donc y circuler à peu près librement.

Si une alerte est donnée dans la nuit, les gardes mettront un certain temps avant de réagir, le temps pour Jean et André de s'enfuir.

Note : dès leur arrivée au palais, l'imam Daoud (le Dâï ismaélien), colle un de ses assassins aux chausses des frères. En homme prudent, il tient à être informé des intentions de tous ses ennemis. Vous pouvez donc considérer que tout ce qui est dit par les Templiers lui est rapporté. Petit à petit, les frères peuvent ressentir cette présence : une ombre fugace, un bruit sourd, un visage qui rappelle quelque chose... S'ils parviennent à coincer l'espion, ce dernier se suicidera sous leurs yeux en se tranchant la gorge, et un autre Fidaï prendra la relève.

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE II

CHAPITRE III - DIEU SEUL EST SAVANT

Le corps de l'infortuné chanoine fut rapidement décroché, et les serviteurs l'allongèrent sur une table pour le laver. La dépouille du vieux prêtre gisant sur un billot à équarrir dans un atelier de boucher, avait quelque chose de blasphématoire. J'ôtai mon manteau et j'en couvris le cadavre. Frère Osmond s'agenouilla et récita à voix haute deux versets du Livre des Prophètes :

"Venez, retournons vers le Seigneur.

C'est lui qui a déchiré et c'est lui qui nous guérira,

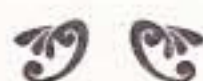
Il a frappé et il pansera nos plaies.

Au bout de deux jours, il nous aura rendu la vie,

Au troisième jour, il nous aura relevé

Et nous vivrons en sa présence."¹

La foule des vilains psalmodia une prière à la façon musulmane, puis le silence se fit, le temps du recueillement. Osmond se leva enfin et entreprit d'inspecter méthodiquement le lieu du crime. Je l'accompagnais. Notre premier étonnement fut de constater qu'il n'y avait aucune flaque de sang sous le crochet. Or, en toute rigueur aristotélicienne, un homme égorgé en perd au moins neuf pintes, ce qui laisse normalement des traces. Le visage d'Osmond se renfroga et il se gratta pensivement la barbe. S'il n'y avait pas de sang, c'est qu'il avait été emporté, et si on avait volé le sang d'Ernoud... Dieu me pardonne, ça n'était sûrement pas pour en faire du boudin. Je savais peu de chose alors des agissements du démon, mais dans mes Flandres natales, on racontait que les sorciers utilisaient volontiers le sang des hommes pieux lors des cérémonies du sabbat. A la tête que faisait frère Osmond, je compris que les sorciers champenois avaient le même type de pratiques.



Cassien, Brieuç et Abdallah étaient partis en quête d'informations auprès des serfs du palais. Ils revinrent en compagnie d'un petit homme à la mine chafouine qui triturait les pans de son tablier en baissant les yeux. Ce drôle-là ne m'inspirait pas confiance. Il expliqua en bredouillant qu'il était le maître-boucher du palais et que c'était lui qui avait découvert le cadavre, tôt ce matin. Abdallah avait toutes les difficultés du monde à traduire les bégaiements apeurés du chevillard. Il fallut s'y reprendre à trois fois pour lui faire avouer qu'un couteau et un tonnelet avaient disparu - ce qui étaya nos craintes. L'homme tomba à genoux et se mit à geindre, le visage enfoui dans les mains. Elles étaient couvertes de sang. Le frère Brieuç

¹ Osée 6, 1-2 - N.D.T.

LA JOURNÉE DE LA SAINT MARCEL.

LA DÉCOUVERTE DU CORPS D'ERNOUD.

Ainsi que le raconte Cortebarbe, les frères sont réveillés à l'aube par Abdallah et emmenés à la boucherie du palais. A un crochet, est suspendu par les pieds le corps d'Ernoud, la gorge largement ouverte.

La première chose que remarqueront les frères sera sûrement l'absence de sang sur le sol. S'ils font chercher le boucher par l'intermédiaire d'Abdallah, des serviteurs traineront rapidement aux pieds des frères un petit homme grassouillet, pleurnichant et jurant qu'il est innocent.

C'est bien lui qui a découvert le corps et qui, pris de panique, s'est caché dans la remise à grain. En l'interrogeant habilement, les frères apprendront qu'un couteau et un tonnelet ont disparu de la boucherie.

Bien qu'il ait les mains couvertes de sang, les frères ne devraient pas suspecter longtemps le boucher qui n'avait à priori aucune raison de tuer Ernoud. Par contre, il sera plus difficile d'en persuader la foule de serviteurs et de garde qui se presse à la porte de la boucherie en réclamant la tête du meurtrier qui " couvre le palais de honte ".

Une manière habile de disculper le boucher est de faire examiner le corps par le médecin de Chihab ad-Din, Jaffar ben Ahmed al-Cordobi. Il pourra affirmer que la mort remonte à plusieurs heures. Or, le boucher a passé la nuit avec sa femme et ses enfants... Un Prodige tel que celui de frère Cassien l'innocentera également.

LA RICHESSE DE L'EMIR CHAPITRE III

Il est important que les frères disculpent le malheureux boucher, car si le boucher est considéré coupable, les frères n'obtiendront pas l'autorisation d'enquêter et risquent fort de rester de simples otages.

lui donna l'ordre de se relever et exposa à voix haute les circonstances de sa découverte : le coquin se cachait dans une remise à grain de la basse-cour, et s'il n'avait pas été aperçu par un jeune berger coopératif, il y serait encore. Il se terrait entre les sacs de froment, comme une bête fautive. Le boucher tenta de mettre à profit la confusion que semait cette révélation parmi les serviteurs, pour filer comme un rat. Mais Abdallah, l'oeil vif et la main preste, eut tôt fait de le saisir par le col et de nous le ramener.

La foule des serfs du palais s'amassait autour de la boucherie et le brouhaha des conversations répandit vite la nouvelle : "le boucher avait tué un franji." Bientôt, les insultes fusèrent de toutes parts. On réclamait la tête du scélérat. Le pauvre homme était recroquevillé au sol et sanglotait en secouant la tête. Comme s'il n'y avait rien de mieux à faire en de telles circonstances, Cassien mis un genou en terre et pria. Puis, il écarta les bras en croix et se mit à chanter d'une voix forte, ce passage des Évangiles : "Je vous le dis : au jour du Jugement, les hommes rendront compte de toute parole vaine qu'ils auront proférée. Car par tes paroles tu seras justifié, et par tes paroles tu seras condamné"². Les ailes d'un ange vinrent caresser nos têtes de leurs plumes. La foule semblait statufiée, charmée par le chant étincelant de Cassien. L'ange suspendit son vol et le temps se figea, laissant sur les visages un air de béatitude.

L'instant de grâce fut rompu par le boucher qui hoqueta soudainement comme s'il s'étranglait. Ce que je vis alors Seigneur, tu peux en témoigner puisque ce fut ton oeuvre. Le boucher cracha de plus belle et expulsa l'intrus qui provoquait sa toux : c'était un diamant bleu, gros comme un oeuf de poule ! Cassien se releva et se tint droit devant la foule éberluée. Il leva les mains aux cieux et chanta à nouveau : "Ou dites que l'arbre est bon et que son fruit est bon, ou dites que l'arbre est mauvais et que son fruit est mauvais ; car on reconnaît l'arbre par le fruit"³. Il y eut comme un instant d'hésitation, puis les femmes se mirent à iodler un air joyeux, bientôt repris en chœur par toute l'assemblée. Les Sarrazins rendaient ainsi grâce au Très-Haut, car Il avait innocenté une brebis.



Les serfs exultaient et se pressaient en masse pour toucher Cassien, qui eût beaucoup de difficulté à sauver son manteau. Nous allions succomber sous le poids de la foule hystérique qui criait au miracle, lorsqu'un héraut souffla dans son cor pour annoncer l'arrivée de l'émir. Précédé de ses gardes et suivi par ses conseillers, Chihab ad-Din se présenta à son peuple, avachi comme un loukoum séché sur sa litière d'apparat, portée par quatre solides esclaves. Il se racla la gorge et d'une voix qui se voulait

² Matthieu 12, 36-37 - N.D.T.

³ Matthieu 12, 33 - N.D.T.

CHIHAB AD-DIN CHARGE LES FRÈRES DE L'ENQUÊTE.

Amené sur une litière jusqu'à la boucherie, Chihab ad-Din entre dans une violente colère sitôt mis au courant du meurtre.

"Quelle honte ! Quel déshonneur sur moi, ma maison et ma famille ! Mon hôte, mon tendre ami (!) a été horriblement assassiné sous mon toit....(etc) ", il menace le coupable des pires supplices (cf. Texte). Enfin, subitement affaibli par cette émotion, l'émir se répand en excuses et les charge d'enquêter sur le meurtre. Afin de les aider dans leur entreprise, il leur remet un blanc-

LA RICHESSE DE L'EMIR CHAPITRE III

royale, il s'inquiéta des causes de tout ce trouble. Cassien lui résuma rapidement les récents événements, et plus il avançait dans sa narration, plus le visage de l'émir se décomposait. Lorsque Cassien eut fini, l'émir bondit hors du palanquin comme s'il avait vingt ans et entra dans une terrible colère. Il fulminait comme un taureau furieux, battant l'air de ses poings en hurlant à l'outrage. Le misérable qui avait osé lever la main sur Ernoud serait torturé pendant 100 jours ! Ses bourreaux lui cisaileraient les mamelles, puis on lui plongerait les mains dans de la poix bouillante, puis il serait écorché vif par petits bouts, et enfin on l'empalerait ! Il souffrirait sur terre tous les supplices de l'Enfer.



Trempe de sueur et soufflant comme un vieux chameau, l'émir se rassit sur sa litière. Son médecin lui tamponna le visage d'un chiffon vinaigré et Chihab ad-Din reprit lentement ses esprits. D'un geste tremblant de la main, il nous fit signe d'approcher. Sa voix était très affaiblie et son discours sans cesse entrecoupé d'expectorations malignes - un mélange des humeurs sanguines et biliaires qui n'augurait rien de bon, m'expliqua plus tard le jeune Abdallah, qui semblait s'y connaître un peu. L'émir se répandit d'abord en excuses. Nous étions ses hôtes et son honneur, ainsi que l'honneur de ses gens, était bafoué par ce crime atroce. Il ne pouvait pas tolérer qu'on égorgé ses invités dans son propre palais. Voilà qui était somme toute bien dit et qui faisait plutôt notre affaire ! La suite ne laissa pas de nous étonner, car l'émir fit montre d'une magnanimité princière que nous n'espérions plus de lui. Considérant que nous étions les plus proches parents du père Ernoud, et que nous étions grandement offensés par sa mort, il nous donna l'autorisation de

seing qui les autorise à se déplacer librement sur son territoire et à interroger ses sujets (Cf l'Aide de Jeu).

LES FUNÉRAILLES D'ERNOUD.

Les frères doivent avant toute chose se préoccuper du corps d'Ernoud, afin qu'il soit enterré en terre chrétienne. Pour cela il peuvent faire rapatrier le cadavre d'Ernoud sur Antioche ou confier ses funérailles à la communauté chrétienne de Khoros.

Faire rapatrier le corps par quelques turcoples ne devrait pas poser de problèmes, les turcoples n'étant pas des otages de grande valeur. Ils pourront obtenir, auprès du Vizir Moussa ben Yacoub, l'autorisation de partir.

L'ÉGLISE ARMÉNIENNE DE SAINT-VASIL.

Le père Grégoire est un rude montagnard que Cortebarbe décrit comme le croisement entre un ours et un moine. Il ne parle que l'Arménien (Abdallah parle Arménien) mais se montre aimable et avenant envers les chevaliers chrétiens.

Selon les questions que lui posent les frères, Grégoire leur apprendra :

- L'armée de mercenaires est là depuis environ deux mois ce qui coïncide avec l'arrivée de l'abbé Jean.

- Le monastère de l'abbé Jean est un vieux monastère fondé quand Saint-Georges traversa la vallée de Khoros et convertit de nombreux habitants. Il vainquit le dragon qui terrorisait la région. Frappant la montagne de son bâton, celle-ci s'effondra et ensevelit le serpent.

- Avant l'arrivée de Jean, un ermite très pieu nommé Zacharie vivait à Saint-Georges.

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE III

- Il ne comprend pas pourquoi Jean, qui s'est présenté comme le prieur de Saint-Jean l'Hospitalier (un petit monastère dans une vallée voisine) a reçu l'autorisation de s'installer à Saint-Georges, d'autant plus qu'il n'y a pas de catholiques à Khoros.

- Les habitants de la région se hasardent rarement dans la montagne car de nombreuses légendes prétendent que c'est le repaire de terribles monstres.

AUTRES ÉLÉMENTS D'ENQUÊTES :

Après de Moussa ben Yacoub :

- A propos de la mort d'Ernoud : il n'a pas grand chose à dire si ce n'est que la présence de nombreux mercenaires aux portes de la citadelle est un facteur de danger. Le campement est le lieu de refuge idéal pour un criminel.

Interrogé sur d'autres sujets, il peut aussi révéler :

- L'émir est malade depuis deux mois, la maladie empire.

- Si les frères évoquent un empoisonnement, Ben Yacoub précisera que depuis que Chihab ad-Din est malade tous ses plats sont goûtés...

- L'argent de l'émir provient des mines de fer situées plus au nord dans les montagnes...(C'est faux)

- L'abbé paie un loyer qui n'est pas excessif. (C'est faux)

- L'armée réunie n'est là que pour faire face aux intentions guerrières des voisins de l'émir. (C'est faux)

mener l'enquête partout sur son domaine. Son chambellan nous remettrait un blanc-seing, sur lequel Chihab ad-Din apposerait sa bulle. Le droit de passage vaudrait également pour nos frères sergents. Cassien le remercia, et les quelques formes qu'il eût soin de mettre à son compliment, lui valurent d'être félicité par un tonnerre d'applaudissements. Il est vrai que la foule lui était toute acquise.



Nous quittâmes la cour basse toujours entourés de la meute des vilains qui ne voulaient pas lâcher Cassien, et nous ne parvînmes qu'à grand peine à rejoindre notre chambre. Nos écuyers nous enfilèrent nos cottes d'armes puis nous nous assîmes autour de quelques friandises, pour tenir un conseil de guerre. Cassien, dont les airs de vierge en majesté m'énervaient quelque peu, ouvrit le débat en nous livrant le fruit de sa réflexion inspirée. Sa première remarque fut, je l'accorde, tout à fait pertinente : le père Ernoud était mort, soit, mais qu'était-il advenu de son novice ? Cassien l'avait fait chercher par les serviteurs du palais et il demeurait introuvable. Personne je l'avoue ne s'était inquiété de son sort. Sa seconde remarque me parut par contre moins opportune. Cassien s'était mis dans l'idée de faire enterrer la dépouille du père Ernoud en terre consacrée. Jusque-là, tout allait bien. Le seul ennui à mes yeux, était que la plus proche église se trouvait de l'autre côté du fleuve, dans le village de Khoros, où vivait une petite communauté de chrétiens arméniens. Je trouvais tout d'abord indécent que le très romain père Ernoud soit enterré par un prêtre hérétique, mais je n'avais surtout aucune envie de traverser à nouveau le camp des mercenaires. En dépit de mes efforts désespérés pour dissuader mes frères de se lancer dans une si folle entreprise, la proposition fut retenue. Nous partirions dès que possible. Quant au novice, nous décidâmes de lancer nos écuyers à sa recherche. Un turcopole fut également envoyé dans le camp afin qu'il mette nos espions au courant de la situation. Restait à élaborer un plan d'action, en analysant le plus précisément possible tout ce que nous avions appris - ce qui était peu de chose.

Le sénile émir de Khoros, Bachir ibn Abubakr Chihab ad-Din, occupait ses derniers jours en jouant à la guerre comme un enfant. Son fils, le très religieux Fathi ibn Bachir Jamal ad-Din, passait son temps à la mosquée en compagnie de son imam, Daoud ben Hassan al-Khorassani, qui défiait publiquement son autorité. Sa favorite, la belle Thaïs, était chrétienne. Sa puissante armée était commandée par des géants ; des moines bénédictins complotaient dans les couloirs de son palais ; le père Ernoud, un bon chanoine d'Antioche, était saigné à blanc sur son domaine ; un frère chevalier du Temple, le tendre frère Cassien, éblouissait ses gens avec de la verroterie... Et moi, frère Cortebarbe, pauvre chevalier du Christ, je croyais naïvement que rien ne pouvait arriver de pire. Brieuc le tenace, Cassien le

LA RICHESSE DE L'EMIR CHAPITRE III

brillant, et Osmond le valeureux tentèrent ensuite vainement de construire un quelconque plan d'action raisonné à partir de ces maigres enseignements. Rien ne coïncidait jamais. De toute évidence, il manquait plusieurs éléments à notre mosaïque pour que le dessin apparaisse. Le temps que dura leur discussion, je confesse Seigneur avoir manqué absolument à mon vœu de chasteté, en me figurant une amourette lutine dans les bras de Thaïs. Leur conversation me concernait-elle donc si peu...?



Cette journée de la saint Marcel et les deux jours qui suivirent, comptent parmi les pires moments de toute mon existence. Trente ans après, mes rêves sont encore agités par cette infernale chimère que nous combattîmes dans les montagnes. Mais je veux en parler tout à l'heure, car là non plus mon comportement n'eût rien d'exemplaire⁴. Donc, ce matin-là, mes frères et moi prîmes la direction des écuries du palais en compagnie de quelques frères sergents et d'un cadavre. Je passe sur notre effarement quand nous nous aperçûmes que l'étalon était toujours dans son box. Personne n'avait songé à l'offrir. A ma grande jubilation, Cassien dut nous présenter ses excuses. Le commandeur Aucassin serait surpris de nous voir revenir avec le cadeau. Après une rapide inspection de nos harnais, nous grimpâmes en selle et prîmes la direction du village.

Un seul incident notable vint troubler la traversée du campement - je passe sous silence les provocations bravaches des mercenaires que nous ignorâmes crânement. Nous venions de pénétrer dans un petit îlot de tentes qui coupaient notre chemin, lorsque deux géants se dressèrent devant nos montures pour nous bloquer le passage. Osmond présenta notre blanc-seing qui fut accueilli par un grand éclat de rire. Un des goliath nous expliqua fort courtoisement que ce chiffon n'avait ici aucune valeur et que nous devions détourner notre route. Cassien jugea fort justement qu'il valait mieux obtempérer sans chercher à comprendre. Il est vrai que notre arrêt attirait déjà l'attention d'une bonne centaine de guerriers en armes.



Enfin, nous franchîmes le torrent à gué et je pénétrai dans le village de Khoros en poussant un profond soupir de soulagement. Le temps avait viré à l'orage et la pluie tombait déjà à grosses gouttes, lorsque nous aperçûmes la petite église Saint-Vasil. Le père Grégoire, pasteur de cette paroisse, nous reçut à bras ouverts et se prosterna même devant Cassien dont il baisa le manteau dévotement - Pitoyable survivance d'une forme d'idolâtrie païenne. Ces gens-là ne sont tout de même pas hérétiques sans raison ! L'homme qui était devant nous tenait davantage du moine

⁴ Cortebarbe mentionne une partie de son oeuvre qui est aujourd'hui indéchiffrable. Vous pourrez heureusement découvrir cette étonnante histoire grâce aux "mémoires d'Abdallah". - N.D.T.

Auprès de Daoud ben Hassan al-Khontsani :

- D'après Daoud, l'émir est sûrement puni par Dieu pour son orgueil. Il a réuni une armée mais ne veut point rejoindre le Jihad déclaré par Salah ad-Din, ce qui est la preuve qu'il s'intéresse moins au sort de l'Islam qu'à sa propre gloire...

- Cette armée doit coûter cher, l'émir semble obtenir beaucoup d'argent de son "client". Pourquoi l'Eglise enrichit-elle l'émir ?

- Daoud semble inquiet, veille à ce que personne n'écoute, quant les frères s'éloignent, il les rappelle et leur donne un rendez-vous le lendemain avant l'aube, dans la mosquée.

Auprès de Fathi ben Bachir Jamal ad-Din :

Jamal ad-Din ne semble guère apprécier la compagnie des frères, il se montre distant, méprisant, à la limite de l'insulte. La présence franque en terre sainte bafoue l'ordre divin et il ne dormira pas en paix tant qu'il restera un seul chrétien vivant sur le sol de ses ancêtres.

Auprès d'Abdallah :

- Abadallah confirmera les dates données par les autres PNJs concernant : l'arrivée de Jean, les renforts de l'armée et l'arrivée de mercenaires.

- Si les frères évoquent un empoisonnement, Abdallah confiera qu'il y a pensé, surtout quand son cousin, Brahim qui est le valet de l'émir fut malade pendant quelques jours lui aussi. Mais depuis que l'émir est souffrant, tous ses plats sont goûtés. (En fait, c'est le narguileh dont use l'émir qui contient le poison. Si Brahim, le valet, a été malade, c'est qu'il a eu l'impudence de fumer le narguileh de son maître !)

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE III

-Les Arméniens prétendent que le Mont Tawehd est hanté par de terribles monstres...

Auprès de la garde :

Dans l'après-midi, les frères peuvent apprendre qu'un soldat nommé Khalid ben Habib a disparu, or Khalid était de garde à la poterne la nuit même.

Auprès de l'émir :

Même si les frères ne vont pas voir l'émir, celui-ci les convoquera dans la soirée. Interroger l'émir sur ses armées ou sa maladie est une très mauvaise idée qui provoquera instantanément sa colère.

De toute façon, l'émir se met en colère contre son médecin lorsque ce dernier tente de le soigner. Immédiatement le médecin est décapité devant les frères !

Chihab ad-Din fait comprendre aux frères qu'ils n'ont que quelques jours pour trouver le meurtrier d'Ernoud, après quoi, il les renverra à Trépassac.

Au camp :

Qu'ils traversent le camp pour se rendre au village arménien, ou qu'ils recherchent le garde Khalid, les frères seront assez mal accueillis (surtout s'ils ont mal réagi lors de leur première visite). Ils pourront assister aux événements suivants :

- Au sein d'un groupe de mercenaires turcs, les soldats s'en prennent à leur capitaine qui a bu la "solde supplémentaire" et qui refuse de partager cette somme qu'il appelle le " don divin ". Le capitaine vocifère, insulte ses hommes, les traite de bon à rien, les hommes crient, en viennent aux mains, des voisins s'en mêlent, etc... (Il s'agit

convers crotté et puant des campagnes bretonnes que du chanoine parfumé des bonnes villes de Flandres. Un croisement presque surnaturel entre l'ours, dont il avait le poil, la carrure et la voix, et le moine, dont il portait l'habit. Grâce à Abdallah, qui comprenait parfaitement son rocailleux baragouin, la conversation fut menée tambour battant. Il était lui aussi très inquiet des soudains appétits guerriers de l'émir, et il nous considérait comme les Envoyés du Très-Haut, venus pour délivrer ses frères du joug sarrazin. Nous nous gardâmes soigneusement de le détromper sur les raisons de notre présence. Il avait également eut vent du grand prodige de Cassien et il nous fit le serment de dire chaque jour une messe en souvenir de ce miracle. Profitant de sa courtoise bienveillance, Cassien, Osmond et Briec se relayèrent sans discontinuer pour harceler le pauvre homme de questions. La récolte fut abondante.

Il nous apprit que la venue de l'abbé Jean coïncidait à peu près avec les premiers recrutements de mercenaires. La chose remontait environ à deux mois. L'abbé était arrivé en compagnie de quatre ou cinq frères, et s'était présenté comme le prieur du monastère St Jean l'Hospitalier, un petit moutier bénédictin perdu dans une vallée et bien connu des voyageurs. D'après ce que lui avait rapporté quelques serviteurs arméniens du palais, Jean avait demandé à l'émir l'autorisation de s'installer dans l'ancien ermitage Saint-Georges. Cette retraite se trouvait à quelques lieues à peine de Khoros, cachée dans la montagne et accrochée au sommet d'un à pic inaccessible - cette position lui valait son surnom de "Tawedh", qui signifie "solitude". Elle avait longtemps été habitée par un vieil ascète étrange, nommé Zacharie, qui était mort là-haut. L'émir dut donner son accord, puisque Jean et ses frères s'y établirent. Le père Grégoire ignorait malheureusement quelle contrepartie Chihab ad-Din avait exigé des bons pères. Ces informations éclairaient soudainement nos réflexions d'un jour nouveau. Grégoire ne nous épargna malheureusement pas la narration détaillée des exploits de Saint-Georges, puisque c'était à lui que l'ermitage devait son nom. Mais cette histoire nous apporta également son lot de renseignements.



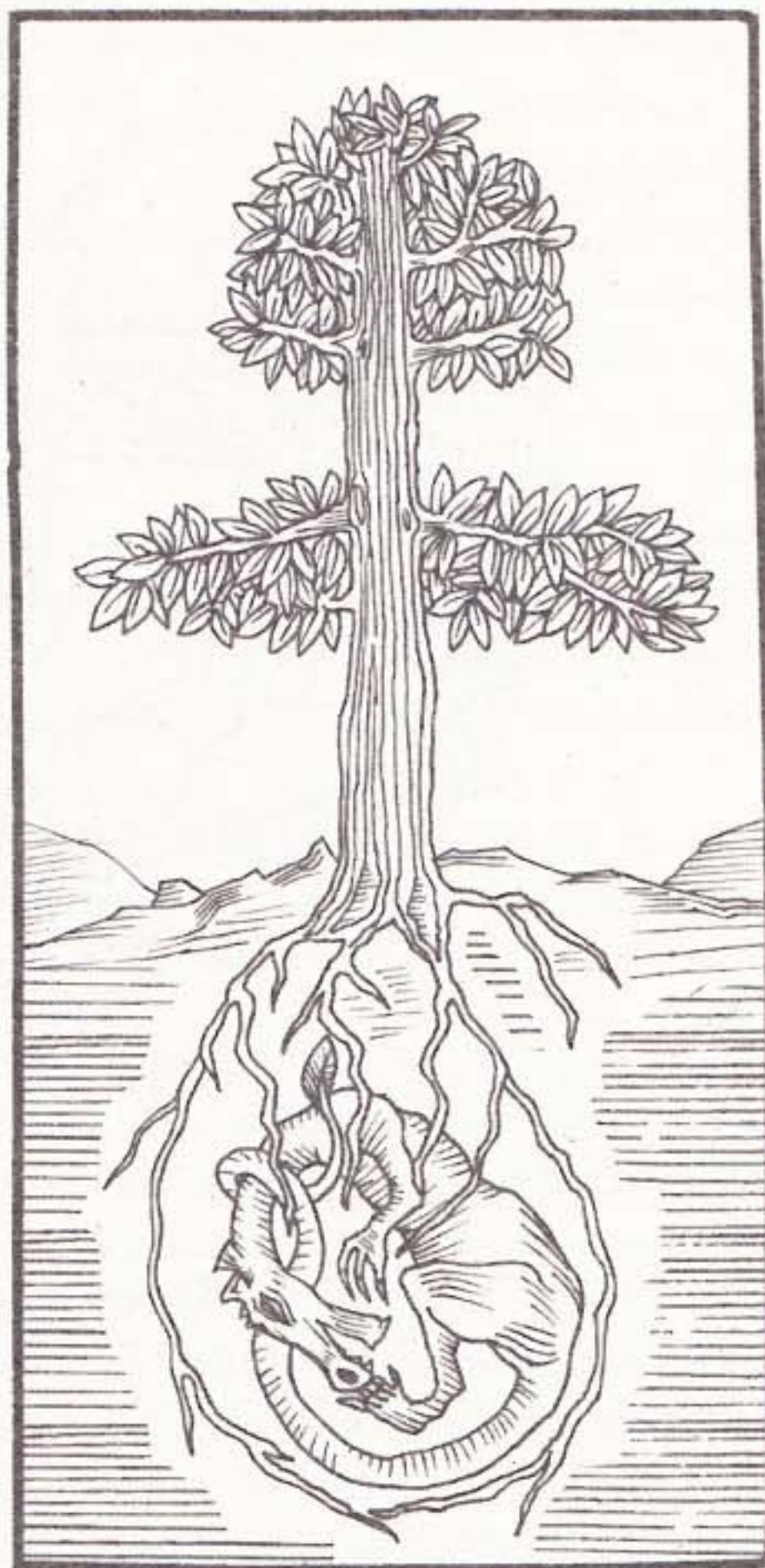
Or donc, dans les monts de l'anti-Taurus, vivait un dragon qui dévorait les troupeaux et qui exigeait des hommes d'être vénéré comme un Dieu. Saint-Georges vint un jour à traverser cette région, et il y prêcha la bonne parole. Les hommes l'écoutèrent, mais ils exigèrent de lui qu'il fasse la preuve de la supériorité de son Dieu, en terrassant le dragon de ses mains. Saint-Georges gravit la montagne, rencontra le serpent, et l'affronta. Le combat fut titanesque. Saint-Georges parvint finalement à vaincre la bête en frappant la roche d'un coup de bâton si terrible, qu'il fit s'effondrer la montagne, enfermant le dragon à jamais. Le monastère Saint-Georges fut donc édifié par les hommes reconnaissants, en souvenir de ce prodige. Non loin du moutier, la légende rapportait qu'un cèdre gigantesque

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE III

plongeait ses racines dans le sol à l'endroit même où Saint Georges avait planté son bâton. Les feuilles de l'arbre possédaient, disait-on, de prodigieuses vertus médicinales. Mais rares étaient les hommes qui en avaient cueillis, car les lieux étaient hantés par toutes sortes de créatures démoniaques.

Je pris cette histoire pour ce qu'elle valait, c'est à dire rien de plus qu'un conte de bonne femme - Ah jeunesse arrogante ! - Le bon père Grégoire fit ensuite le nécessaire pour qu'Ernoud soit veillé dignement. Il promit de l'enterrer avec tous les égards dus à son rang dès le lendemain. Enfin, il célébra une messe à laquelle mes frères décidèrent que nous assisterions. Je protestais bien un peu, arguant de l'hérésie du prêtre, mais Osmond me fit taire comme si j'étais un gosse, et il avait raison. Après les échanges de bénédictions réciproques, nous rentrâmes au palais sous une pluie battante.



Le turcopole que nous avions envoyé dans le camp à la rencontre de nos espions nous attendait dans la chambre. Il avait la mine défaite et le regard fuyant. Après moult circonvolutions embarrassées, il nous avoua enfin les raisons de son trouble. Ce fut comme si le ciel s'écroulait sur nos têtes. L'homme nous expliqua qu'il avait bien rencontré nos espions, mais que ceux-ci l'avaient immédiatement renvoyé d'où il venait, en disant qu'ils n'appartenaient désormais plus au Temple. J'imaginai très bien la sainte colère du doux frère commandeur Aucassin lorsqu'il recevrait notre prochain message. Nous n'eûmes guère le temps de gloser sur ce nouveau malheur, car Abdallah nous annonça que nous étions attendus par l'émir. L'heure de vérité avait enfin sonné, et je ne donnais pas cher de nos têtes lorsque l'émir apprendrait quelle était la ferme résolution du Temple.

de l'argent que paie al-Jabbar à certains capitaines mercenaires pour acheter leur fidélité.)

- Les frères, qui ont un blanc-seing de la main de l'émir leur permettant de circuler sur tout le territoire de Khoros, se voient refuser l'accès à une partie du camp (celle où sont les askaris de Salah ad-Din). On leur signifie que leur papier n'est pas suffisant dans cette partie du camp. (cf. Texte)

Le garde en fuite.

Si les frères interrogent des mercenaires (peu d'entre eux parlent franc) à propos du meurtre d'Ernoud, tous diront qu'ils ne sont au courant de rien, qu'ils ne savent pas si un des soldats du palais a rejoint le camp.

Si un des frères joue la Providence (au moins 17 points) un des mercenaires racontera qu'il a passé la matinée à jouer aux dés avec un homme qui semblait bien connaître la région, il se vantait d'être très riche et ils ont loué les services de quelques houris des plus expertes. Il donnera aux frères des indications pour trouver la tente dans laquelle il a joué.

Si les frères se rendent dans ce groupe de tentes, les mercenaires seront muets comme des carpes mais un frère vigilant avec un score minimum de 7 en Sens pourra apercevoir un homme s'enfuir à leur approche.

Rattraper le garde en fuite ne sera pas facile, quelques mercenaires aident leur compagnon à échapper aux franjis (bousculades, mauvaises indications, etc...) Néanmoins si l'un des frères est très vélocé (Souplesse de 10, ou de 8 s'il ne porte pas son haubert...) il pourra rattraper le fuyard.

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE III

Khalid ben Habib, le garde acheté par Jean ne sait pas grand'chose : la nuit de l'avant-veille, alors qu'il était de garde à la poterne nord, un homme s'est approché et lui a offert une forte somme d'argent pour s'éloigner quelques instants. L'homme était très grand et très fort, vêtu d'un long manteau sombre, il parlait avec une voix très rauque et très cassée, son arabe n'était pas très bon, il faisait les fautes que font souvent les arméniens.

Si les frères confient Khalid aux hommes de Chihab ad-Din, sa tête ira rejoindre celle du médecin al-Cordobi.

- Si les frères tentent d'établir un contact direct ou par un intermédiaire avec les turcoples envoyés comme espions, ils apprendront que ces derniers les ont trahi et ont quitté le Temple.

UNE SURPRENANTE PÂTISSERIE.

N'importe quand au cours d'un des repas, un des frères recevra une pâtisserie dans laquelle est glissée un petit billet de Thaïs, fixant un rendez-vous pour la nuit. (Cf l'Aide de Jeu. Un Conseil : glissez l'Aide de Jeu dans une vraie pâtisserie !) Si l'un de vos frères s'est montré particulièrement sensible aux charmes de la jeune femme au cours de sa danse, choisissez celui-ci sans hésiter !

SI LES FRÈRES DÉCIDENT DE MONTER À SAINT-GEORGES DE TAWEHD.

Reportez-vous alors aux événements de la journée de Saint Antoine. A la différence bien sûr qu'al-Jabbar ne pourra leur porter assistance contre la chimère et que les flancs de la montagne sont encore libres de toute brume malodorante.



Abdallah nous guida dans le labyrinthe des couloirs et nous croisâmes l'imam Daoud ben Hassan et le fils de l'émir, qui se rendaient également dans la salle d'apparat. L'imam jeta un oeil inquiet autour de nous et il nous engagea à parler doucement pendant que nous marchions. Avec un air de conspirateur, il se dit heureux de notre rencontre car il avait beaucoup de choses à nous révéler. Il ne fallait pas bien-sûr prendre son geste pour de la trahison car, disait-il, on ne peut pas trahir un homme qui est lui-même un traître. Or Chihab ad-Din était un félon de la pire espèce ! Son argent sentait le soufre et le démon exigerait bientôt du vieillard qu'il rembourse ses dettes. Satan ferait s'abattre la ruine et la désolation sur tous les orgueilleux, les faibles et les impies qui s'étaient détournés de la contemplation du Très-Haut. Seule une armée sainte, composée de guerriers pleinement engagés sur le chemin de Dieu, et ne désirant que Sa gloire, pourrait un jour remporter la victoire. Les soldats de l'émir étaient des vipères sans foi ni loi qui couraient à leur perte. Fathi ben Bachir Jamal ad-Din acquiesçait à tous les propos de l'imam. Son discours nous parut engageant et nous lui aurions volontiers posé de nombreuses questions si nos pas ne nous avaient menés jusqu'aux portes de la salle. Daoud ben Hassan al Khorassani perçut notre trouble et il nous donna rendez-vous dans la mosquée, une heure avant le lever du soleil, afin que nous poursuivions cette conversation plus au calme.



À notre entrée, l'émir était occupé avec son médecin qui tentait vainement de lui faire ingurgiter un remède de sa composition. L'atmosphère était particulièrement pesante. Le médecin suait à grosses gouttes et tremblait comme un débutant. Il s'apprêtait à appliquer une saignée, lorsqu'au contact de la lancette, l'émir hurla si fort

LA RICHESSE DE L'EMIR CHAPITRE III

que le malheureux physicien sursauta, blessant profondément le tyran grabataire. L'émir entra dans une colère sans mesure ni retenue. Il frappa le médecin aussi violemment qu'il le put et fit immédiatement mander son bourreau. Je n'en croyais pas mes yeux. Tout se passa très vite. Le médecin eut beau supplier, implorer le pardon, ramper comme un assassin, rien n'y fit. Je vis Cassien faire un geste pour intervenir en faveur de l'infortuné, mais il fut retenu par Osmond. Le bourreau s'y reprit à trois fois avant que la tête ne roule aux pieds du vieux sarrazin sanguinaire. Le corps fut rapidement enlevé et comme si rien ne s'était passé, l'émir nous reçut en souriant. Il me révoltait et j'eus beaucoup de mal à ne pas laisser apparaître l'immense envie que j'avais de lui briser le cou. Qui m'en empêcherait ? Moins d'une demi-toise nous séparait et j'étais sûr de pouvoir le tuer d'un seul coup de poing. Sa mort solutionnerait sans doute bien des problèmes. Bien évidemment, je n'eus pas le courage de le faire. Il est vrai qu'un tel geste aurait porté gravement atteinte à l'honneur du Temple. Tout à mes pensées de meurtre, je n'entendis presque rien des propos que nous traduisaient Abdallah. Je compris simplement que l'émir nous donnait encore quelques jours pour retrouver l'assassin d'Ernoud, puis il nous renverrait à Trepessac afin que nous y portions témoignage de l'absolue invincibilité de ses troupes.

A lors que la conversation touchait à sa fin, un serviteur s'approcha de moi et me proposa une friandise. Je refusais tout d'abord, mais il insista derechef en me fixant fébrilement dans les yeux. Je pris ce qu'il me tendait. Je quittais la salle en dissimulant aussi bien je le pouvais la pâtisserie mielleuse dans les pans de mon manteau. Lorsque je jugeais que nous nous étions suffisamment éloignés, je révélais l'objet à mes frères. Nous décorticâmes le gâteau attentivement et découvrîmes un petit vélin, caché à l'intérieur. Le message, rédigé dans un latin épouvantable, disait à peu près : "Si vous êtes de nobles chevaliers, vous m'attendrez vers laudes dans les hammams du palais." Signé : Thaïs. Pour moi, il était inconcevable de décevoir cette enfant. Il n'était pas de chevaliers plus nobles que moi sur la terre, et je ne voyais pas ce qui empêcherait de répondre à l'appel désespéré de cette jeune chrétienne séquestrée par un vieil émir pervers. Après quelques réticences de pure forme, mes frères acceptèrent de se rendre au rendez-vous fixé. Notre sommeil serait donc court, puisque nous étions également attendu par l'imam un peu plus tard dans la nuit. Mais j'aurais accepté avec joie de veiller plus longtemps encore, pour un seul regard de Thaïs.

Je m'endormis dans ses bras et elle me rejoignit bientôt dans mes rêves.

Même si les frères passent une partie de la journée dans la montagne, il est important qu'un serviteur leur remette la pâtisserie dans laquelle est cachée le message de Thaïs.

A partir du moment où les frères entament leur enquête, le scénario est très ouvert. Vous savez maintenant qui sont les protagonistes de cette histoire et quels sont leurs objectifs. A vous donc de faire rebondir les événements en fonction des actions menées par les templiers. L'important est de les noyer sous un flot d'informations souvent contradictoires et de les amener à comprendre peu à peu que de nombreux groupes agissent à Khoros. Ayez soin également de ne pas laisser vos frères réfléchir trop longtemps. L'action doit toujours rebondir.

Note : Les aides de jeux fournies à la fin de ce livret doivent être photocopiées, ou mieux, découpées, pour pouvoir être présentées aux frères. Ainsi, il est notamment intéressant que vous laissiez toujours les portraits des Protagonistes sur la table. Avertissez vos frères que la curiosité est un vilain péché et qu'il leur est interdit de regarder au dos.

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE III



CHAPITRE IV - POUR LES BEAUX YEUX DE THAÏS

Le songe que je fis cette nuit-là avait presque tous les aspects de la réalité et j'en ai donc conservé un souvenir très précis. C'est sa substance singulière qui me pousse à la confession, car je ne crois pas que l'on puisse ordinairement pécher en rêve.

Assis à l'ombre d'un grand cèdre, je m'éveillais au petit matin dans un paysage riant de vertes collines et de frais pâturages. Une femme courait vers moi en tendant les bras. C'était Thaïs et elle était nue. Le zéphyr l'emportait dans les airs et la déposait à mes pieds comme une fleur. Elle m'enlaçait tendrement, me couvrait de mille baisers et me soufflait ces vers, qui sont dans le Cantique des Cantiques :

"Que tu es beau mon bien-aimé, que tu es aimable ! Notre lit c'est la verdure. Les solives de nos maisons sont des cèdres, nos lambris sont des cyprès."

Brusquement, le corps de Thaïs se transformait. En lieu et place de la belle houri, je ne voyais plus qu'un monstrueux serpent. Le vent se levait, violent et glacé. Toutes les fleurs se fanaient. Le paysage charmant devenait un désert aride de sable et de rocaillies. Les anneaux du serpent se déroulaient à l'infini jusque sur l'horizon. La bête se glissait lentement autour de l'arbre dont elle enserrait le tronc, comme pour l'étouffer. Un éclair zébrait le ciel et venait frapper le cèdre qui se fendait en deux. Il se consumait aussi vite qu'un brin de paille. Seul demeurait le serpent qui me fixait étrangement. Attendait-il quelque chose ?



La foudre s'abattit à nouveau près de moi. Je m'éveillais en sursaut... Dehors, l'orage grondait et l'on entendait encore les derniers roulements du tonnerre. Je refusais de croire à une coïncidence. Ce rêve si particulier cachait sans aucun doute un avertissement du Très-Haut. Mais j'avais beau me creuser la cervelle, l'allégorie m'échappait. Seule la mention du cèdre me rappela ce que nous avait dit le père Grégoire à propos du bâton de Saint-Georges. Quant à la métamorphose de Thaïs en serpent, je n'y vis qu'une allusion à la Chute et à la traditionnelle perfidie des femmes. Tout cela n'était pas très clair, Seigneur - pour autant que tu sois à l'origine de ces visions. Si tu voulais me faire connaître ta divine volonté, pourquoi ne pas l'avoir fait sans détour, en choisissant des mots simples ? Comment peut-on t'obéir, mon Dieu, si tu sèmes la confusion dans nos esprits au moment du choix ? Si tu veux parler, parle, mais fais en sorte d'être compris !

LE RÊVE DU FRÈRE

Un des frères ayant succombé à la Danse de Thaïs durant le repas de la veille se retrouve plongé dans un rêve étrange - un seul frère doit faire ce rêve. Racontez-le en vous inspirant des Confessions de Frère Cortebarbe.

Le songe en lui-même est un savant mélange de présages envoyés par Dieu et des sentiments coupables et inconscients du frère.

Son interprétation est la suivante :

- La présence de Thaïs est une allusion à Eve et donc au serpent, et au fait que Thaïs se trompe en désignant Jamal ad Din comme l'assassin d'Ernouid.

- Le serpent est bien sûr le dragon enseveli sous la montagne de Tawehd par Saint Georges.

- Le cèdre fendu en deux par l'éclair symbolise les opérations magiques de l'abbé Jean, qui ont pour conséquence de libérer le serpent, auparavant prisonnier du cèdre qui l'enserme dans ses racines.

- Le passage du Cantique des Cantiques (1,16-17) fait aussi allusion au cèdre, qui est le soutien de la maison, c'est à dire le garant de la sûreté des habitants de la région, car il emprisonne le dragon.

En clair, le rêve symbolise la condition du dragon, emprisonné par le cèdre, qui est en fait le bâton de Saint Georges, et qui va bientôt être libéré par l'effet des expériences de Jean. Il avertit les frères du moyen de combattre le dragon, en utilisant une branche du cèdre sanctifié pour terrasser le dragon.

LA RICHESSE DE L'EMIR CHAPITRE IV

LA RENCONTRE AVEC THAÏS

Le rendez-vous doit être un moment d'intense émotion pour les frères, qui se retrouvent enfermés dans ce lieu étrange en compagnie de la plus belle femme qu'ils aient jamais rencontrée. N'hésitez pas à renforcer les principaux éléments de la description de frère Cortebarbe : la moiteur étouffante qui règne dans ce lieu, les recoins sombres, les multiples passages obscurs, etc... Les robes de Thaïs sont collées à son corps par l'humidité, et le reflet des torches dévoile par instant ses formes délicieuses.

De plus, l'orage se déchaîne autour de Khoros, les éclairs sont de plus en plus proches et fréquents.

Les propos de Thaïs sont sincères.

- Thaïs sait peu de choses sur les événements politiques et militaires qui se déroulent à Khoros. Elle est persuadée que Jamal ad Din fait lentement empoisonner son père, mais elle ne comprend pas par quel moyen. C'est en fait le narguileh de l'émir qui est empoisonné, l'émir a l'habitude de fumer après avoir honoré la couche de ses femmes, et Thaïs est la seule à qui il fait partager ce plaisir.

- A propos de Daoud, elle ne sait pas grand'chose, mais elle s'en méfie. Elle pense que c'est un magicien, car elle l'a vu une fois disparaître sous ses yeux, alors qu'il ne se croyait pas observé (c'est en partie vrai. Daoud est un assassin, et comme tel connaît certaines techniques de camouflage qui lui permettent de se rendre quasiment invisible).

- Elle ne connaît l'abbé Jean que de vue, lors de ses " prestations " durant les réceptions de l'émir.

Cassien me tira de ma transe, car l'heure était venue de notre premier rendez-vous nocturne. Nous nous habillâmes sans dire un mot et guidés par Abdallah, nous prîmes silencieusement la direction du hammam. Mon cœur battait la chamade. Depuis la journée d'hier, les événements se succédaient à un rythme tel que nous ne pouvions qu'en suivre le cours. Tout nous semblait confus, sans ordre apparent, si bien qu'il nous paraissait vain de nous échinier à tirer dans un sens plutôt que dans un autre. Impossible de deviner à qui profiterait en fin de compte nos efforts, puisque nous ignorions tout ou presque des trames qui se tissaient secrètement à Khoros.

Abdallah poussa la première porte du hammam puis la seconde. Nous pénétrâmes un à un dans une salle basse et voûtée, aux murs entièrement couverts de mosaïques. Je fus immédiatement saisi à la gorge par l'atmosphère brûlante et moite qui y régnait. L'huis se referma derrière nous et le silence se fit. Du sol de marbre finement ajouré montaient des fumerolles de vapeur chaude, comme une haleine infernale. J'avais doucement, scrutant la pénombre, susurrant à voix basse le nom de mon aimée. Pas de réponse. A l'extérieur, l'orage redoublait de violence. Les bains étaient alvéolés de minuscules et innombrables alcôves de marbre blanc, abritant chacune une fontaine, sculptée en cariatide. Les murs, le ciel, nos propres corps, tout n'était que ruissellement.

Un éclair illumina soudain les bains, et je vis une forme s'approcher de moi. C'était elle. Mes frères l'avaient également aperçue et à mon immense regret, ils vinrent nous rejoindre. Thaïs n'était malheureusement pas venue seule. Elle tenait par la main un petit garçon de quatre ou cinq ans, vêtu comme un prince. L'enfant nous dévisageait d'un oeil noir. Thaïs était nerveuse, ses mains tremblaient, elle sursautait à chaque coup de tonnerre. Pauvre enfant effrayée qui cherchait un refuge... mes bras s'ouvrirent naturellement et je l'enveloppai tendrement dans ma cape. L'instant fut merveilleux et je ne m'en repens qu'à regret. J'aurais voulu qu'il dure des heures. Mais Osmond, le petit inquisiteur des chambrées, veillait sur la blancheur de mon âme. Il se racla la gorge et me tapa sur l'épaule. Je soupirai tristement et laissai filer ma colombe.

Thaïs releva la tête et sécha ses larmes. Elle nous fixa un à un dans les yeux, tout en nous remerciant d'avoir accepté son invitation cavalière. Puis, elle poussa le gamin devant nous et nous le présenta. Le chérubin haussait le menton et nous dévisageait comme ses esclaves. C'était Yahya - ce qui signifie "Jean le Baptiste" dans notre langue -, prince de Khoros et second fils légitime de l'émir. Thaïs était sa mère. Cette annonce me chagrina terriblement. L'idée que Thaïs soit maman bouleversait tous mes rêves. J'en perdis un peu le fil de la conversation. Mes frères lui posèrent sans doute

LA RICHESSE DE L'EMIR CHAPITRE IV

mille questions et ils reçurent mille réponses qui ne les rendirent pas plus savants. Je fus contraint d'intervenir pour qu'ils cessent de la harceler. C'était elle qui avait demandé notre aide !

Elle me gratifia d'un sourire et nous exposa fébrilement le marché qu'elle nous proposait. Elle se faisait forte de découvrir qui était l'assassin d'Ernoud et surtout, de convaincre l'émir qu'il se trompait d'ennemis en rançonnant le Temple et Antioche. Rien que ça ! Pour ce qui était d'Ernoud, elle avait déjà son idée, et pensait que Jamal ad-Din n'était pas étranger à sa mort. Mais elle nous assura qu'elle en aurait sous peu la preuve. En échange, elle nous demandait de veiller sur son fils, car elle craignait pour sa vie. Il était le second prétendant à la succession et elle croyait Jamal ad-Din, encore lui, capable de toutes les vilenies pour asseoir définitivement son autorité sur Khoros. D'ailleurs, la maladie de l'émir était liée à la volonté de puissance sans borne ni conscience du fourbe Jamal ad-Din. Thaïs avait la certitude qu'il empoisonnait son père. Chaque fois que l'émir lui faisait la faveur d'une visite, elle souffrait de terribles nausées pendant toute la journée qui suivait. Ses présomptions s'appuyaient sur un certain nombre de conversations, volées au détour des couloirs ou des alcôves. Yahya, son fils, ferait un bien meilleur émir pour Khoros que ce fanatique sanguinaire et parricide ; et si elle faisait appel à nous, c'est parce que Yahya était chrétien, tout comme elle et qu'elle avait vu en nous les hommes droits et forts qui sauraient le défendre. Mes frères furent surpris de cette déclaration. Il est vrai que je n'avais jamais mentionner la petite croix d'or que j'avais vu briller dans son corsage, le soir de notre arrivée. Je manifestai donc à mon tour de l'étonnement.

Thaïs ne se fit pas prier et nous raconta brièvement son histoire. Son père était un baron arménien de Cilicie et elle avait été offerte à l'émir de Khoros en gage d'alliance et d'amitié. D'abord effrayée par cet étranger, elle avait appris peu à peu à apprécier le vieux Chihab ad-Din, qui la comblait d'attentions plus paternelles qu'amoureuses. Elle l'aima bientôt de tout son cœur. A l'écouter parler ainsi, je bouillais intérieurement, dévoré de jalousie comme un puceau qui surprend sa douce pendue au bras d'un autre. Mes frères s'étaient éloignés pour discuter tranquillement. Le marché que nous proposait Thaïs était assez délicat. La perspective d'un prince chrétien assis sur le trône de Khoros dépassait, il est vrai, toutes nos espérances. Mais Jamal ad-Din était toujours vivant, et s'il était investi du fief à la mort de son père, nous passerions sur le billot en même temps que notre jeune protégé...



Tout à coup, un fort bruit métallique résonna dans la salle. Il semblait venir du sous-sol. Quelqu'un nous écoutait. Thaïs me colla son drôle dans les bras et fila comme une anguille. Je demeurais pétrifié pendant quelques secondes mais Abdallah me tira par

- Elle a peu de rapports avec Moussa Ben Yacoub, mais sait qu'il est juif, et les juifs sont tous plus ou moins magiciens...(sic)

Rappelons que Thaïs en tant que concubine, dispose de très peu de liberté, et sort très rarement du harem. Seul l'amour sincère que lui porte Chihab ad Din, et qu'elle lui rend, lui autorise quelques libertés.

- Si les frères refusent de l'aider, Thaïs se répandra en pleurs, et en appellera à leur charité chrétienne. Ce serait pécher contre la Courtoisie que d'ignorer sa déresse. Elle repartira comme elle est venue, les maudissant pour leur lâcheté et leur indifférence. Elle tentera alors le lendemain de fuir par ses propres moyens. Il est peu probable que, ralentie par un enfant et peu habituée aux efforts physiques, elle réussissent à aller très loin. Elle sera rattrapée par les gardes du palais, conduite devant l'émir qui, dans son délire paranoïaque, la soupçonnera de l'avoir trahie et la fera fouetter à mort devant tous.

- Si les frères demandent un temps de réflexion, Thaïs leur rappellera, toujours en pleurs, que le temps presse, que l'émir est à l'article de la mort, et qu'une décision rapide est indispensable.

- Si les frères finissent par accepter d'aider Thaïs, il se retrouve avec un affreux garnement sur les bras, et peut-être plus de problèmes qu'ils ne le souhaiteraient.

- Enfin, si la conversation traîne trop, Thaïs profitera de la diversion créée par le mystérieux bruit (cf ci-dessous), pour s'enfuir après avoir confié son enfant au chevalier qui lui paraît le plus favorable à sa cause. (Voir le corps du texte)

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE IV

LE MYSTÉRIEUX ESPION

La conversation avec Thaïs est interrompue par un bruit métallique provenant de l'intérieur du hammam. Si les frères s'en enquièrent, ils pourront se rendre compte que le sol du hammam est à intervalle régulier, percé de grilles métalliques, menant aux conduits par lesquels la vapeur pénètre dans les pièces.

Pendant la rencontre des frères avec Thaïs, une servante se trouve dans ces conduits, chargée de les nettoyer afin d'éviter la formation de moisissures et de dépôts de suie. La servante, une arménienne nommée Syrah et qui comprend le franc, a entendu toute la conversation, et allait s'enfuir discrètement lorsqu'elle a renversé son seau, d'où le bruit entendu par les frères.

Si elle est rattrapée, elle niera avoir compris quoi que ce soit, et parlera en arménien. Ce serait un péché contre la Prouesse de l'interroger violemment. Si Thaïs est toujours présente, elle se chargera d'acheter le silence de la femme avec un de ses bijoux.

La servante n'est là que pour faire monter la tension des frères. Si Thaïs est absente, elle la fera chanter plus tard, mais se gardera bien de révéler quoi que ce soit aux hommes de l'émir.

YAHYA

Le bambin que Thaïs a confié aux frères est un petit monstre d'orgueil, totalement insupportable pour quelqu'un d'autre que sa mère. Il a six ans. Très intelligent pour son âge, il sait qu'il est Prince de Khoros et entend être respecté comme tel, ce qui promet des heures pénibles aux frères. Rendez-le aussi teigneux que possible.

- Si les frères ne le surveillent pas étroitement, il s'enfuira (cf ci-dessous).

la manche et m'entraîna hors du hammam. Dès que j'eus franchi la porte, le marmot se mit à braire comme un chevreau qu'on égorge. Impossible de le faire taire. Déjà quelques portes s'ouvraient dans le palais. Comment expliquer la situation ? Osmond saisit le braillard sans ménagement et lui colla sa lourde main gantée sur la bouche. Puis nous filâmes aussi vite que possible.



Ossien referma la porte de notre chambre en poussant un profond soupir de soulagement. Le marmot était rouge de colère et de congestion mêlées. Osmond tenta de desserrer doucement son étreinte, mais l'horrible teigne poussa aussitôt un cri strident, qui contraignit Osmond à l'étouffer de nouveau. Qu'allions-nous faire de lui ? Il grognait en s'abîmant les gencives sur la cotte de mailles et frappait à coup de pieds tout ceux qui l'approchaient. Brieuç tenta plusieurs méthodes de conciliation, de la douceur à la menace d'une fessée, mais rien n'y fit. Il s'égosillait dès qu'on le lâchait. A bout de patience, Osmond le bâillonna et l'attacha solidement aux pieds du lit. Brieuç accepta de rester dans la chambre pour le surveiller pendant que nous serions chez l'Imam. Échaudés par la conclusion de ce premier rendez-vous, nous partîmes pour la mosquée en traînant les chausses.



L'orage était de plus en plus violent. Je plaignais presque les mercenaires qui couchaient sous les tentes, car je savais par expérience que les toiles ne protégeaient pas longtemps sous de telles trombes d'eau. Les joies du service. Emmitouflés dans nos manteaux, nous parcourûmes la distance qui nous séparait de la mosquée en rasant les murs. Alors que nous approchions du bâtiment, j'aperçus deux hommes postés sur les toits d'une maison voisine, qui faisaient des signes à quelqu'un que je ne pouvais voir.

La porte s'ouvrit peu après, avant même que nous l'ayons atteinte. Deux hommes nous y attendaient. Ils nous invitèrent à déposer nos armes dans le vestibule et à les suivre. Je n'étais guère rassuré par cette précaution somme toute usuelle. La présence de guetteurs sur les toits m'évoquait plus volontiers une place forte qu'un lieu consacré à Dieu. Quel sorte d'homme était donc l'imam pour entretenir des gardes du corps ? Daoud ben Hassan al Khorassani nous reçut dans une petite cellule. Il semblait seul et nous invita à nous asseoir par terre devant lui. L'obscurité était presque totale. N'eût été sa voix dont j'avais déjà entendu le timbre, il m'eût été impossible de le reconnaître. Il se réjouit de notre présence et pria le Très-Haut qu'Il répande du miel sur nos langues et dans nos coeurs. Je sentais venir un autre coup fourré. Qu'allait-il bien pouvoir nous demander en échange de son aide ? Il pérora tout d'abord pendant un long moment sur la nécessité d'unir nos efforts face au démon. La victoire était dans l'union, et à ses yeux, il n'y avait

LA RICHESSE DE L'EMIR CHAPITRE IV

pas de différence entre les hommes, dès lors qu'ils cheminaient sur les chemins de Dieu. Notre présence ne pouvait être que providentielle, car rien en ce monde n'échappe aux ordonnances divines, et il avait reconnu en nous les pèlerins que le Seigneur lui envoyait. Ensemble, nous serions assez forts pour déjouer les plans du Satan de la montagne...

Parvenu à ce point de son monologue, Daoud ben Hassan al Khorassani baissa sensiblement le ton. Il jeta autour de lui un regard inquiet, et récita à voix basse une prière, tout en saupoudrant une poignée de cendres un peu partout dans la pièce. Après cet étrange rituel plus superstitieux que religieux, il se rassit près de nous. Avec un air mystérieux, il nous demanda de dire une oraison à notre manière et d'implorer la protection de Dieu. Cassien nous fit signe d'obtempérer et je récitai un Patenôtre sans grande conviction. Qu'est-ce que tout cela signifiait ? J'étais oint par l'eau du baptême et lui n'était qu'un païen, dont les croyances hérétiques offensaient la vraie foi. L'union de nos prières ne pouvait être que blasphématoire aux oreilles du Seigneur. Je sais aujourd'hui qu'il n'en était rien.

Daoud ben Hassan al Khorassani nous exposa enfin sa théorie. Selon lui, la source de tous les malheurs qui frappaient Khoros se trouvait au monastère Saint-Georges de Tawehd. L'abbé Jean et ses coupe-jarrets étaient les enfants du diable, venus jeter la convoitise et la discorde parmi les hommes. Peu après leur arrivée, de très jeunes enfants avaient disparu. Puis l'émir était tombé malade et avait sombré dans la folie. Chihab ad-Din dilapidait une fortune immense, à la poursuite d'une chimère ; pauvre vieillard agonisant qui rêvait d'un empire sans frontière dont il serait le victorieux souverain. L'imam avait récemment conversé avec un des médecins de l'émir, qui lui avait assuré que son patient ne vivrait pas plus d'une semaine. Une fois Chihab ad-Din décédé, que deviendrait cette armée de traine-misère, de crève-la-faim, tous pillards avinés, ne vénérant qu'une seule idole : l'argent. Ils leur seraient facile de puiser directement à la source, en mettant le siège sous les murs de Khoros.

Cet argent qui corrompait tout, il venait de là-haut, du monastère. Le lieu lui-même était maudit, protégé par une horde de démons, et Jean avait trouvé là un lieu propice à l'accomplissement de son oeuvre maléfique. Daoud luttait déjà jour et nuit. Ses frères et lui se relayaient pour prier sans cesse, afin de faire obstacle à l'expansion du mal. Mais ils n'étaient pas des guerriers et il fallait que nos bras, fortifiés par Dieu, prolongent en ce monde de chair et de sang la lutte toute spirituelle qu'ils avaient entamée. Malheureusement, ils n'avaient pu empêcher la mort d'Ernouid. Car c'était encore et toujours l'infâme Jean qui avait signé cette sinistre besogne. Qui, sinon un envoyé du Malin, pouvait craindre un homme pur et droit comme Ernouid ? Qui, sinon un sorcier, pouvait avoir besoin de son sang ?

Laissé libre, il fera les pires bêtises, chantera à tue-tête si on lui demande de se taire, mettra du sel dans les boissons des frères, jouera avec leurs armes, imposera des parties de cache-cache ou de dada (c'est malgré tout un petit garçon comme les autres, et il finira par se fatiguer)... N'oubliez pas qu'il est chrétien (la gifle est proscrite).

-S'il est découvert avec les frères, il faudra qu'ils trouvent rapidement une bonne explication.

Yahya profitera du tremblement de terre pour s'enfuir et rejoindre sa nourrice qui se trouve dans le village arménien de Khoros (elle se nomme Kirah, et a un garçon du même âge que Yahya, prénommé Narsès). Si un frère est laissé en faction avec lui, il se retrouvera, comme frère Briec dans le récit de Cortebarbe, assommé par une poutre lors du tremblement de terre.

LA RENCONTRE AVEC DAOUD

Daoud a autour de lui une petite milice d'hommes dévoués, qui sont ses étudiants et qu'il a endoctriné. Ce sont ces hommes que les frères verront sur le toit de la mosquée et à l'entrée de celle-ci.

L'ambiance de cette rencontre doit être mystérieuse et sombre. Daoud est un personnage étrange, au regard perçant et envoûtant, et la mosquée à cette heure tardive de la nuit apparaît aux frères comme dangereuse et inquiétante. Des hommes de Daoud sont postés derrière les colonnes, surveillant de loin les frères.

Daoud tentera d'apparaître comme un homme de foi, sincère dans ses convictions et réellement disposé à les aider en leur dévoilant le fruit de ses réflexions. Bien sûr, il passera sous silence son rôle dans l'empoisonnement de l'émir, et ses

LA RICHESSE DE L'EMIR CHAPITRE IV

manœuvres pour parvenir à mettre la main sur Khoros au nom des Ismaéliens. Pour lui, l'émir est malade, et sa folie n'arrange pas son état. Il est puni par Dieu pour s'être détourné du droit chemin, et il n'y a plus rien à faire pour le sauver.

Sur le reste, son discours est totalement vrai, et ses accusations contre l'abbé Jean parfaitement fondées.

Daoud est réellement inquiet des maléfices que trame Jean, perché dans son monastère. Il ne comprend pas encore tous les tenants et aboutissants de l'histoire, mais veut à toute force abattre Jean, et récupérer certains ouvrages que Jean possède et qui doivent retourner à leur légitime propriétaire, une mystérieuse secte appelée Seferiya (nous vous en reparlerons bientôt. Patience...). Il soupçonne la présence du démon dans la montagne, mais il ne sait pas précisément quelle forme il a pris.

En résumé, Daoud veut gagner la confiance des frères pour les utiliser dans la lutte contre Jean. Parallèlement, il profite de cette juste cause pour éloigner les frères de Khoros et pouvoir ainsi terminer son œuvre en prenant le pouvoir dans la ville par l'intermédiaire de Jamal ad Din.

Daoud répond toujours de façon elliptique aux questions des frères, ne leur apportant jamais d'autres informations que celles qu'il souhaite leur donner et retournant souvent les questions posées.

Rappelons que Daoud est un Juste, au sens des règles de miles Christi, et que tous Prodiges tenté par les frères sur sa personne risque fort d'échouer. Rappelons aussi que les serviteurs du démon ayant un score de Corruption plus important que l'Attribut

L'imam éleva la voix. La colère de Dieu s'était abattue sur la vallée car ses habitants avaient détourné leurs faces de Sa lumière. Ils avaient laissé le mal entrer dans leur maison ; l'émir, leur représentant à tous, avait passé un marché avec les démons de Saint-Georges. Le châtimement du Tout-Puissant frapperait bientôt tous les mécréants et ils seraient réduits en poussière, torturés dans les feux hurlants de la géhenne jusqu'au jour du Jugement...



Ce qui se passa alors, j'ignore toujours à qui nous le devons. A toi, Seigneur, comme pour ponctuer de ton agrément les paroles prophétiques de l'imam ; à moins que Daoud lui-même, qui nous avait révélé certains talents, n'ait été à l'origine du phénomène ; Jean, pouvait aussi avoir gagné la maîtrise des éléments chthoniens, en concluant un pacte avec le Diable ; ou était-ce le Dragon enseveli par Saint-Georges qui tentait de rompre la montagne ; Cassien, pourquoi pas, qui avait alors ton oreille, Seigneur, aurait pu provoquer un semblable cataclysme... Dans un épouvantable fracas suivi d'un grondement énorme venu tout droit du plus profond des Enfers, la terre trembla. Le bruit était assourdissant, bientôt amplifié par les clameurs terrorisés des vivants, qui se mêlaient aux hurlements d'angoisse de ceux qui allaient mourir écrasés. Le minaret de la mosquée vacilla pendant quelques secondes puis s'effondra dans la cour, comme un homme décapité. Le sol sur lequel nous étions assis se craquela dangereusement. Des failles s'ouvrirent par endroit et se prolongèrent rapidement dans les murs. Osmond tenta de se lever et fut aussitôt jeté à terre par les secousses. Brieuç s'effondra en prière. Cassien et Abdallah se serrèrent l'un contre l'autre - peut-être parce qu'ils voulaient finir leurs jours ensemble. Moi je pleurais, car je voyais la mort approcher, et elle avait une allure très différente du trépas héroïque que je souhaitais. Je voulais être Roland à Roncevaux, mais toi Seigneur, tu voulais que j'agonise pendant des

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE IV

heures, le crâne défoncé par une poutre. Les solives craquèrent. J'ai fermé les yeux et je me suis bouché les oreilles en t'implorant de tout mon cœur. Jamais ma foi en toi n'avait été aussi ardente ni aussi sincère... Effet de la divine providence ou pas, la poutre a tenu bon !



Le tremblement de terre avait causé de nombreux dégâts et l'agitation était générale. Partout, les gens couraient, appelaient à l'aide, pleuraient devant les maisons en ruines. On ne prêtait guère attention à notre présence. Les murailles de la ville avaient souffert, elles ouvraient leurs plaies béantes comme autant d'invites aux mercenaires. Le palais était sans doute le seul bâtiment à présenter une figure honorable. Sa structure massive et ses profondes fondations, qui dataient de Byzance, lui avaient sauvé la mise. A l'intérieur, c'était une autre histoire. Des débris de meubles et d'objets jonchaient le sol. Les serviteurs s'agitaient en tous sens, aussi frénétiquement que des fourmis après le passage d'une tempête. Là encore, nous passâmes absolument inaperçus, et nous rejoignîmes notre chambre peu de temps avant le levé du soleil. Une surprise nous y attendait.



Brieuc gisait sur le sol, sans connaissance. Sa nuque portait la marque d'un coup violent. Les liens qui retenaient Yahya avait été tranchés et l'enfant avait disparu. Nous inspectâmes la pièce jusque dans ces moindres recoins. Rien. Pendant ce temps, Abdallah avait sorti de sa besace une petite fiole dont il faisait respirer les effluves à Brieuc. Enfin, il revint à lui. Mais nous n'apprîmes rien là non plus. Brieuc ne se souvenait que d'une chose : la terre avait tremblé et il avait reçu une poutre sur la tête. En fait de poutre, nous ne vîmes qu'une grosse lampe suspendue. Mais elle semblait bien loin de l'endroit où gisait Brieuc... L'examen attentif des liens ne nous révéla rien non plus. L'enfant avait pu les couper à l'aide d'un des poignards affûtés qui étaient tombés du mur, tout près de lui. Accident ou enlèvement ? Où se cachait l'indice qui nous dirait la vérité ?

Cassien se grattait la barbe en fixant les liens défaits, Osmond s'arrachait les cheveux et Brieuc se frottait les vertèbres en geignant. Moi, j'implorais le Très-Haut pour qu'il me sorte de cet enfer. La situation était dramatique. Nous avions engagé notre honneur et notre parole en acceptant de protéger cet enfant. Notre devoir était de tout faire pour le retrouver, avant qu'il ne lui arrivât malheur. Qu'il se soit enfui ou qu'on l'ait enlevé ne faisait pas de différence ! A mon grand désespoir, mes frères l'entendaient d'une toute autre oreille. Osmond me rappela avec une pointe d'énervement dans la voix, que Thaïs n'avait pas reçu notre accord lorsqu'elle avait fui. Aucun serment ne nous liait à elle. De plus, la situation nous imposait des priorités plus urgentes qu'une chasse au marmot. Nous savions désormais que la retraite du

utilisé par le frère pour son prodige ne sont pas non plus soumis aux conséquences de la plupart des Prodiges.

Le petit rituel auquel Daoud fait participer les frères au début de leur entretien a pour but de sanctifier le lieu, et d'interdire à un serviteur du Démon d'écouter ce qui s'y dit. En l'occurrence, il est tout à fait inutile.

LE TREMBLEMENT DE TERRE

Il est provoqué par le réveil du dragon. L'abbé Jean a tenté son expérience de création de la pierre philosophale selon la voie Sèche, qui fait appel à l'énergie des éclairs, et il a échoué. Néanmoins, il a obtenu un résultat puisque le dragon qui était léthargique par l'effet du miracle de Saint Georges se réveille et propose à l'abbé Jean de l'aider dans ses recherches en échange de sa libération.

Le tremblement dure à peine une minute, mais est suffisamment violent pour projeter tout le monde au sol, abattre les murs peu solides etc... Ainsi que le précise Cortebarbe, seule la citadelle est relativement épargnée. Toutefois, à l'intérieur du palais, et alentours, dans la ville, le camp et le village, le séisme a semé la désolation et les blessés se comptent par centaines.

Décrivez les serviteurs et les gardes courant affolés en tous sens, les cris, les pleurs, les appels au secours. Des rumeurs parlant de malédiction divine se mettront rapidement à circuler, et on annoncera la mort de l'émir.

Les choses rentreront un peu dans l'ordre quand ce dernier, pâle et défait mais vivant, paraîtra au balcon du palais soutenu par son fils et son nouveau médecin. Le camp est lui aussi en piteux état, de nombreuses tentes sont abattues et certaines ont pris feu. Les soldats d'Al Jabbar ne manqueront pas de profiter de l'occasion pour assurer leur

LA RICHESSE DE L'EMIR CHAPITRE IV

emprise sur le campement, et les frères pourront assister à l'une ou l'autre des scènes suivantes, s'il traverse le camp au matin :

- Un géant du Hedjaz houspille quelques turcs qui se lamentent sur leur sort et la perte de leur capitaine, et leur propose de rejoindre sa troupe, leur offrant une solde d'avance.

- Al Jabbar en personne s'active dans les décombres pour aider et réconforter chacun personnellement. Il est rapidement entouré d'une foule de guerriers qui l'acclament, voyant en lui un sauveur et un chef. La foule est rapidement dispersée quand al Jabbar rentre dans sa tente, après les avoir galvanisés et leur avoir promis de passer rapidement à l'action.

mont Saint-Georges, était sans doute la corne d'abondance où l'émir puisait sa richesse. Nous devions partir là-haut aussi vite que possible, afin d'accomplir la mission que nous avions reçue de nos maîtres. Là, était notre devoir, car c'est au Temple que nous devons notre premier hommage !



Le ton et les arguments d'Osmond n'autorisaient pas la contestation. Nous partirions donc à la chasse à "l'abbé". Comme un malheur n'arrive jamais seul, un de nos écuyers frappa à la porte alors que nous nous apprêtions à lever le camp. Les nouvelles n'étaient pas bonnes. Lui et ses camarades n'avaient pas le moindre début de piste dans l'affaire du novice, qui semblait avoir disparu corps et âme en même temps que son maître. Ernoud et Jehan avaient été aperçus pour la dernière fois, peu de temps avant la mort du chanoine, en compagnie de l'abbé Jean. Moussa ben Yacoub, le chambellan juif de l'émir, les avait entendus discuter dans le patio, aux environs de matines. La conversation portait sur un sujet de théologie chrétienne très compliqué, auquel le fils d'Abraham ne comprit rien. Il était donc retourné à ses occupations. Dire que nous avions ce maudit abbé Jean et un de ses comparses sous la main, le soir même de notre arrivée, et que tu ne nous en avais rien fait savoir, Seigneur ! Suis-je ton bras armé oui ou non ? Maintenant, il fallait escalader cette satanée montagne, pour débusquer le loup dans sa tanière.

L'écuyer n'en avait pas fini avec le chapitre des nouvelles. Il nous livra une autre découverte surprenante. La mule du chanoine avait été délestée de tous ses bâts. Or, Ernoud ne transportait que des livres. Que pouvait donc bien contenir ces ouvrages ? Encore une question qui s'ajoutait à la longue liste des interrogations sans réponse.



En compagnie de nos écuyers, nous traversâmes la ville puis le camp de Khoros sous une pluie fine et glacée, considérant d'un oeil morne notre propre insignifiance. Ce que les hommes avait élevé, Dieu pouvait l'abaisser. Les mercenaires ne levaient plus la tête à notre passage. Ceux-là redressaient un mât, ces autres recousaient les toiles déchirées, ces autres encore pansaient les hommes et les bêtes blessés. Nous fûmes bientôt hors de leur vue. La montagne seule se dressait devant nous, immense, noire, étouffée par la brume. L'expédition dura une journée et nous en revînmes terrorisés par la puissance du mal mais guère plus savants. Voici comment les choses se sont passées.

Ici s'arrêtent les Confessions de frère Cortebarbe et commencent les Mémoires d'Abdallah. Ce relais n'est pris que pour une dizaine de pages et comble les quelques 15 feuillets illisibles du manuscrit de Prague. Fort heureusement, les feuillets suivants sont accessibles et c'est donc Cortebarbe qui reprend et achève le récit.

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE IV

CHAPITRE V - UNE JOURNÉE DANS LA MONTAGNE.

Extrait du "Récit des cent aventures merveilleuses et extraordinaires mais toutes véridiques qui étaient écrites pour Abdallah, fils de Saïd. "

Ce matin là, alors que je venais réveiller les franjis et leur apporter quelques böreks¹, je trouvais mon ami Kassi² les traits plus fripés qu'une vieille figue. N'allez pas pour autant soupçonner quelque aventure galante, car les manteaux-blancs sont plus chastes que des vierges. La mort de leur compagnon, le prêtre chrétien, les troublait grandement. Toute la journée précédente, je les avais accompagnés afin de glaner des renseignements à propos de cette mort qui déshonorait tout Khoros, et à propos de bien d'autres sujets que je préfère taire. Je m'étais couché les oreilles plus endolories encore que les pieds, et l'esprit plus confus que les paroles du mullah Nasr ad-Din. Je demandai à mon ami Kassi, si lui et ses compagnons avaient tiré quelques conclusions de tout ce qui leur avait été dit la veille. Il me regarda avec un air désespéré qui en disait long, et je n'insistai pas, car je suis ainsi, moi Abdallah, fils de Saïd, un homme délicat !

Leur collation terminée, Kassi me signifia courtoisement que je pouvais débarrasser et je fis ainsi qu'il me le demandait. Cependant, à peine avais-je refermé sur moi la lourde porte de leur chambre, que je tendais le plateau chargé de restes à un autre serviteur pour pouvoir écouter leur conversation, l'oreille collée à la porte. J'admets que ce ne sont pas les manières d'un homme délicat, et comme je ne tiens pas à ce que vous ayez une piètre opinion de votre serviteur, je voudrais vous rappeler que depuis la mystérieuse et incurable maladie de notre émir - Que Dieu lui soit clément ! - il régnait dans le palais, une triste atmosphère de suspicion, que la mort du prêtre roumi avait encore aggravée. Le cœur de chacun était aussi noir que l'était le ciel. Ils évoquèrent le monastère de Aya Jourdj³ qui est haut dans la montagne de Taweht. Ils parlaient du prêtre Yaha (Jean) en des termes qui me surprirent, tant ils étaient durs à l'égard de leur coreligionnaire. J'entendis même l'un des manteaux-blancs mentionner distinctement le Sheïtan - qu'il soit lapidé - à son propos. Un autre parlait plus haut, comme parlent haut les manteaux-blancs quand ils ont peine à résister à la colère : il disait que c'était un grave péché que de prêter foi aux accusations lancées par l'imam Daoud, sans autre gage que sa parole de sarrazin et de vagues rumeurs. Ils conversèrent encore quelques instants au sujet du prêtre Yaha (Jean) et décidèrent finalement d'aller constater par eux-mêmes quel genre d'office il célébrait dans son nid d'aigle. Dieu me pardonne, pensai-je, ces fous de

¹ Les böreks sont des pâtisseries feuilletées fourrées aux fromages - N.D.T.

² Il s'agit de frère Cassien dont Abdallah apprécie les manières douces, et dont il admire la grâce avec laquelle il s'exprime en arabe - N.D.T.

³ Le monastère Saint Georges - N.D.T.

LE MONT TAWEHD.

Les montagnes qui enserrant Khoros sont relativement basses, ne culminant pas à plus de 2500 m d'altitude. Elles sont cependant très escarpées, et y voyager à cheval n'est pas une partie de plaisir. Les frères devront souvent rebrousser chemin devant des précipices, des cul de sac, des sentes se terminant abruptement au milieu d'un taillis d'épineux. La végétation est dense jusqu'à une hauteur de 1000 à 1500 mètres. C'est une forêt de pins, de cyprès, de cèdres, parsemée de maigres pâturages et de broussailles impénétrables. Au delà, la végétation se fait beaucoup plus rare, et la rocaille reprend ses droits. En cette saison, (l'aventure se déroule au mois de janvier) la neige couvre une bonne partie des sommets, et il est fort probable que les frères devront s'aventurer sur quelques congères pour progresser.

Un brouillard dense et jaunâtre se leva au fur et à mesure de l'avancée de la journée. Les frères sentiront rapidement des effluves étranges. Il s'agit en fait du souffle du dragon, qui commence à emplir les montagnes, et qui dégage une odeur de soufre.

La progression des frères doit être particulièrement pénible. Vous pouvez rajouter les événements suivants, ou d'autres de votre invention pour pimenter leur marche :

- Un frère se trouve nez à nez avec un ours au détour d'un sentier.

- Une combe abrupte s'ouvre soudain sous les pieds du frère de tête. A moins d'avoir un score en Sens supérieur à 9, le frère devra réussir un test sous son score d'Equitation (ou de Souplesse s'il est à pied), contre une difficulté de 6, ou tomber avec son cheval dans le ravin. La marge d'échec indique les

LA RICHESSE DE L'EMIR CHAPITRE V



manteaux-blancs vont vouloir m'entraîner dans le Taweht. Non pas que je sois peureux ou même superstitieux - je sais que ce qui doit arriver est écrit et que ce qui est écrit doit arriver, et je ne crains rien si ce n'est le Roi du Royaume⁴ - mais voyez-vous je suis un homme prudent ! Or il court sur le mont Taweht toutes sortes d'histoires terrifiantes. Il est vrai que ce sont surtout les Arméniens qui racontent ces histoires, et qu'ils sont tous plus superstitieux que de vieilles femmes, mais ainsi que je l'ai dit, je suis un homme prudent.

Comme je l'avais pressenti, les manteaux-blancs me firent savoir qu'ils avaient la ferme intention de se rendre au monastère Aya Jourdj, pour revoir le prêtre Yaha. Je n'essayais même pas de les en dissuader, car comme le disent les gens d'Antakya (Antioche) : le crâne d'un manteau-blanc est plus dur que son casque.



Après que Kassi eut informé Moussa ben Yacoub de son intention de se rendre là-haut, nous sortîmes du palais par la poterne, pour rejoindre le sentier qui mène dans les bois au pied de la montagne. Le mont Taweht était ce matin-là noyé dans une brume blanche, et il n'en apparaissait que plus massif et plus inquiétant. A sa vue, un sombre pressentiment saisit mon âme et je vis bien que les franjis, malgré leur air conquérant, partageaient mon inquiétude. Kassi chevauchait en tête. J'avais à ses côtés sur un cheval prêté par l'un des askaris (soldat) arabes aux ordres du Temple⁵. Derrière nous venait Yussuf, l'écuyer de Kassi, qui avait les cheveux de feu de son père franji et les yeux noirs de sa mère arabe. Puis venaient les trois autres manteaux-blancs avec leurs écuyers. Pas un de nous ne disait mot. Nous chevauchions tristement, le regard fixé sur le pommeau de nos selles afin de dissimuler notre inquiétude, et je fus apaisé d'entendre Yussuf entonner une complainte, que les femmes arabes des rives de l'Oronte chantent à leurs enfants. Je repris doucement le refrain avec lui :

“ Dis, Ô lumière de mes yeux,
que crains-tu ?
Les Afrits n'entrent pas en ces lieux,
L'oublies-tu ?
Un ange protège les hommes pieux
et leur salut.
Dis, Ô Lumière de mes yeux,
que crains-tu ? ”

⁴ Le Roi du Royaume est l'un des 99 noms divins reconnus par la tradition musulmane - N.D.T.

⁵ Il s'agit sans aucun doute des turcoples. - N.D.T.

blessures infligées au frère, sans déduction de l'armure. Le cheval, une patte brisée, doit être abattu.

- Un écuyer s'égare dans une nappe de brouillard particulièrement dense. Il faudra un test de Sens avec une réussite moyenne contre une difficulté de 6 pour le retrouver. En cas d'échec, son corps sera retrouvé sauvagement déchiqueté non loin du cèdre. Les frères pourront entendre son hurlement de détresse. (Cf infra, il a été attaqué par la chimère).

- Les vertiges, vomissements et maux de tête dus au brouillard, exaspèrent un des P.n.J. qui accompagne les frères le poussant à rebrousser chemin.

LE CÈDRE

Le cèdre, issu du bâton de Saint Georges, est planté sur un col, que domine le monastère. Il est totalement isolé, seuls quelques mousses tapissent le sol alentour. Sa hauteur est impressionnante : il culmine à près de 20 toises (100 m). Son âge, pour autant que les frères puissent en juger, doit être vénérable. Le tronc est lisse jusqu'à 1 toise, après quoi des branches jaillissent horizontalement, lourdement chargées de feuilles, de moins en moins grande à mesure qu'elles s'approchent du sommet.

Il n'est pas besoin de connaissances particulières pour se rendre compte de l'aspect fantastique de ce cèdre. Aucun défaut ne peut être remarqué sur l'écorce, ni sur les feuilles. Sa présence est apaisante.

Le frère ayant rêvé la nuit précédente identifiera l'arbre de son rêve sans aucun doute possible. D'où les paroles de frère Cortebarbe, se rappelant les paroles du Cantique des Cantiques.

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE V

Le cèdre a des propriétés prodigieuses, que les frères pourront éventuellement utiliser (s'ils les découvrent) :

- Ses branches peuvent être taillées pour fabriquer une lance, une flèche ou un bouclier. Dans les deux premiers cas, l'arme touchera et tuera immédiatement toute créature corrompue par le Malin dont le score de Corruption est inférieur ou égal à 4. Dans le dernier cas, le porteur du bouclier ne pourra jamais être blessé par une telle créature. (Volonté 9)

- Ses Aiguilles sont un antidote universel pour tous les poisons, et peuvent être administrées en infusion. La victime de l'empoisonnement ne doit pas être corrompue pour bénéficier de la guérison miraculeuse. De plus, elle devra accomplir un pèlerinage à Jérusalem avant une année.

- Les nausées et autres désagréments cesseront si la troupe prend un peu de repos au pied de l'arbre.

Au delà du col se déploie une autre vallée, sèche et rocailleuse noyée dans le brouillard persistant (celui-ci est absent aux alentours du cèdre), et d'autres montagnes se profilent dans le lointain.

LE MONASTÈRE DE SAINT GEORGES

Il est construit sur une plateforme rocheuse, surplombant le col. Sa masse se distingue difficilement, les murs de pierres se fondant dans la paroi de la montagne. Seules les ouvertures sombres des fenêtres et l'aspect lisse des murs permettent de se rendre compte qu'il s'agit là d'une construction humaine.

Il existe deux possibilités d'accès au monastère depuis le bas de la montagne.

Ce chant allégea mon cœur suffisamment pour détourner mon attention des ombres menaçantes dont les bois nous entouraient, et dont nous ne sortîmes qu'après deux heures d'une pénible chevauchée. Malheureusement, hors des bois, le paysage était encore plus désolé et plus funeste. Aux flancs de la montagne, flottaient de lourdes nappes de brume d'où n'émergeaient que les sommets noirs et tourmentés des rochers. Il émanait de cette brume une puanteur capiteuse, comme le souvenir voilé de miasmes nauséux. Kassi estima qu'il était l'heure du zénith et nous démontâmes pour prier, eux vers l'Orient et moi vers la Sainte Mecque. Notre prière achevée, nous avalâmes une collation qui fut légère, car personne n'avait grand appétit. Puis, nous reprîmes notre ascension, en fixant la pointe noire du mont Tawehd comme pour la surveiller. Nous progressions désormais à pieds. Le relief du chemin était trop accidenté et la visibilité trop mauvaise, pour permettre aux chevaux d'avancer.

En vain nous cherchâmes pendant des heures un passage qui conduisait au monastère. Cette montagne semblait modelée par quelque mauvais génie afin que s'y perdent les fils d'Adam.



L'heure de la prière du soir devait être passée quand enfin nous aperçûmes le monastère d'Aya Jourdj. Il s'accrochait au sommet d'un surplomb vertigineux, dominant le col que nous venions d'atteindre. Inaccessible. A quelques toises devant nous, comme une émeraude enchâssée, un cèdre magnifique était enraciné au beau milieu du col, déployant sa verte frondaison avec superbe. "Gloire à Dieu !" m'écriais-je, qui peut expliquer les mystères de la création ? La fière présence du cèdre était un baume bienfaisant pour nos esprits enténébrés et chacun de nous voulut en caresser l'écorce, en respirer l'essence, s'assurer qu'il n'était point un décevant mirage. Un des franjis avait l'air particulièrement bouleversé et je l'entendis murmurer : "Les solives de nos maisons sont des cèdres...". Je ne compris que bien plus tard le sens de ces mots et je vous le révélerai le moment venu, en espérant que vous ne me teniez pas trop rigueur d'utiliser de tels procédés, comparables à ceux qu'employait la sultane Shéhérazade pour attiser la curiosité de son époux. Les manteaux-blancs convinrent de se séparer en deux groupes afin de trouver plus aisément un sentier d'accès au monastère. J'accompagnais Kassi, son écuyer Yussuf et deux autres franjis vers le midi, tandis que ce qui restait de manteaux-blancs partaient explorer le septentrion. Dans chaque groupe, un écuyer avait pour tâche de réciter mesurément deux cents fois la prière chrétienne "Notre père". Ce temps écoulé, nous devions nous retrouver au pied du cèdre.

La paroi en haut de laquelle se dressait la silhouette trapue de l'Aya Jourdj restait désespérément verticale. Elle offrait pour seuls accès, des cheminées aux prises incertaines dans lesquelles un chevalier se serait rompu les os à

LA RICHESSE DE L'EMIR CHAPITRE V

coup sûr. Alors que nous inspections la muraille sans succès, Yussuf poussa une exclamation de surprise. Il venait de découvrir un étrange quadrillage creusé dans la roche, à hauteur du regard. C'était un carré de trois pieds de côté, dont huit des neuf cases recelaient des signes gravés, que Kassi et moi identifîâmes comme étant de l'hébreu. La partie centrale de ce quadrillage ne contenait aucun signe, mais en l'examinant attentivement, on pouvait discerner qu'elle était sertie d'un grand nombre de petits disques cuivrés, rangés en lignes et colonnes. Nous restâmes longtemps interdits devant cet ouvrage. Qui avait pu graver de telles choses et dans quel but ? Que signifiaient-elles ? Je suggérai à Kassi d'en reproduire les motifs par un quelconque moyen, afin d'en demander ultérieurement la signification à quelqu'un connaissant la langue des juifs.

- " Y-a-t'il quelque érudit juif ou quelque rabbin à Khoros ? " Me demanda Kassi.

- " Hélas, seigneur, " répondis-je, " les quelques juifs qui vivaient en notre cité, furent massacrés pas les chrétiens arméniens il y a plus de vingt ans et le seul juif vivant à Khoros est à ma connaissance le seigneur Moussa ben Yacoub, le vizir de l'émir... "

- " Et il sera délicat de lui demander la traduction de ces signes sans lui fournir plus ample explication ", conclut Yussuf.

Comme nous n'avions pas d'autre solution, nous décidâmes de copier ces symboles pour les soumettre au vizir. Kassi dessina donc les lettres mystérieuses sur un morceau d'étoffe à pansements avec un peu de graisse à assouplir les cuirs. Il les disposa ainsi qu'elles l'étaient dans le quadrillage car il avait entendu dire que les juifs - qui sont tous magiciens - utilisaient leur alphabet pour composer des diagrammes aux terribles pouvoirs magiques. Quand Kassi eut terminé ce travail, nous repartîmes rapidement vers le cèdre où les autres manteaux-blancs devaient déjà nous attendre.



Avant même que nous ne soyons en vue de l'arbre et de nos compagnons, nous les entendîmes pousser de grandes clameurs. A leurs cris de rage et d'efforts, à leurs imprécations, se mêlait un grognement sourd, et immédiatement je me remémorai les terrifiants récits que racontent les Arméniens à propos de cette montagne. Contournant un large rocher, nous atteignîmes le col pour assister à un spectacle qui restera enraciné dans ma mémoire, jusqu'au jour où Dieu me signifiera l'échéance de mon destin.

6 Le Très-Savant et l'Infiniment Grand sont deux des 99 noms divins reconnus par la tradition musulmane - N.D.T.

Le premier chemin est un petit sentier muletier, serpentant (!) au flanc de la montagne, taillé dans la roche, et qui part de la vallée au delà du col. Son départ est masqué par le brouillard et la forêt. Ce chemin est celui qui fut tracé à l'origine par les fondateurs du monastère, des cénobites arméniens, et tout le monde en a oublié l'existence. On l'emprunte à la queue leu leu, et certaines parties, éboulées, sont devenues très dangereuses. Les frères ne trouveront ce chemin que grâce à un prodige (Les Chemins du Seigneur) ou grâce à la Providence (au moins 23 points).

Le deuxième chemin fut taillé par le précédent occupant de l'hermitage, le sage Zacharie Michail Thoros. C'est un long escalier taillé au coeur de la roche, qui part du pied de la falaise, non loin du col, et qui rejoint le monastère, 20 toises plus haut. Son entrée est commandée par un ingénieux mécanisme, faisant appel aux carrés magiques dont sont friands les kabbalistes juifs. En actionnant le mécanisme, on fait basculer la porte qui révèle l'escalier. C'est ce chemin qu'empruntent Jean et ses acolytes.

Un frère peut également envisager d'escalader la falaise. Si son score en Sens est de 7 ou plus, il se rendra compte de l'extrême difficulté de son entreprise (11 sur la Table des Difficultés, soit le qualificatif Impossible), la roche étant à de nombreux endroits presque lisse, avec des passages en surplomb. L'escalade est impossible en armure, bien évidemment. Si malgré tout, un frère décide de se lancer à l'assaut de la paroi, il doit faire 4 tests de Souplesse contre la difficulté de l'escalade qui est croissante (8,9,10,11). Un échec nécessite un Test de Force à 9 pour se rattraper. Un nouvel échec entraîne la chute du frère. Pour connaître les dommages que subit le frère, multipliez la marge d'échec au test de Souplesse par le

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE V

nombre de tests d'escalade tentés par le frère. En tout état de cause, la mort est quasi-certaine, sauf miracle.

LE CARRÉ MAGIQUE

Ce carré est taillé en creux dans la roche (cf l'aide de jeu en fin de scénario que vous pouvez donner aux frères lorsqu'ils trouvent le carré magique), et comprend 9 cases. Huit de ces cases sont marquées de lettres hébraïques, la case centrale est vide. Cette case centrale contient un quadrillage serré de petits clous de cuivre, couverts de vert-de-gris. Pour actionner l'ouverture de la porte, il faut recomposer avec les petits clous, qui s'enfoncent, la lettre manquante au centre du carré.

Retranscris en chiffre selon le code proposé dans le Livre de Règles (page 147), le carré magique se lit comme suit :

6	12	3
4	X	10
11	2	8.

La somme des lignes, des colonnes ou des diagonales doit être de 21, la somme des lettres IHV (Iahvé) en hébreu donnant 21.

Le chiffre central manquant est donc 7, ou en hébreux la lettre Z (Zaïn).

Si les frères composent la lettre Zaïn en appuyant sur les petits rivets qui sont fichés au centre du carré magique, un pan de la roche s'écarte, révélant un passage secret vers le monastère.

LA CHIMÈRE

Cet animal fabuleux, issu des pratiques les plus noires auxquelles s'est livré Zacharie, a pour unique fonction de protéger l'accès au monastère. L'abbé Jean a réussi à s'en faire un allié en lui fournissant régulièrement de la

Face à trois de nos compagnons, se tenait une épouvantable créature, la gueule écumante de colère, les yeux brillants de férocité, chaque muscle contracté pour bondir, pour blesser et tuer. Ceux qui ont voyagé, ceux qui ont bu le savoir à la source de sages ouvrages, savent qu'il existe des créatures que le Très-Savant⁶ ne mit point en ce monde. Ce sont les fruits détestables de l'orgueil de quelques hommes vaniteux et rebelles, les résultats de sottises tentatives pour égaler L'Infiniment Grand. Je sus dès que je l'aperçus que ce monstre n'était point soumis [à Dieu]⁷, qu'il était fils de Harut et Marut⁸. Cette chimère avait le corps d'un lion colossal et ses deux pattes arrières étaient semblables, hormis par leur taille, à celles d'un bouc. Du bouc, la chimère avait aussi les cornes recourbées, mais énormes et noires. Sur son dos, deux vastes ailes sombres et luisantes lui conféraient une vitesse et une agilité redoutables.



Kassi et l'autre manteau-blanc sortirent leurs épées et coururent au secours de leurs compagnons. Déjà le corps inerte d'un écuyer gisait sur la roche. Bien qu'ils fussent quatre à l'affronter, mes maîtres eurent grand peine à lutter et subirent grands dommages des attaques du démon. Son cuir était si épais que les épées l'entaillaient plus souvent qu'elles ne le perçaient, ses coups étaient puissants et rapides, ses griffes acérées infligeaient de vilaines blessures aux chevaliers, en dépit de leurs solides armures de mailles. Les valeureux manteaux-blancs qui ne pouvaient négliger leur défense face à un tel adversaire, portaient bien peu de coups victorieux, et quand par chance leurs lames aiguës parvenaient à meurtrir la chair ignoble, la créature n'en paraissait nullement affectée. Bientôt, un manteau-blanc chancela, le côté transpercé par une des terribles cornes. Kassi lui-même titubait d'épuisement et de douleur, et malgré ma frayeur j'accourrai à son secours, priant Dieu pour qu'il nous accorde la victoire. Les deux manteaux-blancs qui résistaient aux assauts furieux du monstre, soufflaient comme des taureaux, menaçant à chaque instant de s'effondrer.

Alors que tout semblait perdu et que je témoignais de l'unicité de Dieu⁹, le son d'un cor résonna dans la montagne. Le Très-Haut exauçait ma prière ! De la brume, émergèrent les géants du Hedjaz venus de Khoros, menés par leur chef, le superbe Faïssal al-Jabbar - Que Dieu lui réserve les douceurs de

⁷ Littéralement on peut également comprendre " n'était point musulman " - N.D.T.

⁸ Harut et Marut sont dans la tradition musulmane les noms des anges déçus qui enseignèrent la magie aux hommes - N.D.T.

⁹ Comme le fait tout musulman sur le point de mourir - N.D.T.

LA RICHESSE DE L'EMIR CHAPITRE V

ses jardins ! -. Cet événement inespéré redonna courage aux deux chevaliers, qui redoublèrent d'ardeur en dépit de leur fatigue et firent couler le sang de leur monstrueux adversaire tandis que sur son dos, s'abattait une pluie serrée de flèches vives. Attaquée de toutes parts, c'était au tour de la créature de parer les coups sans jamais les rendre. Les lames tranchaient, les masses écrasaient, les flèches perçaient. Contre la chose monstrueuse les armes des chevaliers chrétiens et musulmans s'étaient unies.

Ce combat extraordinaire prit fin d'une façon merveilleuse. Rassemblant ses dernières forces, le monstre bondit sur al-Jabbar, s'abattant sur lui toutes griffes en avant et la gueule écumant de rage comme s'il ne pouvait mourir sans tuer encore. Le géant brandit son bouclier afin de ne pas être déchiré par la bête immonde. Alors, se produisit une chose incroyable : comme si la surface polie du bouclier avait été la surface inanimée d'un lac d'eau claire, le monstre disparut en s'engouffrant dans l'acier étincelant !



Dieu est le plus grand ! et ses guerriers venaient de vaincre un monstre insoumis avec l'aide du Vengeur¹⁰. Nous nous félicitâmes mutuellement d'avoir mis fin à l'existence de ce qui n'aurait jamais du exister. Les géants du Hedjaz relevèrent le corps d'un écuyer chrétien et du chevalier tombés au cours du combat. Le chevalier avait perdu beaucoup de sang mais aucun de ses organes n'avait été détruit, par contre le jeune écuyer vivait ses derniers instants. Il demanda la main de son chevalier et la serrant contre son cœur, il dit dans un dernier souffle : " Seigneur frère, croyez-vous que j'aurais fait un bon chevalier ? ". Mais, il n'entendit point la réponse du chevalier au visage baigné de larmes.

Kassi, légèrement blessé et encore étourdi, vint vers al-Jabbar et le salua en arabe.

- Je suis Kassi, frère de l'Ordre des Pauvres Chevaliers du Christ. La paix soit sur toi, chevalier. Permets-moi de te remercier. Sans ton aide et celle de tes preux compagnons, nous serions tous morts à l'heure qu'il est.

- Sur toi la paix, chevalier Kassi. Je suis Faïssal, fils de Mouloud. Mes amis, parmi lesquels j'espère te compter, m'appellent al-Jabbar (le géant). Tu n'as pas à nous remercier pour notre intervention. Au contraire, je te prie de pardonner à de jeunes chiens, la fougue qui les poussa à ravir à de preux chevaliers l'honneur d'une rude victoire. J'ai au camp un excellent médecin. Il est passé maître en l'art de recoudre les chairs des guerriers, de réduire les fractures et de rendre aux corps leur vigueur originale. Ton compagnon a l'air gravement blessé et je serais flatté qu'il soit mon hôte afin de recevoir les soins de ce fin connaisseur du corps des fils d'Adam.

¹⁰ Le Vengeur est l'un des 99 noms divins reconnus par la tradition musulmane - N.D.T.

chair humaine (Zacharie la contrôlait parce qu'il en était le créateur), d'où la capture du pauvre novice Jehan. Depuis, la créature a pris goût à la chose, et ne rate pas une occasion de rassasier sa faim.

Elle ne peut s'éloigner hors de vue du monastère, et ne peut approcher le cèdre.

Elle peut être vaincue au cours d'un combat, mais il faut que les frères s'unissent et soient particulièrement prudents. L'autre moyen de la faire disparaître est de lui présenter un miroir. Voyant son reflet, la créature l'attaquera et disparaîtra dans le miroir. C'est ainsi qu'al Jabbar réussit à la vaincre dans le récit de frère Cortebarbe. Cette information peut être donnée aux frères par Moussa Ben Yacoub, la chimère est un animal mythique relativement connu dans les milieux savants juifs.

Les caractéristiques de la Chimère sont les suivantes :

- Force : 18 (+4 aux dommages)
- Vigueur : 30
- Griffes et morsures : 20
- Esquive : 12
- Somme des Cartes : 20
- Armure (cuir) : 9
- Corruption : 4

La chimère peut voler, et niche dans une grotte au flanc de la falaise sur laquelle est perché le monastère.

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE V

La créature attaque les frères quelques minutes après leur arrivée au col. Si l'un des frères a tenté l'escalade, c'est lui qu'elle attaque en premier. Dans ce cas, la seule solution est de se réfugier sur une corniche (test de Souplesse à 9), de se blottir derrière son bouclier si on a eu la bonne idée de l'emporter et de recommander son âme à Dieu.

La chimère est réellement dangereuse, et peut rapidement tuer tous les frères si ceux-ci ne se défendent pas correctement. Nous vous conseillons de faire intervenir al Jabbar dès que les frères se trouvent en trop mauvaise posture.

LA RENCONTRE AVEC AL JABBAR

Al Jabbar (cf feuille de personnage dans les annexes), est le chef de la troupe des Moujahiddin envoyés par le sultan Salah ad Din pour prendre le pouvoir à Khoros.

Son arrivée providentielle est due à son désir de chasser, afin d'oublier quelques temps les intrigues qui empuantissent l'atmosphère de la ville. Il est accompagné d'une petite troupe de cinq géants et de 8 turcomans.

Il est très aimable avec les frères, leur propose de les faire soigner s'ils sont blessés, et il les accompagne à Khoros.

- Si les frères se comportent mal avec lui (paroles grossières, attitude méprisante), il ordonne à ses hommes de les capturer et de les renvoyer au Temple.

- Par contre, si les frères sont aimables et font montre de courtoisie, il pourra leur livrer un certain nombre d'informations fort utiles pour la compréhension des événements se déroulant à Khoros.

- C'est avec beaucoup de joie que nous acceptons une telle invitation de la part d'un prince qui manie aussi bien la masse meurtrière que la parole fleurie.

- Je n'ai pas de mérite à parler l'arabe qui est la langue de mes pères, je veux par contre saluer un franji qui use de cette langue comme s'il avait grandi sous la tente des bédouins. "

Pendant que les manteaux-blancs et les géants du Hedjaz préparaient notre retour, Kassi et al-Jabbar continuèrent à s'entretenir avec la plus belle courtoisie. Il faut que les jeunes générations sachent que ce n'était pas chose extraordinaire au temps où mon menton était encore glabre. Nombreux étaient les musulmans qui montraient toute la noblesse de leur cœur tant par leurs actes que par la beauté de leur langage. Ils forçaient ainsi le respect et l'admiration des franjis, ou en tout cas des moins grossiers d'entre eux.

Le retour fut donc moins morne que l'aller, et ce, bien que nous transportions le corps sans vie d'un jeune homme encore imberbe. De valeureux et pieux combattants s'étaient reconnus et avaient combattu non point l'un contre l'autre, mais l'un avec l'autre, contre un ennemi commun, et cela emplissait de joie les cœurs des guerriers. J'eus fort à faire durant ce trajet, car sans cesse un homme m'appelait afin que je traduise en franc ou en arabe un compliment ou une plaisanterie. Je ne pus donc entendre tous les propos échangés par al-Jabbar et Kassi qui discutaient gravement en tête de notre convoi. Des bribes qu'il me fut possible de saisir, je compris que les deux hommes avaient passé le stade des politesses et avaient décidé de s'accorder une confiance relative. J'entendis clairement Kassi mentionner la mort du père Ernoud, et il me sembla avec horreur entendre al-Jabbar évoquer le nom maudit des Assassins. C'est en discutant avec l'un des géants que j'appris les tristes actions des chiens d'Ismaéliens au sein de Khoros. Le matin même ils avaient tenté de poignarder al-Jabbar à la fin de sa prière. La solide armure de maille et les réflexes du géant lui avaient sauvé la vie. Par contre, l'imam qui accompagnait les géants était tombé en martyr sous les coups ignobles des Bâtinis. En apprenant la présence funeste de ces hérétiques à Khoros, je ne pus m'empêcher de penser à l'étrange maladie de mon émir ainsi qu'à l'odieuse mort du prêtre roumi, et de noirs soupçons affligèrent mon âme.



Peu après la prière du Maghreb¹¹, nous parvînmes à Khoros où nous prîmes la direction de la tente d'al-Jabbar. La partie du camp où demeuraient les géants du Hedjaz était celle-là même dont les manteaux-blancs s'étaient vus refuser l'accès la veille. Il y régnait une

¹¹ La prière du coucher du soleil - N.D.T.

LA RICHESSE DE L'EMIR CHAPITRE V

grande agitation. Tous les hommes étaient en armes, les chevaux étaient équipés, les écuyers et les serviteurs couraient en tous sens.

Dans la tente d'al-Jabbar, trois hommes attendaient enchaînés, le regard et les traits aussi morts que ceux des statues qu'adorent les idolâtres.

- " Frère Kassi, tonna al-Jabbar, tu m'as informé avec une grande confiance des complots qui se trament au sein de ce palais, que Dieu semble avoir laissé aux mains des impies. Laisse-moi à mon tour apporter quelques réponses à tes inquiétudes. Dans ce camp de fiers guerriers, se sont répandus les miasmes délétères de l'hérésie. Il est clair que ce sont les mêmes effluves qui tuent lentement l'émir Chihab ad-Din, et je tiens à faire savoir comment les bons musulmans de ce camp traitent les chiens ismaéliens, qui corrompent le cœur des croyants et ternissent la gloire de la religion.

" Ali, fils d'Hassan, dit-il au plus âgé des hommes enchaînés, reconnais-tu avoir propagé la doctrine hérétique des partisans d'Ali - sur lui la paix - et de Nizar - qu'il soit maudit ! -¹². Reconnais-tu avoir acheté la fidélité de nombreux combattants afin de pouvoir, le moment venu, t'emparer de la ville de Khoros pour la remettre à ton maître Sinan - qu'il soit pour les flammes ! - .Enfin, reconnais-tu avoir ordonné le meurtre d'Abu Idris, imam de ma tribu, ainsi que le mien ? "

Un lourd silence se fit dans la tente et pas un des hommes enchaînés ne répondit. Les manteaux-blancs semblaient troublés par cette scène à laquelle ils ne s'attendaient guère. Sur un signe d'un des géants, quatre hommes pénétrèrent dans la tente. Tous les quatre témoignèrent de la culpabilité des trois assassins.

" Etant donné tout ce qui vient d'être dit , reprit al-Jabbar, et ainsi que me l'autorisent la Loi et la Tradition, moi, Faïssal, fils de Mouloud, je vous condamne tous trois à périr crucifiés, pour que la vue de vos dépouilles suppliciées insuffle la terreur dans les cœurs des hérétiques, et les décourage à jamais d'affronter les bons croyants. "

On emmena hors de la tente les trois prisonniers toujours indifférents. Au centre du domaine des géants du Hedjaz, dans l'espace vide sur lequel ouvrait la tente de Faïssal al-Jabbar, trois croix gisaient sur le sol, autour desquelles

¹² " Partisans d'Ali " fait référence au chiisme, tandis que " de Nizar " fait référence à la secte des Assassins. Si les sunnites s'opposent à la doctrine chiite, ils n'en respectent pas moins Ali, le gendre du Prophète. cf. p107 du Livre de règles de miles Christi- N.D.T.



Les informations qu'al Jabbar peut livrer aux frères sont les suivantes :

- La ville de Khoros et l'entourage même de l'émir sont infiltrés par les hérétiques Bâtinis, les terribles assassins. Il a d'ailleurs réussi à en capturer trois qui doivent être exécutés à son retour. Il ne sait pas encore qui est leur chef, mais ce n'est qu'une question de temps. Il soupçonne fortement Jamal ad-Din d'être passé du côté des Bâtinis, et par conséquent Daoud d'être l'artisan de tout cela. En bon musulman, il est de son devoir de supprimer ces canailles, qui corrompent le message de Dieu.

- Il reconnaît avoir soudoyé les mercenaires du camp, dans le but de contrer les Bâtinis qui agissent de même de leur côté.

- Pour lui, la mort d'Ernoud est le fait des Assassins, les circonstances même de son meurtre le prouvent. Les Assassins veulent toujours donner la plus grande publicité aux crimes qu'ils commettent, afin que chacun tremble devant leur puissance et qu'ils puissent impressionner les esprits simples.

- Il ne connaît pas l'abbé Jean. Il sera fort surpris par les éventuelles révélations des frères et se montrera prêt à les aider.

Al Jabbar, avant d'être un espion du Sultan, est un Juste. C'est l'archétype du " chevalier " musulman, courtois, valeureux, cultivé, amoureux des arts et des belles choses. Ses modes de pensée sont relativement proches de ceux d'un chevalier franc, et il apparaîtra comme très sympathique aux yeux des frères. Il a toutefois une mission à remplir, et il est prêt à tout pour la mener à bien.

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE V

LE RETOUR AU CAMP

Si les frères et al Jabbar ont réussi à vaincre la créature et l'ont ramenée comme trophée, ils sont acclamés par la foule. Les frères blessés sont conduits auprès du médecin personnel d'al Jabbar, un cordouan particulièrement compétent (Chaque frère soigné récupère immédiatement 2 points de Vigueur).

Les frères peuvent ensuite assister au procès rapide des Bâtinis, et à leur mise à mort. Ali Ben Hasssan est un séide de Daoud, introduit dans le camp pour soudoyer les mercenaires au profit de la cause ismaélienne. Les deux autres sont des exécutants. Le matin même, au cours de la prière, ils ont tenté d'assassiner al Jabbar qui fut sauvé par sa cotte d'armes. Son imam a eu moins de chance et il est mort sous la lame des ismaéliens. Les captifs restent silencieux durant l'interrogatoire.

L'arrivée de Jamal ad-Din au moment de la crucifixion des Bâtinis provoque un certain trouble dans la foule des mercenaires amassés au centre du campement.

Si les frères interviennent dans la conversation, Jamal ad-Din leur demande de se joindre à lui en échange de sa clémence et de ses faveurs lorsqu'il aura remplacé son père à la tête de l'émirat.

Dans tous les cas, le combat s'engage rapidement et la lutte est acharnée (le Prodiges La Trêve de Dieu peut empêcher les deux ennemis d'en venir aux armes.)

s'étaient massés de nombreux soldats dont les armures et les épées lançaient mille reflets. Mais cette foule demeurait absolument silencieuse et l'on entendait aucun de ces lâches cris de cruauté qui accompagnent d'habitude les mises à mort. Chacun sentait la gravité de cet acte, par lequel al-Jabbar signifiait à tous, le pouvoir qu'il avait pris dans le camp.



A lors que l'on dressait la dernière croix, des cris se firent entendre à la limite du périmètre réservé des géants du Hedjaz. Al-Jabbar qui semblait attendre ces cris comme un signal, bondit sur son cheval et se dirigea, accompagné par sa garde rapprochée, vers l'endroit d'où provenaient les cris. Kassi et les autres manteaux-blancs se précipitèrent à sa suite.

Le prince Jamal ad-Din, escorté de nombreux guerriers en armes exigeait bruyamment qu'on le laissât pénétrer dans l'enceinte.

- " Sois le bienvenu ici , clama al-Jabbar à l'adresse du jeune prince.
- Qui es-tu pour m'adresser la bienvenue sur une terre qui appartient à mon père, l'émir Bachir ibn Abubakr Chihab ad-Din ? Qui es-tu pour rendre la justice sur un territoire où tu n'as nulle autorité ? Rétorqua-t-il.
- Je suis Faïssal ibn Mouloud al-Jabbar. Les hommes que j'ai jugés et condamnés d'après les accusations de quatre témoins directs, étaient des hérétiques. Ils avaient répandu le sang de mon imam, sans que cela ai l'air d'inquiéter celui qui vient maintenant demander des comptes. Peut-être la

LA RICHESSE DE L'EMIR CHAPITRE V

mort d'hérétiques l'attriste-elle plus que la mort d'un musulman orthodoxe !"

- Serai-tu en train de m'accuser d'hérésie ?
- Qui t'a informé de l'arrestation de l'hérétique Ali, si ce n'est l'un de ses compagnons, et s'il l'a fait c'est que tu es un des leurs.
- Tu me paieras ces insultes !" Hurla Jamal ad-Din dont le visage était comme le safran, tant la colère faisait de ravages en son âme.

De part et d'autre, les askaris se saisirent de leurs armes, brandirent les épées, firent tournoyer les masses, pointèrent les lances, bandèrent les arcs. Ce fut un choc violent et bref. Les gardes de Khoros eurent rapidement pour tâche principale de protéger le jeune et inexpérimenté Jamal ad-Din des furieuses attaques des géants. A ces derniers étaient venus se joindre de nombreux autres mercenaires, si bien que les combattants du parti d'al-Jabbar furent bientôt plus nombreux que la garde de Jamal ad-Din, forçant celle-ci à reculer. Autour de la masse confuse des belligérants dont émergeaient ici et là les étendards déchirés et ensanglantés, accouraient les mercenaires, attirés par les imprécations et les vociférations des combattants. Ils venaient par curiosité pour apprécier les qualités respectives des deux partis. Nul doute que l'adresse et l'ardeur des géants en impressionnèrent plus d'un.



Les manteaux-blancs et moi nous frayâmes un chemin hors de la dangereuse mêlée pour retrouver notre compagnon blessé. Le désespoir était inscrit sur le visage des chevaliers aussi clairement que sur du parchemin. L'un d'eux avait enfoui son visage dans ses mains, tandis que Kassi caressait sa barbe d'un air absent, marmonnant d'incompréhensibles mots dans lesquels se mêlaient prière et réflexion.

Peu après que se furent atténués les fracas de la bataille, Faïssal releva le drap qui fermait la tente dans laquelle nous étions. Par dessus son armure de maille, il avait enfilé une nouvelle robe. Brodé en fils d'or, le verset de la victoire, la décorait de fines calligraphies entrelacées de fleurs et de rameaux. Rarement fari (chevalier) avait autant mérité une telle parure.

- " Que Dieu me pardonne d'avoir ainsi traité mes hôtes et de les avoir abandonnés au danger d'une bataille qui ne les concerne pas. S'excusa al-Jabbar en choisissant, comme toujours, les mots les plus délicats.

- Qu'il nous pardonne d'avoir troublé tes affaires, al-Jabbar, enchaîna Kassi. Et qu'il pardonne ma grossièreté envers un hôte aussi courtois, mais je tiens à te le demander très franchement, car je sais que le mensonge ne trouve pas de refuge dans ta bouche : Qui es-tu Faïssal ibn Mouloud al-Jabbar ?

Les frères ont le choix entre plusieurs attitudes :

- S'ils restent passifs, comme frère Cortebarbe et ses compagnons, la lutte tourne rapidement à l'avantage d'al Jabbar, et Jamal ad Din est contraint de se réfugier dans la citadelle.

- S'ils s'engagent au côté d'al Jabbar, leur situation devient très délicate : ils ne pourront plus rentrer dans le palais, où demeure le reste de leur escorte. De plus, ils se montrent déloyaux vis à vis du fils de leur hôte. Cette attitude est la moins recommandée pour les frères.

- S'ils s'engagent au côté de Jamal ad Din, ils seront avec lui repoussés dans la citadelle, avec un ennemi puissant et rancunier à l'extérieur. Al Jabbar, par la suite, n'aura de cesse de les retrouver et de leur faire payer ce qu'il considère comme une trahison et une insulte à son hospitalité.

- S'ils restent proches du lieu où se déroule la bataille, ils s'y retrouvent mêlés contre leur gré, certains soldats profitant de l'occasion pour s'en prendre aux francs détestés, notamment s'ils ont offensé quelqu'un lors d'une précédente visite au camp.

En bref, la meilleure solution pour les frères est de rester tranquillement assis dans la tente d'al Jabbar, en attendant que les choses se calment. Les frères pourront par la suite rentrer discrètement au palais à l'aide du blanc-seing de l'émir.

Après le combat, si les frères interrogent al Jabbar, il leur révèle la vraie nature de sa mission, et qui est son seigneur et maître. Il leur dit vouloir prendre le pouvoir à Khoros, et ne pas souhaiter les trouver sur son chemin à ce moment-là.

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE V



- Je suis l'émir dévoué du victorieux, du pieux Youssef ben Ayoub, Salah ad-Din, protecteur des croyants d'Égypte et de Syrie. J'ai été envoyé à Khoros sur les ordres de mon maître afin de découvrir l'origine de la mystérieuse richesse de l'émir et la nature de ses intentions. Ce n'est qu'à mon arrivée que j'appris la maladie de Chihab ad-Din. J'ai découvert que des Bâtinis intriguaient au sein du camp - Que Dieu les précipite dans le brasier ! -. J'ai rapidement soupçonné qu'ils étaient également présents à la cour, et responsables de la lente mort de l'émir. Les événements de ce soir ont confirmé ces présomptions. Je sais aussi maintenant que Jamal ad-Din est des leurs.

Des espions m'ont affirmé que Chihab ad-Din avait perdu connaissance à l'heure du Maghreb. Il est probable que Dieu lui signifie la fin de son terme dans la nuit. Demain matin, Jamal ad-Din sera le maître de Khoros, mais je ne laisserai pas cette forteresse et cette cité aux mains d'un hérétique. Si Dieu le veut, après la prière de l'aube, je m'adresserai aux troupes qui campent ici, je les rallierai à la juste cause de l'Islam et je démasquerai la face immonde des Assassins.

Je comprends que le Temple et les franjis d'Antakya (Antioche) ne se réjouissent pas de l'établissement du Sultan en ces territoires, mais je souhaite que nous ne soyons pas ennemis ici. Vous pouvez repartir ce soir au palais ou demeurer mes hôtes, à votre gré. Quelle que soit votre décision, vous trouverez en moi un ami loyal.

- Nous ne serons point ennemis cette fois, Faïssal mon tendre ami¹³. Nous devons retourner au palais car y sont restés plusieurs de nos compagnons et frères. Nous te savons gré de nous avoir fourni de si précieux renseignements, mais je crois pour ma part que les Bâtinis ne sont pas les seuls responsables des maux qui affligent cette cité. J'ai la conviction que le Malin est à l'oeuvre ici. Le monastère d'Aya Jourdj (Saint-Georges) lui-même en est peut-être le repaire. En ce qui me concerne, je n'ai point de confiance en un monastère auquel ne mène nul chemin et que protège une démoniaque chimère. Si Dieu nous assiste, je ne doute point que nous pourrions démasquer le Malin et ses serviteurs comme tu as démasqué les Ismaéliens. " Ainsi conclut Kassi.

Puis nous prîmes enfin le chemin du palais, épuisés, meurtris, le coeur lourd de la mort du jeune écuyer et l'esprit tourmenté. Avant de passer la porte de la cité, je jetai un dernier regard au Mont Taweht. La lune, dévoilée un instant par les nuages, fit luire de sinistres reflets sur la brume blanchâtre dont étaient toujours couverts les flancs de la montagne.

Fin de l'extrait des Mémoires d'Abdallah. Le récit s'achève avec les Confessions de frère Cortebarbe - NdT.

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE V

CHAPITRE VI - LE DRAGON, LE PRINCE ET LE GÉANT.

De la fenêtre de notre chambre, nous assistâmes ce soir-là à un terrifiant spectacle : les hommes d'al Jabbar fouillaient le camp l'épée au poing et égorgeaient sans autre forme de procès, tout ceux qu'ils savaient être des Bâtinis. Comment les reconnaissaient-ils ? Je l'ignore. Les païens s'entre-déchirent pour des motifs souvent futiles, liés à la grande complexité de leur religion. Dans le cas présent, il est vrai qu'al Jabbar ne prétendait s'attaquer qu'aux hérétiques d'entre les païens, les Bâtinis, des démons assoiffés de sang, vendus au Diable dont ils servent les noirs desseins. Mais une fois que le carnage fut lancé, al Jabbar lui-même n'exerça plus aucun contrôle sur la situation.

Cette nuit-là, je crois bien que les sunnites¹ perdirent un peu de leur crédit aux yeux du Tout-Puissant. La tuerie prit rapidement la tournure d'un véritable holocauste. C'est en ton nom, Seigneur, qu'ils organisèrent le massacre. Une frénésie barbare et orgiaque s'empara des tueurs. Le danse macabre des torches innombrables illuminait par endroit les scènes de tortures les plus barbares. Ici, on écartelait, on disloquait les membres à coups de masse puis on jetait les corps désarticulés au bûcher. Là, on clouait les hérétiques sur des croix. Ailleurs, une poignée d'hommes tentait vainement de résister aux assauts furieux des chiens de guerre - Ils furent finalement pris et on les enterra vivants -. Nous vîmes plusieurs de nos turcoples espions démissionnaires se livrer au pillage et au viol. Je compris cette nuit-là combien il était aisé de franchir la limite entre une guerre sainte et une messe noire. Plusieurs fois dans ma vie, il m'est arrivé de revivre des scènes semblables à cette nuit de la saint Fabien. Les bourreaux étaient parfois chrétiens, parfois musulmans. Mais chaque fois, j'eus la désagréable sensation que Dieu était de leur côté.



Allongé sur son lit, Osmond gémissait doucement. Le nouveau médecin de l'émir était passé le voir dans la soirée, pour renouveler ses pansements. Il utilisa un curieux système pour nettoyer la plaie. Un jonc évidé fut enfoncé dans la blessure, non sans douleur pour Osmond. Mais grâce à cet ingénieux procédé, il fut sur pied huit jours plus tard. En effet, le jonc est un souverain remède à de nombreux maux, et il possède entre autres vertus, celle d'attirer à lui les humeurs corrompues. Cela est avéré. Le médecin se retira enfin, car l'état de l'émir requièrait sa présence. Chihab ad-Din était au plus mal et vivait sans doute ses dernières heures.

¹ Les musulmans orthodoxes - NdT

LE MONASTÈRE SAINT-GEORGES DE TAWEHD

(voir aussi le plan en fin de livret)

Le monastère est construit sur un promontoire rocheux, dominant le col de Tawehd. Ses murs ont été taillés dans la roche, et percés de meurtrières. La croix qui domine le monastère fut sculptée dans une branche du grand cèdre.

Les lieux principaux :

- Les cellules : Quelques petits bâtiments aux murs de pierre et au toit d'ardoise sont répartis tout autour de la cour. Froids et inconfortables, ils peuvent accueillir une quinzaine de moine.

- La chapelle : Située au pied de la grande croix de bois, c'est une austère bâtisse de pierre. Quelques fresques délavées ornent les murs.

- L'atelier : Il servait aux moines pour le travail des cristaux, que ceux-ci extrayaient autrefois de la montagne, assurant ainsi la subsistance de la communauté. Les filons de gypse et de cristal de roche sont depuis longtemps épuisés.

- Les galeries : Creusées à l'origine pour l'extraction des cristaux, ces galeries servent aujourd'hui de réserves. C'est dans l'une de ces galeries que débouche le chemin muletier. Les frères pourront découvrir une partie du cadavre du novice Jehan, transformé en viande de boucherie, suspendu à un crochet dans une des réserves.

- L'atelier de Zacharie : excavé à partir des grottes naturelles et des galeries de mines parsemant la montagne, cet atelier est désormais utilisé par l'abbé Jean, pour ses expériences alchimiques. On y accède par un escalier taillé dans le mur. L'accès de l'escalier

LA RICHESSE DE L'EMIR CHAPITRE VI

n'est pas particulièrement dissimulé, mais dans le dédale de galeries il est aisé de se perdre et de passer devant sans y prêter attention.

Un puits est ouvert au centre de la pièce. Il descend au cœur de la montagne où est prisonnier le dragon. Depuis le réveil du dragon, des fumerolles nauséabondes s'en échappent de temps à autres. Les rayonnages qui couvrent les murs sont chargés de nombreux livres. La plupart sont écrits en hébreu ou en arabe, mais on en trouve certains en latin, en grec ou en araméen. Tous ces ouvrages traitent d'alchimie, et portent, gravé sur la tranche ou peint sur la couverture, le symbole de la Sereriya : la tour de Babel inversée.



D'autres ustensiles parsèment la pièce : cornues, alambics, aludels, athanor, tout un bric à brac alchimique dont les frères ne comprennent pas l'usage. Sur le sol le sang séché d'Ernoud dessine des motifs géométriques et des lettres hébraïques. Des torchères sont accrochées au mur et d'immenses bougeoirs d'airain illuminent toute la caverne. Quelques galeries s'ouvrent sur la pièce. Le passage secret que contrôle le carré magique (cf Chapitre 5) débouche dans l'une de ces galeries. Une autre galerie mène vers la réserve d'or de Zacharie. C'est une immense pièce dans laquelle s'entassent des monceaux d'or. La fortune qu'ils

Cassien, Briec et moi nous assîmes à côté d'Osmond pour le reconforter de nos prières. Il s'endormit. A voix basse, nous tentâmes de clarifier la situation à la lumière des récents événements. Que savions-nous et que faire pour que notre action respecte l'esprit de notre mission, dont la lettre était de toute évidence devenue caduque. Nous avions ordre de découvrir l'origine des richesses de l'émir et de jauger ses forces. Maintenant qu'il était à l'article de la mort et que ses mercenaires s'entretuaient, tout cela n'avait plus aucun sens. Des éléments nouveaux avaient bouleversé les plans échafaudés par nos bons maîtres, mais ils n'étaient plus là pour diriger nos pas. Seuls, nous portions désormais la pleine responsabilité de nos actes et de leurs conséquences. Dieu et Aucassin jugeraient. A cette époque, je redoutais davantage l'ire du fou de Trepessac que ta divine colère, Seigneur. Maintenant que mon terme est proche, je ne crains plus la justice des hommes.



Nous énonçâmes toutes les choses qui devaient peser sur notre décision, en ne perdant jamais de vue notre première mission : être fidèles au Temple et servir ses intérêts. Nous savions avec certitude que l'abbé Jean était vendu au Malin et qu'un marché secret le liait à l'émir. La solde des mercenaires provenait du monastère Saint-Georges. Malheureusement, notre première tentative pour mettre fin aux menées du sorcier s'était soldée par un échec. Après avoir vaincu la montagne et terrassé un monstre, nous nous étions heurtés à un mystérieux carré alchimique composé en hébreux. Ce n'est qu'à notre retour que Moussa ben Yacoub, le chambellan juif de l'émir, put nous expliquer le fonctionnement du cryptogramme. Chaque lettre de l'alphabet hébreux correspond à un chiffre. Pour compléter le carré, il fallait tout simplement calculer le chiffre manquant, grace auquel les sommes des lignes, des colonnes et des diagonales seraient toutes égales. Restait à composer la lettre de l'alphabet correspondant au chiffre obtenu, en enfonçant les disques de cuivre, et à attendre. Il ne faisait aucun doute, à notre avis, que le mécanisme ouvrait un chemin vers le monastère. Fallait-il y retourner ? La bonne question était de savoir si l'or de l'abbé Jean avait encore un rôle à jouer dans cette histoire. Une bonne partie des mercenaires appartenait désormais non pas à l'émir, mais à Faïssal ibn Mouloud al-Jabbar, l'envoyé du sultan. L'autre partie avait été massacrée. Combien de mercenaires resteraient fidèles à Chihab ad-Din, ou plutôt à Jamal ad-Din, son fils, qui serait bientôt le maître de Khoros ?

Mais il y avait encore une zone d'ombre dans notre tableau. Nous ignorions l'identité du Dâï ismaélien² qui se cachait à Khoros - la présence de nombreux Assassins dans le camp suffisait à en fournir la preuve. Cassien nous avait parlé un peu des finalités et de l'organisation des Bâtinis. Le moins

² Missionnaire ismaélien chargé de propager la foi - NdT

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE VI

que l'on puisse en dire, est qu'ils se donnent totalement les moyens de mener leur action efficacement. Le but de la secte est de détruire l'ordre sunnite afin de permettre l'établissement du véritable imâmat. Les Bâtinis croient en effet à l'existence d'un chef religieux très saint, l'imam caché, qui se terre en attendant le moment propice pour se révéler. Sous les ordres de Sinan en Syrie et du Vieux sur la Montagne en Perse, les Dâïs s'implantent dans toutes les communautés afin d'y organiser le travail de sape. Ce sont les maîtres incontestés de chacune des missions locales, aussi appelées Jazîras. A leur tour, les Dâïs commandent à une armée de Fidâïs qui sont les exécuteurs des basses oeuvres de la mission : propagande, intimidation, enlèvements et assassinats. La présence de nombreux Bâtinis à Khoros impliquait donc nécessairement l'existence d'un Dâï. Qui était-ce et quels étaient les ordres qu'il avait reçus de Sinan ? Depuis le massacre de ses hommes, le Dâï devait certes se sentir un peu seul, mais il n'avait surement pas dit son dernier mot. Tant qu'il resterait à Khoros, il serait une menace pour le Temple. L'ombre des forteresses Ismaéliennes plânait déjà sur le sud de la princée d'Antioche, et l'Ordre ne pourrait pas tolérer d'être également enfermé au nord.

Enfin, nous avons appris l'existence du jeune Yahya, le second fils légitime de l'émir, fruit de son union avec Thaïs. L'enfant était baptisé et Maître Eudes³ aurait sans doute vu d'un bon oeil l'arrivée d'un chrétien à la tête de l'émirat. C'est Briec qui fit cette remarque et j'exultai intérieurement à l'idée que nous allions revenir à mon idée : écarter Jamal ad-Din de la succession, retrouver Yahya et le présenter à la foule des gueux reconnaissants. Ces gens-là avaient besoin d'un maître, nous allions leur en donner un ! Mais où pouvait bien être le petit bâtard ? Je priai Dieu qu'il ne soit pas tombé entre de mauvaises mains. La perspective d'un baron chrétien à Khoros était alléchante, mais Jamal ad-Din, le mystérieux Dâï et ne l'entendaient vraisemblablement pas de cette oreille. Ce qui nous restaient d'écuyers et de sergents vivants, ne feraient pas le poids face aux géants du Hedjaz entraînant la meute hurlante des chiens de guerre. Les murailles n'offraient plus aucune protection depuis le tremblement de terre et...



An bruit sourd stoppa net la conversation. Il provenait de l'extérieur. Je bondis comme un fauve en direction de la fenêtre. Presque hors de ma vue, une forme masquée filait par les toits. Elle disparut aussitôt dans la nuit. Toute tentative de poursuite était déjà vaine. J'informai fiévreusement mes frères de la présence d'un espion, mais ils se contentèrent de hausser les épaules. Je ne comprenais pas. Il fallait s'affoler, crier haro, alerter la garde ! Cassien calma mon emportement. Le mal était fait et nous n'avions plus aucun moyen de retrouver le coupable. Autant intégrer cette nouvelle donne à nos spéculations et en faire notre deuil. Nous n'avions pas pris sur cet événement, car le Seigneur l'avait voulu ainsi et tout homme

³ Eudes de Saint-Amand, le Maître du Temple - NdT

représentent est immense, malgré les lourds prélèvements opérés par Jean pour payer son loyer à l'émir. Cet or est absolument pur et sans défaut, preuve de son origine artificielle.

Les acolytes de Zacharie sont au nombre de 6. Parmi eux se trouve André, une brute stupide que les frères ont rencontrée lors de leur arrivée à Khoros. Ces moines sont totalement dépravés et à moitié fous. Ce ne sont pas des combattants, et s'ils sont physiquement menacés, ils tenteront de prendre la fuite, ou se rendront. Pas un n'avouera spontanément ses crimes : ils sont trop horribles et leur vaudraient le bûcher.

RÉSUMÉ DES ÉVÉNEMENTS DE LA NUIT SAINT ANTOINE ET DE LA JOURNÉE DE LA SAINT FABIEN.

La séquence d'événements de la nuit étant indépendante des actions des frères, nous vous en proposons un résumé, sur lequel viendront se greffer lesdites actions. Cette séquence suppose que les frères sont rentrés dans Khoros après la bataille entre al Jabbar et Jamal ad-Din.

LA RICHESSE DE L'EMIR CHAPITRE VI

- *Avant Complies* : al Jabbar rassemble ses partisans et massacre tous les Bâtinis et tous les fidèles de l'émir restés dans le camp. L'épuration dégénère en carnage infâme (cf corps du texte).

- *Avant Mâlines* : l'émir, mourant fait appeler Jamal ad-Din et Thaïs à son chevet. Il confirme à cette dernière, devant Moussa ben Yacoub, la légitimité de Yahya, et choisit Jamal ad-Din pour lui succéder. Puis il tombe dans le coma après quelques minutes de délire mégalomane dans lequel il se voit maître du monde.

- Folle de douleur, Thaïs entre dans la chambre de Jamal ad-Din et le poignarde (elle le blesse mortellement mais ne le tue pas). Couverte de sang, elle se précipite vers la chambre des frères puis s'enfuit par les toits, poursuivie par la garde.

- *Matînes* : un ou deux moudjahiddin d'al Jabbar grimpent sur les toits du palais, dans l'intention de tuer Jamal ad-Din. Ils y rencontrent Thaïs, qu'ils emmènent, (à moins que les frères n'interviennent) après avoir compris que la mort a déjà frappé. Un ou deux Fidaïs de Daoud assistent également à la scène. (cf le personnage de Daoud et la chronologie).

- *Prime* : annonce de la mort de l'émir et de l'attentat contre son fils, qui est mourant. Le palais est en effervescence.

- *Après Prime* : al Jabbar fait donner l'assaut au palais par ses troupes, soit une bonne partie des mercenaires, qu'il a soudoyé et convaincu de se rallier à sa cause. La résistance est rapidement écrasée et al Jabbar se retrouve maître de Khoros, quand...

- L'abbé Jean arrive avec sa carriole chargée d'or qu'il distribue à pleines poignées. Il enrôle toute la foule présente pour aller

religieux doit se soumettre aux volontés de Dieu. Je ravalai mon orgueilleuse ardeur et je me rangeai aux sages paroles de Cassien. Nous reprîmes donc le cours de notre discussion, en gardant un oeil sur la fenêtre ouverte, et tombâmes finalement d'accord. La seule solution intelligente était de tout faire pour retrouver le jeune Yayha. Une fois le prince mis en sécurité, nous aviserions.



Cassien estima que l'heure des mâtines avait sonné et nous retournâmes aux cotés d'Osmond pour prier. J'achevai mon dernier Pâtenotre lorsque Thaïs pénétra comme une furie dans la pièce. Elle se précipita vers moi en hurlant un charabia incompréhensible où se mêlaient les noms de Yahya et de Jamal ad-Din. Dieu de Miséricorde, qu'allions nous pouvoir dire à cette mère qui réclamait son enfant ? Comme je me suis senti indigné et vil ! Ses yeux étaient rougis de larmes, elle s'effondra à mes pieds en se lacérant le visage avec les ongles. Ce fut alors que je vis le sang ... Ses mains et ses vêtements étaient rouges de sang ! De quel drame affreux ma douce colombe était-elle l'innocente victime ? Je la saisis par les épaules et l'aidai à se relever en lui demandant de m'expliquer calmement les raisons de son désarroi. Les vœux prononcés lors de mon adoubement commandaient au chevalier de secourir sur l'heure la veuve éplorée et le fragile orphelin. Il ne serait pas dit que Cortebarbe faillirait à sa mission.

Thaïs me repoussa violemment, et reprit ses lamentations et ses pleurs. Entre chaque hoquet, elle prononçait une ou deux phrases engorgées de larmes que personne, pas même Abdallah, ne comprenait vraiment. Elle tendait les mains en bafouillant le nom de son fils... Ah Seigneur ! Que devais-je faire ? Abdallah s'agenouilla à côté d'elle et lui parla doucement. En quelques mots entrecoupés de longs sanglots, Thaïs consentit à lui expliquer ce qui causait sa douleur : Jamal ad-Din gisait mort dans sa chambre, elle l'avait tué et elle voulait qu'on lui rende son fils.

La nouvelle fut un véritable choc. Voilà qui changeait encore bien des choses, mais à notre avantage cette fois. Nous n'eûmes guère le temps de pousser notre réflexion, car du palais, montaient les cris des gardes qui recherchaient Thaïs. Je verrouillai la porte à double tour. Il ne fallait pas céder à l'affolement. Si les gardes la découvraient ici, tout était fini. Leurs pas résonnèrent bientôt au bout du couloir. Thaïs me lança un regard terrible et se jeta vers la fenêtre. Avec une souplesse étonnante, elle se hissa prestement

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE VI

jusqu'au toit. Les soldats de l'émir tambourinaient à la porte. Sans l'ombre d'une hésitation, je me précipitai à la poursuite de Thaïs, laissant sans vergogne mes deux frères s'accomoder du guet à leur manière.



Ua colombe s'envolait. Sa robe blanche brillait comme un phare dans la nuit. J'avais rêvé de ce moment où je la rejoindrais enfin, seul. Mais le Tout-Puissant avait choisi pour moi un autre destin. De derrière une des nombreuses coupoles surgit la forme immense d'un des géants d'al Jabbar. Soudain, entre les jambes arquées de l'hercule, je vis furtivement une autre silhouette, plus petite, qui faisait mouvement vers Thaïs. L'ours se dressait en face de moi, épée en main, terrible et menaçant. Mon ange gardien me souffla que je n'avais aucune chance. Comment faire comprendre à ce barbare que je ne voulais pas me battre mais simplement secourir Thaïs ? Je pointai le doigt en écorchant les trois mots d'arabe que je savais. Retourne-toi, maudit singe ! Thaïs nous avait vu et avait stoppé sa fuite, comme si elle attendait que le sort des armes désigne son champion. Je tentai de la prévenir. Attention ! Le colosse crut sans doute à un piège grossier, comme je l'aurais cru à sa place et il avança vers moi en faisant tournoyer sa lame. Il m'aurait décapité comme un poulet si Thaïs n'avait pas poussé un cri strident à ce moment précis. La silhouette furtive tentait de s'emparer d'elle par la force. Le géant se retourna et compris la situation. Il s'élança vers Thaïs. En trois bonds, il les avait rejoint et deux coups d'épée suffirent à abattre le mystérieux ravisseur. Sauvés ! J'avançais vers eux, un large sourire aux lèvres, persuadé que le géant allait me rendre Thaïs et retourner à ses gigantesques occupations. Le sarrazin souriait également en me regardant approcher. Dès que je fus près de lui, il m'asséna un fracassant coup de poing sur la figure, le glas résonna dans mon crâne et je perdis connaissance.



Lorsque je revins à moi, j'étais allongé sur le lit, les premiers rayons du soleil pointaient sur l'horizon et Abdallah me frictionnait les tempes avec de l'alcool de dattes. Cassien me mit rapidement au fait de ce qui s'était passé pendant mon "absence". ça n'était pas rien ! J'avais passé trois jours et trois nuits dans un état léthargique, en proie à un délire fébrile. Cassien toussota en prenant un air gêné et me sussurra que je n'avais pas cessé de marmonner le nom de Thaïs. Je l'assurai que j'aurais soin de confesser tout cela le moment venu, et je n'ai pas menti puisque je m'en acquitte aujourd'hui. Le médecin et Abdallah avaient tout tenté pour me tirer de ma transe, sans succès. Le médecin avait conclu à la présence en moi d'un esprit mauvais, et cela requièrait les talents magiques d'un puissant taleb. Mes frères s'apprétaient à accepter l'intervention du guérisseur hérétique lorsque, grâce à Dieu, j'avais recouvré mes esprits. Durant ces trois

détruire la montagne, qui regorge de trésors selon ses dires. Toute tentative pour arrêter la foule en délire est vouée à l'échec.

- Si rien ne vient détourner le cours des choses, le dragon est libéré le lendemain, et sème la mort et la désolation dans la contrée, jusqu'à ce qu'une armée de Sarrazins ou de Francs en vienne à bout.

LE DÉNOUEMENT

Le final présenté dans le texte de frère Cortebarbe est la solution idéale pour les frères, et les Francs en général : la menace de Jean est éliminée, le dragon est vaincu, et un prince chrétien se trouve sur le trône de Khoros. Toutefois, en fonction des informations dont disposent les frères, de leurs choix, de leurs liens avec Daoud et al Jabbar, du soutien de la population de Khoros et bien sûr de la volonté divine, les choses peuvent ne pas se passer aussi bien.

Suivant les actions des frères, plusieurs dénouements sont possibles :

- *Le dragon est libéré.* C'est le pire des dénouements possibles. Il est fort probable que les frères ne puissent en sortir vivant. Le dragon est une créature réellement gigantesque, et maléfique. Il massacrera rapidement tous ceux qui l'ont libéré, ayant une faim dévorante après toutes ces années de sommeil. Seul un Prodiges, comme "L'archange" ou "Vade Retro Satanas" peut venir à bout de la Bête.

- *La solution décrite par le texte* de frère Cortebarbe reste la plus "simple", et la plus efficace. Au lieu d'une flèche, les frères peuvent réaliser une lance, ou encore un bâton. Dans ce dernier cas, il leur faudra frapper la falaise à ses pieds, mais le séisme

LA RICHESSE DE L'EMIR CHAPITRE VI

qui s'ensuit ensevelira une grande partie de la foule occupée à creuser la montagne. Le dragon se retrouvera de nouveau enseveli, l'abbé Jean deviendra fou et il ne restera plus que le problème de la succession de Khoros à résoudre.

- *L'autre solution* consiste à essayer de détourner la foule de sa tâche en démontrant que l'or se trouve à l'ermitage. Les vilains mettront le monastère en pièce pour se partager les restes du trésor de Zacharie. L'accès difficile à Saint Georges occasionnera une bousculade générale et une terrible hécatombe dont les frères seront moralement responsables.

Une fois le problème du dragon résolu, la question de la succession de Chihab ad-Din reste encore ouverte. Jamal ad-Din oscille entre la vie et la mort (il meurt le soir de la Saint-Fabien). Yahya, qui reste introuvable, est alors le seul héritier légitime de Khoros. Au cours de la nuit qui suit, il est l'objet de recherches assidues de la part des hommes d'al Jabbar et, nous l'espérons, de la part des frères.

Note : Enlevez un point au Principe du Chevalier par nuits blanches que les frères ont passées.

- Si les frères ne pensent pas à fouiller le village chrétien.

Le dimanche de la Sainte Agnès, les frères tiennent chapitre. Les coupes battues, faites la somme des cartes de Trèfle écartées et proposez aux frères de jouer celles qu'ils ont en main. Si le total de tous les trèfles posés, additionné de leur score en Ame excède 50 points, la Providence frappera immédiatement à leur porte en la personne du père Grégoire qui ramène Yahya.

jours, la situation avait été une fois de plus entièrement bouleversée et Cassien dut me raconter plusieurs fois toute l'histoire avant que j'en saisisse le déroulement. Tout s'était passé très vite, Seigneur, beaucoup trop vite. Tu nous avais jeté comme de vulgaires ballots au beau mitan d'un torrent de montagne dont la course furieuse nous entraînait inexorablement vers la chute ! Nos efforts désespérés pour gagner les berges semblaient par avance voués à l'échec.



Voici donc, pour autant que je m'en souviennne, ce que Cassien me raconta des événements qui se déroulèrent à Khoros, au cours des trois jours que je passais dans le coma. Mes frères, forts du blanc-seing octroyé par l'émir, avaient lancé nos écuyers et nos sergents à la recherche du jeune Yahya. Eux-mêmes n'avaient pas ménagé leurs efforts et s'étaient personnellement chargés du palais. La ville et les faubourgs furent méticuleusement fouillés pendant toute la nuit, sans résultat. A l'aube, l'émir avait rendu l'âme et la citadelle s'était emplie de lamentations et de pleurs. Al Jabbar réunit ses troupes et leur servit une harangue digne d'un uléma de Bagdad, puis il lança sa meute à l'assaut de ce qui restait de remparts. Les quelques soldats demeurés fidèles à la famille de l'émir furent rapidement submergés par la vague hurlante et les dés semblaient jetés, lorsqu'une saute imprévisible du destin chamboula à nouveau toute la donne.

Perché sur une cariole croulant sous un monceau de pépites d'or, l'abbé Jean accompagné de ses moines, s'approchait du champ de bataille. Un parfum d'incertitude survola la cohue et les deux camps stoppèrent les hostilités, comme hypnotisés par les scintillements du précieux métal. Puis ce fut la cohue. Tout ce que les environs comptaient de bras et de jambes se rua sur l'abbé. Jean distribuait l'or à pleines poignées. Il exhortait la foule à le suivre dans la montagne qui regorgeait de trésors encore plus grands. Vilains et soldats s'armèrent de pelles et de pioches et en une heure toute la vallée fut vidée de ses habitants. Jean entraînait un interminable cortège d'aveugles à leur perte. Les efforts conjoints d'al Jabbar, de l'imam Daoud et de mes frères pour ramener les gueux à la raison furent inutiles. Que pesaient leurs mises en garde sentencieuses et moralisatrices face aux montagnes d'or promises par l'abbé ? Comme des phalènes sur une bougie, ils se précipitaient dans la gueule du démon. Aucun orateur n'aurait pu détourner le serpent de sa route inexorable.

Cassien, al Jabbar et l'imam Daoud prirent ensemble la décision sage de rattrapper le cortège des damnés et de sauver les habitants de Khoros d'une fin atroce, contre leur gré. Eux seuls savaient que la montagne était le refuge du Malin, et eux seuls, justes entre les justes, avaient les moyens de terrasser la bête. On ne repousse pas le Diable à coups d'épée, car il se moque bien de la mort. La vertu et la prière sont les seules armes qui le blessent cruellement.

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE VI

C'est lorsque notre bras se fait le prolongement de ta substance et de ta volonté et que notre visage rayonne de ta lumière, que Satan, ébloui par ta gloire, voile sa face immonde et regagne les ténébres.



Grâce aux indications de Moussa ben Yacoub, le chambellan juif de l'émir, mes frères déclenchèrent le mécanisme crypté qui livrait un passage sur le monastère. Toujours accompagnés des géants du Hedjaz et des hommes de l'imam, ils maîtrisèrent rapidement Jean et ses moines. L'un d'eux choisit de trahir ses pairs et guida la troupe des preux vers un laboratoire secret, enfoui au cœur même de la montagne. Là, ils découvrirent un impressionnant attirail d'alchimie, doublé d'une superbe bibliothèque. Les livres, souvent très anciens, étaient pour la plupart écrits dans des langues désormais oubliées. Tous étaient marqués d'un même signe étrange. Daoud et ses hommes manifestèrent un intérêt particulier pour ces ouvrages, à tel point qu'ils les ramenèrent ensuite avec eux à Khoros. Au centre de ce capharnaüm, un puits béant plongeait vers les entrailles de la terre. Il en émanait une vapeur suffocante et un ronflement continu. Immédiatement, Cassien pensa au dragon enfermé par Saint-Georges. Le serpent de l'Apocalypse dormait au fond du puits !

Les coups de pioches acharnés résonnaient dans la montagne, et chaque éclat de roche était un pas de plus vers la libération du monstre. Lorsque la montagne serait ouverte, le dragon sortirait de son profond sommeil et sèmerait la terreur et la désolation sur le monde. Cassien avait son idée en tête. Il fonça jusqu'au col du Tawehd en ignorant l'armée des creuseurs, et trancha de sa lame un des rejets du cèdre. Puis il retourna dans le laboratoire. L'affolement était général : le dragon sortait de sa torpeur. Des fumerolles empoisonnées remontaient par le puits dans un fracas terrible et vrombissant, témoignant du regain nouveau de la bête. Mes frères récitèrent leurs paters, Al Jabbar et Daoud adressèrent des prières à leur Dieu. Puis, mon frère tailla le bois de cèdre sanctifié comme une flèche acérée et s'approcha résolument du trou. Insensible aux poisons, il banda son arc et décocha le trait mortel.

Le hurlement du monstre fut effroyable. La terre trembla pendant une heure et les secousses furent si violentes qu'on en parle encore à Byzance. Le misérable ver s'agitait dans sa coque de pierre, en proie à une insupportable douleur. Son sang corrompu jaillit soudain à flanc de montagne et dévala la ravine en brûlant tout sur son passage. Plusieurs centaines de mécréants furent emportés par le magma bouillonnant et périrent dans d'infénales souffrances, en punition de leur cupidité idolâtre.

Puis ce furent les derniers spasmes du monstre moribond. Un râle s'engouffra dans le puits, porteur de l'ultime malédiction de la bête vaincue, condamnée à errer dans les limbes jusqu'au jour du Jugement.

Sinon, al Jabbar découvre Yahya vers sixte et investit le Palais.

Les forces en présence sont les suivantes :

- Il reste une trentaine d'askaris fidèles à la citadelle.
- Al Jabbar dispose de ses vingt géants et d'une dizaine de mercenaires.
- Daoud contrôle encore une dizaine de Fidaïs (qui espionnent toujours, entre autre les frères).
- Les frères, les sergents et les turcoples survivants.

Dans le cadre de l'affrontement entre al Jabbar et le Temple pour la régence de Khoros, le soutien de la population et de la cour prend toute son importance. Considérez que Moussa ben Yacoub a suffisamment d'influence sur le Diwan pour imposer ses préférences. Si vous jugez que le comportement des frères au cours de l'aventure fut sage, mesuré et courtois, accordez leur l'affection des habitants de Khoros. S'ils ont été odieux et grossiers avec tout le monde, la foule suit Al Jabbar. Sinon, elle sera neutre et laissera les choses suivre leur cours. Tant qu'il n'est pas suspecté ouvertement, Daoud se range aux côtés du maître des lieux. Son double objectif est de conserver les livres de Saint-Georges et de rester l'imam du palais.

Voici les différents cas de figure envisageables à ce moment :

- La population de Khoros est acquise aux frères et ils tiennent Yahya : al Jabbar attaque et il est repoussé par la coalition. Yahya monte sur le trône sous la tutelle du Temple. Daoud se range discrètement du côté des frères pour garder sa place au palais : Yahya

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE VI

n'a que six ans et il a besoin d'un précepteur ! Al Jabbar s'enfuit avec ses hommes. Tout est bien qui finit bien.

- La population de Khoros n'est pas acquise aux frères mais ils tiennent Yahya : al Jabbar attaque ; entre lui et les hommes du Temple la lutte est ouverte. C'est l'affrontement final ! Au sort de décider de l'issue. Daoud ne bouge pas et se range du côté du vainqueur. Al Jabbar s'empare de Yahya et Khoros tombe sous la coupe sunnite.

- La population de Khoros n'est pas acquise aux frères et ils ne tiennent pas Yahya : la foule se range aux côtés d'al Jabbar, la citadelle est prise, c'est la débâcle pour les hommes du Temple. Daoud s'incline devant le nouveau maître de Khoros et attend son heure.

Dans tous les cas, que le meilleur gagne !

Quant à Thaïs, sa seule et unique volonté est d'accompagner son fils. Si les géants du Hedjaz l'ont emmené et qu'al Jabbar tient la ville, elle tombera amoureuse de lui et l'épousera.

EPILOGUE.

Si les frères sont parvenus à installer Yahya sur le trône, sous leur tutelle, ils seront chaudement félicités par le Temple, et récompensés comme il se doit. S'ils réussissent à vaincre le dragon, mais laisse Khoros aux mains d'al Jabbar, l'accueil sera plus mitigé.

Enfin, s'ils laissent échapper le dragon, l'accueil sera glacial. A vous d'imaginer une punition appropriée pour les frères, sans toutefois trop les pénaliser, car après tout ils ont fait ce qu'ils ont pu, et Dieu a fait le reste...

ITE MISSA EST.

La journée touchait à sa fin lorsque Cassien et al Jabbar ramenèrent les vilains pénauds et repentants jusqu'à Khoros. L'abbé Jean était placé sous bonne garde bien qu'il ne représentât plus aucun danger. La mort du Dragon l'avait rendu fou. Enfermé dans une cage, il bredouillait un discours décousu où les imprécations au Diable cotôyaient les prières ferventes, puis il s'agitait comme un fauve en insultant la foule, pleurait comme un enfant ou se frappait la tête contre les barreaux. Un même sentiment de honte se lisait sur tous les visages. Les habitants de Khoros s'enfermèrent dans leurs maisons et les mercenaires plièrent bagages. Le soir venu, la vallée offrait le triste spectacle d'une terre meurtrie où tout n'était plus que ruines. Mais Cassien et Briec n'eurent pas le temps de verser leurs larmes sur le monde, car le plus important restait à faire : retrouver Yahya et l'asseoir sur le trône. Ils sonnèrent le rappel des écuyers et des sergents et réorganisèrent la battue. Discrètement, Cassien lança même mon écuyer à la recherche de Thaïs, qui n'avait été revue depuis son enlèvement. L'attention était délicate. Cassien donna pour consigne de ne pas lésiner sur les moyens. La situation était encore trouble et incertaine, et le premier qui frapperait, porterait sans aucun doute le coup décisif. Nous avions combattu aux côtés d'al Jabbar et de Daoud, mais le contrat moral qui nous liait avait été rompu à l'instant même du trépas de la bête. Les hommes de Dieu s'étaient unis pour vaincre un puissant et maléfique adversaire, et l'adversaire vaincu, le pacte devait se rompre pour céder la place aux intérêts partisans. Al Jabbar pouvait compter sur l'appui de deux cents hommes et sur ses vingt géants pour prendre la ville, ce qui paraissait amplement suffisant. Le mystérieux Dâï ismaélien avait sans doute encore quelques sicaires dans sa manche dont les poignards mortels pouvaient frapper à tout moment. Au Temple, ne restait certes qu'une poignée d'hommes fourbus, mais qui vivaient tous avec l'espoir serein de conserver pour eux les faveurs du plus puissant des alliés : Dieu.



Cassien et Briec passèrent la nuit en oraison aux pieds du lit où Osmond et moi partagions nos souffrances. Osmond se remettait lentement grâce aux soins attentifs du médecin et moi je divaguais en tremblant de fièvre. Le lendemain était un dimanche, et la coutume de notre maison nous commande en ce jour de confesser collectivement nos fautes pour en recevoir une juste punition.

La Règle de l'Ordre ordonne la tenue du chapitre des coupes tous les dimanches que Dieu fait, partout où quatre frères au moins se trouvent réunis. Considérant ma présence recevable, Cassien tint chapitre. J'ignore bien sûr ce qui s'y est dit, mais cela est, je crois, très important pour la fin de cette histoire. C'est parce que mes frères étaient purs de tous péchés que le

LA RICHESSE DE L'EMIR CHAPITRE VI

Très-Haut a jeté sur eux son bienveillant regard. Al Jabbar lui, s'était souillé en ordonnant un massacre, quant au Daï, il avait sûrement du sang sur la conscience.

Un peu après primes, quelqu'un gratta à la porte. Cassien ouvrit. C'était le petit monstre, Yahya, le fils de Thaïs. Il se tenait là, les bras ballants, crotté, le sourire aux lèvres ! Grégoire, le curé de la communauté arménienne de Khoros, le tenait par l'épaule. L'enfant s'était caché pendant tout ce temps chez sa nourrice, juste de l'autre côté du fleuve. Personne n'avait songé à y envoyer quelqu'un. Le garçon avait, la veille au soir, parlé des "frères blancs" auxquels il avait faussé compagnie, et c'est pourquoi le bon Grégoire nous le ramenait. Cassien dut le bénir.

La suite se passa très vite. Cassien profita de l'ascendant certain qu'il avait sur la plèbe du palais pour présenter publiquement le nouvel émir. La fibre loyaliste des habitants de Khoros en fut ragaillardi : tous acclamèrent unanimement le fils de Chihab ad-Din et lui rendirent hommage. Nous étions toujours sans nouvelle de sa mère et Cassien se proposa donc pour assurer la régence, tant que Yahya - que nous appellerions désormais Jean-Baptiste - ne serait pas en âge de gouverner. Les proches de l'émir accueillirent la proposition comme une planche de salut et déposèrent les armes à ses pieds. A l'annonce de cette nouvelle, les derniers soldats d'al Jabbar désertèrent les uns après les autres et le géant dû se rendre à l'évidence : il avait perdu la partie. Il eut une brève entrevue avec mes frères puis il retourna rendre ses comptes au sultan. Le Daï, quant à lui, fut démasqué par Cassien, comme toujours divinement inspiré, en la personne de Daoud ben Hassan al-Khorassani, l'imam de Khoros, mais lorsque Cassien arriva à la mosquée avec ces hommes, l'oiseau s'était envolé... Daoud avait dû souffrir grandement de la mort de Jamal ad-Din, le fils assassiné par Thaïs, qui était son atout le plus précieux dans la course au pouvoir. Il avait mené son double jeu avec brio jusqu'au bout, et la victoire ne lui échappait que de très peu.



Que dire de plus qui ne soit déjà connu ? Maître Eudes remit un splendide coursier turcoman à chacun de nous et nous honora de ses félicitations, puis nous rentrâmes à Trepessac et la vie reprit son cours. Khoros demeura sous la tutelle du Temple pendant quelques temps, puis fut repris, comme le reste, par Salah ad-Din.

Je ne sus jamais ce qui était advenu de la belle Thaïs, mais si tu acceptes ces confessions pour ce qu'elles sont, Seigneur, et si tu pardonnes au pauvre pécheur que je suis, je mourrai l'esprit en paix, car j'ai l'assurance de la retrouver dans ton paradis.

AMEN.

LA RICHESSE DE L'EMIR

CHAPITRE VI

CHRONOLOGIE DE L'HISTOIRE

L'aventure se déroule au mois de janvier de l'an 117...(au choix du maître, selon l'avancée de sa campagne). Les textes en italiques concernent les actions entreprises par les PNJs.

- Deux mois avant le début de l'aventure, au mois de novembre, les espions du Temple annoncent l'arrivée à Khoros (prononcez "Roros") d'importantes troupes de mercenaires. Les premières ambassades sont envoyées, sans résultat. La garnison renforcée de Trepessac est sur le pied de guerre.

- **JOUR DE LA SAINT HILAIRE. DIMANCHE.** Froid et sec.

* *None* : un pigeon apporte un message important...

* *Complies* : le commandeur Aucassin annonce l'arrivée du père Ernoud mandaté par Bohémond III pour se rendre à Khoros en réponse à un ultimatum lancé par Chihab ad-Din : si le Temple et Antioche ne verse pas 5000 besants d'or à l'émirat, il attaquera la princée. Le chapitre décide de l'action à mener.

Note : la solde moyenne d'un askari est d'un dinar par jour, celle d'un soldat est d'un dirham par jour. L'armée des mercenaires est composée de 500 askaris et de 1500 piétons (auxquels s'ajoutent 1000 personnes qui ne combattent pas). Les dépenses quotidiennes de l'émir pour entretenir son armée s'élèvent donc approximativement à 650 dinars par jours.

- **JOUR DE LA SAINT RÉMI. LUNDI.** Temps couvert et petite neige dans la soirée.

* *Sixte* : Aucassin expose leur missionsaux frères ; protéger Ernoud, estimer la puissance de l'armée des mercenaires, déterminer l'origine de la richesse de l'émir, et si cela est possible, mettre un terme à cet enrichissement.

- **JOUR DE LA SAINT MACHAIRE. MARDI.** Vent fort et glacé.

* *Prime* : recommandations d'Aucassin.

* *Tierce* : arrivée d'Ernoud et de son novice, Jehan.

* *Après-midi* : préparatifs du voyage et récolte des rumeurs concernant Khoros et Ernoud. Le commandeur des chevaliers remet quatre pigeons aux frères ainsi qu'un étalon qui doit être offert à l'émir. Les frères sont équipés de neuf.

* *Complies* : nouvelles recommandations et annonce du départ des vingt turcoples espions.

- **JOUR DE LA SAINT REMI. MERCREDI.** Neige.

* *Prime* : Aucassin désigne le gonfanonier. Départ des frères en compagnie du père Ernoud, de son novice, de cinq sergents et de dix turcoples.

* *Vêpres basses* : arrivée au col du Mort-Né.

* *Vêpres hautes* : traversée du camp sous bonne garde et "escapade" de l'étalon.

* *Complies* : arrivée au palais. Les frères entre-aperçoivent Thaïs dans un couloir, sont reçus par l'émir, puis sont conduits jusqu'à leur chambre par Abdallah, qui les accompagnera désormais partout.

* *Mâtiens* : repas. L'émir est ivre. Présentation des convives et danse de Thaïs. Sont présents : le prince Jamal ad-Din, l'imam Daoud ben Hassan al Khorassani, le vizir Moussa ben Yacoub, l'abbé Jean et deux de ses moines, les proches de l'émir.

* *Laudes* : Jean et André achètent la vigilance d'un garde, pénètrent dans le palais, enlèvent Ernoud, le traînent jusqu'à la boucherie et le saignent. Le novice Jehan est transporté au monastère Saint Georges.

Note : dès leur arrivée, les frères sont espionnés en permanence par un Fidaï.

- **JOUR DE LA SAINT MARCEL. JEUDI.** Pluie, ciel couvert (la neige fond et le sol est boueux).

* Prime : découverte du corps d'Ernaud. Le corps est vidé de son sang.

* Prime haute : Chihab ad-Din présente ses excuses et autorise les frères à mener l'enquête. Remise du blanc-seing.

* Journée : enquête des frères.

* Vêpres : seconde entrevue avec l'émir. Décapitation du médecin. L'imam Daoud et Thaïs fixent chacun un rendez-vous aux frères.

* Nuit : le rêve du cantique. L'orage éclate.

* Laudes : rendez-vous avec Thaïs au hammam. Les frères récupèrent Yahya.

* Laudes hautes : rendez-vous avec l'imam Daoud à la mosquée.

* Laudes : Jean emprunte la Voie Sèche, qui utilise la puissance des éclairs, pour fabriquer la Pierre Philosophale. Il réveille le Dragon.

* Peu avant prime : tremblement de terre (réveil du Dragon).

- **JOUR DE LA SAINT ANTOINE. VENDREDI.** Pluie. La montagne se charge d'une brume nauséabonde (souffle du Dragon).

* Prime : découverte de la disparition / enlèvement de Yahya qui s'est enfui chez sa nourrice.

* Journée : départ éventuel pour Saint Georges de Taweht et rencontre avec al Jabbar.

* Journée : le dragon s'adresse à Jean et lui propose son marché. (Tu me libères et je te livre le secret de la Pierre Philosophale). Si les frères sont sur la montagne, ils peuvent percevoir le grondement énorme de la voix du Dragon.

* Vêpres : procès et crucifixions des assassins. Intervention de Jamal ad-Din. Combat.

* Complies à Mâtines : massacre des Ismaéliens par les sunnites d'al Jabbar. Les frères sont écoutés par un Fidaï de Daoud.

* Mâtines : Thaïs pénètre dans la chambre et annonce qu'elle a assassiné Jamal ad-Din. Elle réclame son fils. Arrivée des gardes. Thaïs s'enfuit par les toits où l'attendent un Fidaï venu en espion et un ou deux Moujahiddin d'al Jabbar venu assassiner Jamal ad-Din.

- **JOUR DE LA SAINT FABIEN. SAMEDI.** Neige dense et collante.

* Prime : mort de l'émir. La lutte pour la succession s'engage. Al Jabbar attaque la citadelle.

* Tierce : arrivée de l'abbé Jean distribuant son or. Tous les habitants le suivent dans la montagne.

* Sixte : arrivée au monastère. Le dragon se libère de la montagne qui est sa demeure...

* Vêpres : retour à Khoros.

- **JOUR DE LA SAINTE AGNÈS. DIMANCHE** (chapitre). Sec et froid.

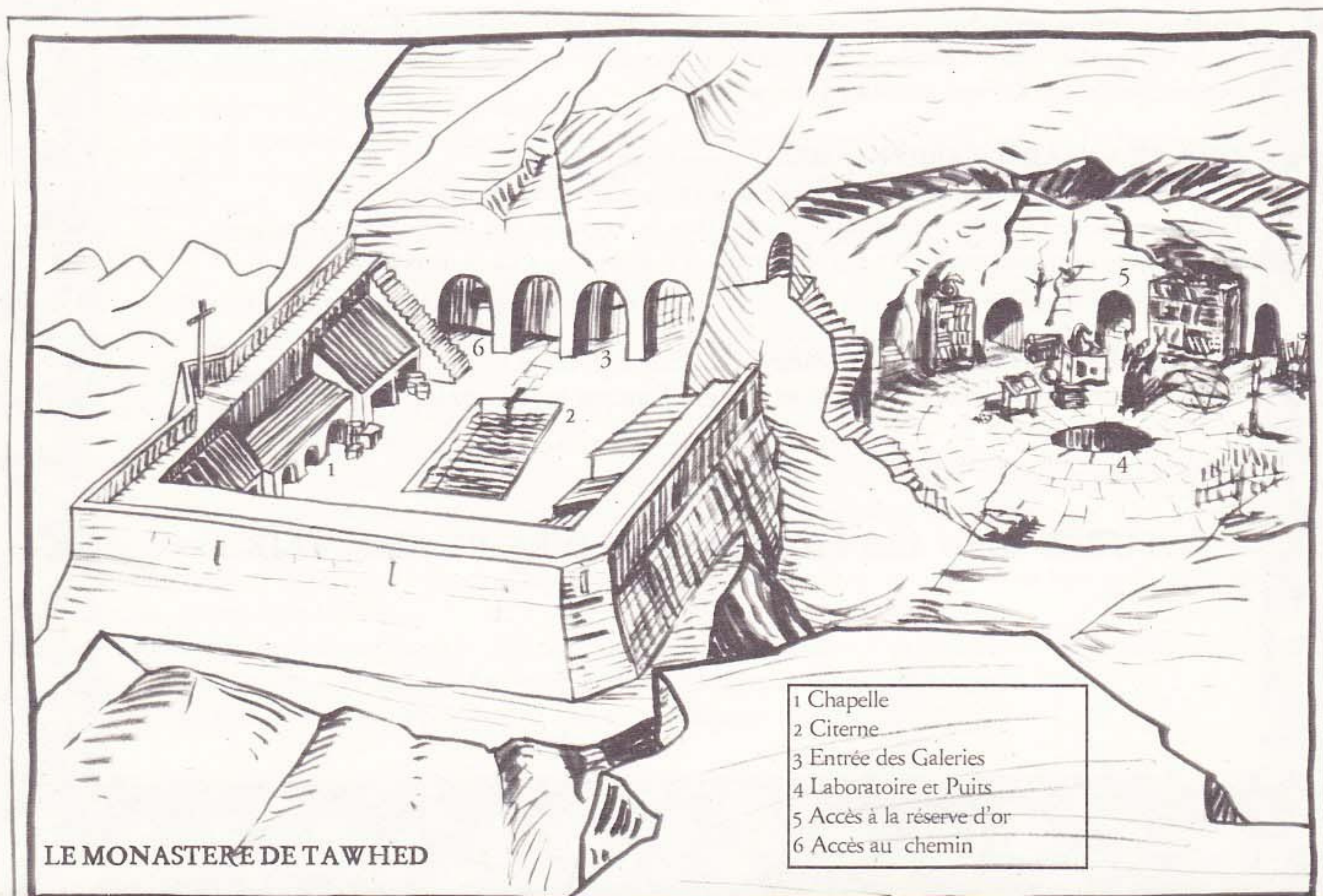
* Tierce : le père Grégoire ramène Yahya si les frères ne l'ont pas encore retrouvé (Providence : 54).

La suite ne dépend que des frères...

**PUISSE DIEU LES LAISSER BIEN DIRE ET BIEN FAIRE.
AMEN.**

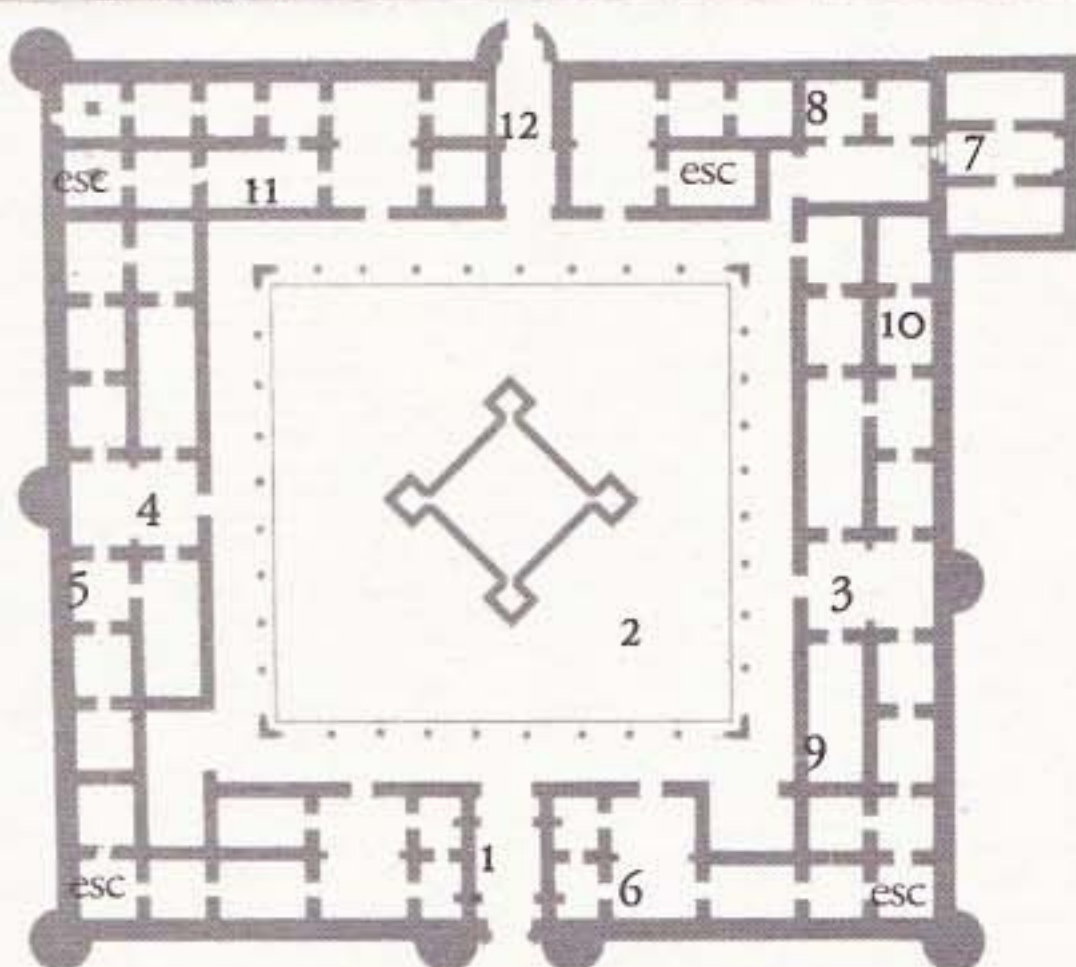
CARACTÉRISTIQUES DES PNJ

	FOI	CORPS	S.D.C	ATTAQUE	DÉFENSE	ARMURE	VIGUEUR
JAMAL AD-DIN	3	6 FIG : 7	12	EPEE 8	8	7	6
DAOUD BEN HASSAN	5	7 FIG : 8	13	EPEE 8	9	1 ou 6	6
AËDALLAH	1	6 FIG : 6	9	ARC 7	6	1	6
L'ABBÉ JEAN	-1	4	10	BATON 5	2	0	6
FRÈRE ANDRÉ	0	6 FIG:7 F:10	11	BATON 6	3	0	12
ERMITES DE ST- GEORGES	0	3	9	BATON 4	1	0	5
AL JABBAR	3(ATT+1)	9 FIG:10 F:11	14	MASSE 10 (DEG+3)	9	7	11
ASKARIS	0	7	12	8	8	6	9
	1 (GÉANTS)	8	13	9	8	7	9
MERCE-NAIRES	0	6	11	6	6	5	7
	0	7	12	7 ou 8	7	3	8
CHIMERE	-1	10 F:18	20	20(DEG+4)	12	9	30



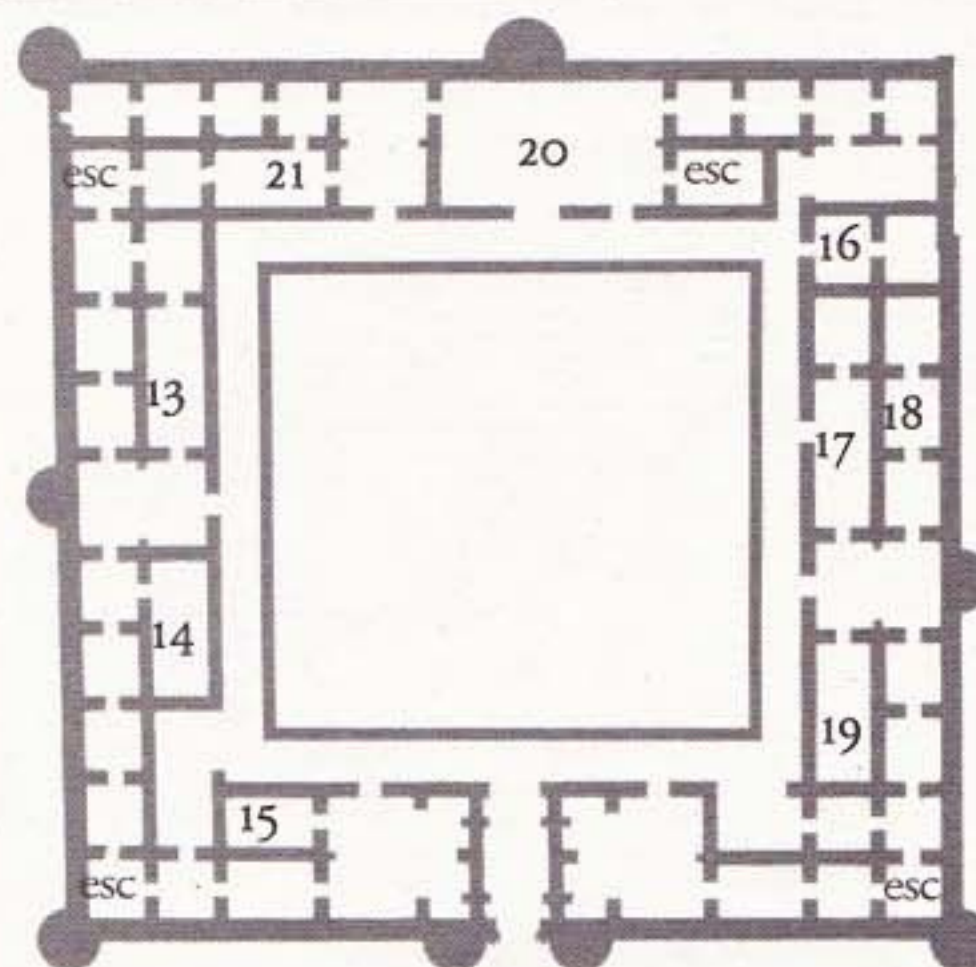
LE MONASTERE DE TAWHED

- 1 Chapelle
- 2 Citerne
- 3 Entrée des Galeries
- 4 Laboratoire et Puits
- 5 Accès à la réserve d'or
- 6 Accès au chemin



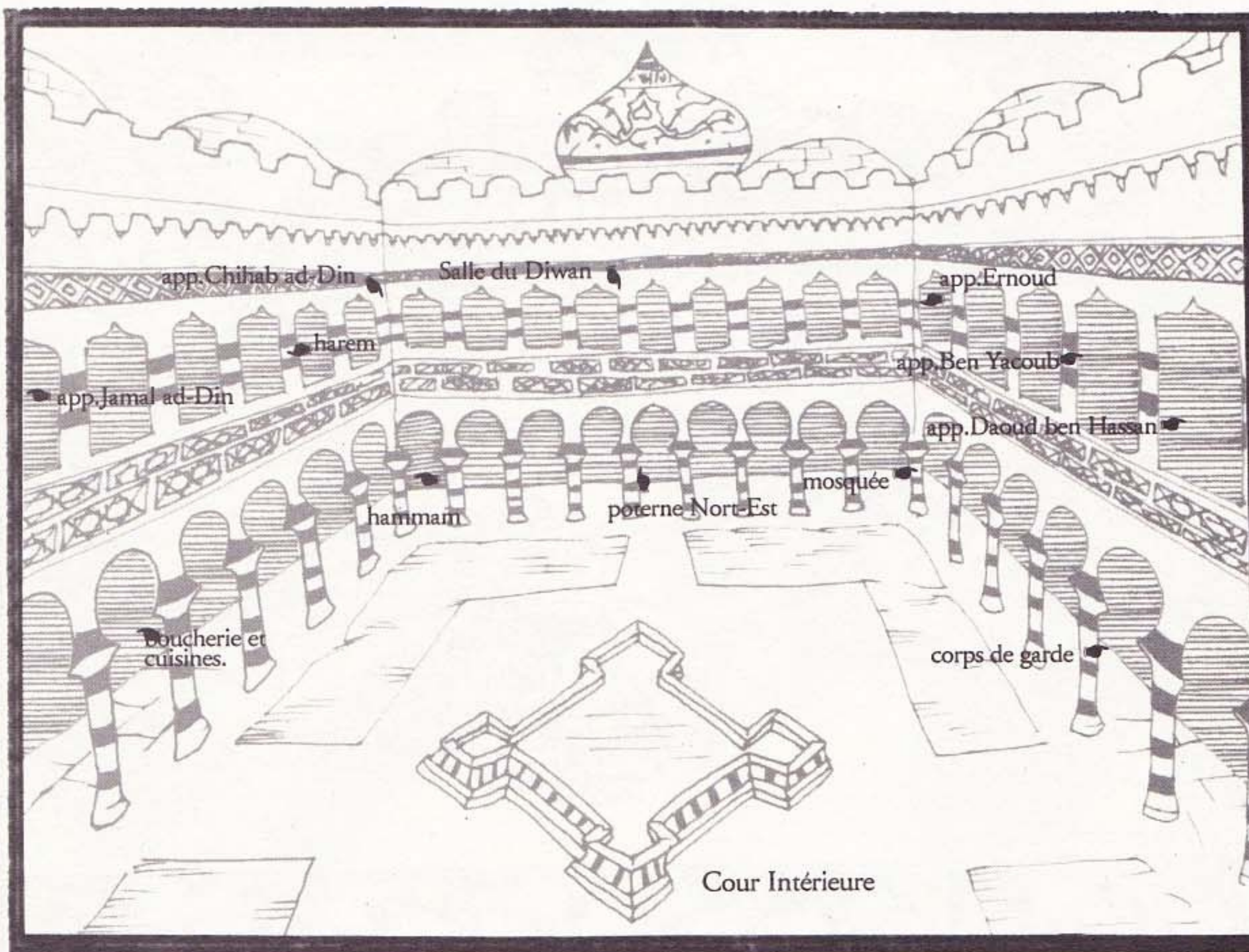
REZ-DE-CHAUSSÉE

- | | |
|-----------------------------------|---|
| 1 Entrée principale | 7 Mosquée |
| 2 Cour avec bassin | 8 Ecole Coranique |
| 3 Corps de Garde et salle d'armes | 9 Pièce réservée aux Turcopoles et sergents |
| 4 Communs | 10 Geoles |
| 5 Boucherie | 11 Hammam |
| 6 Ecuries | 12 Poterne |

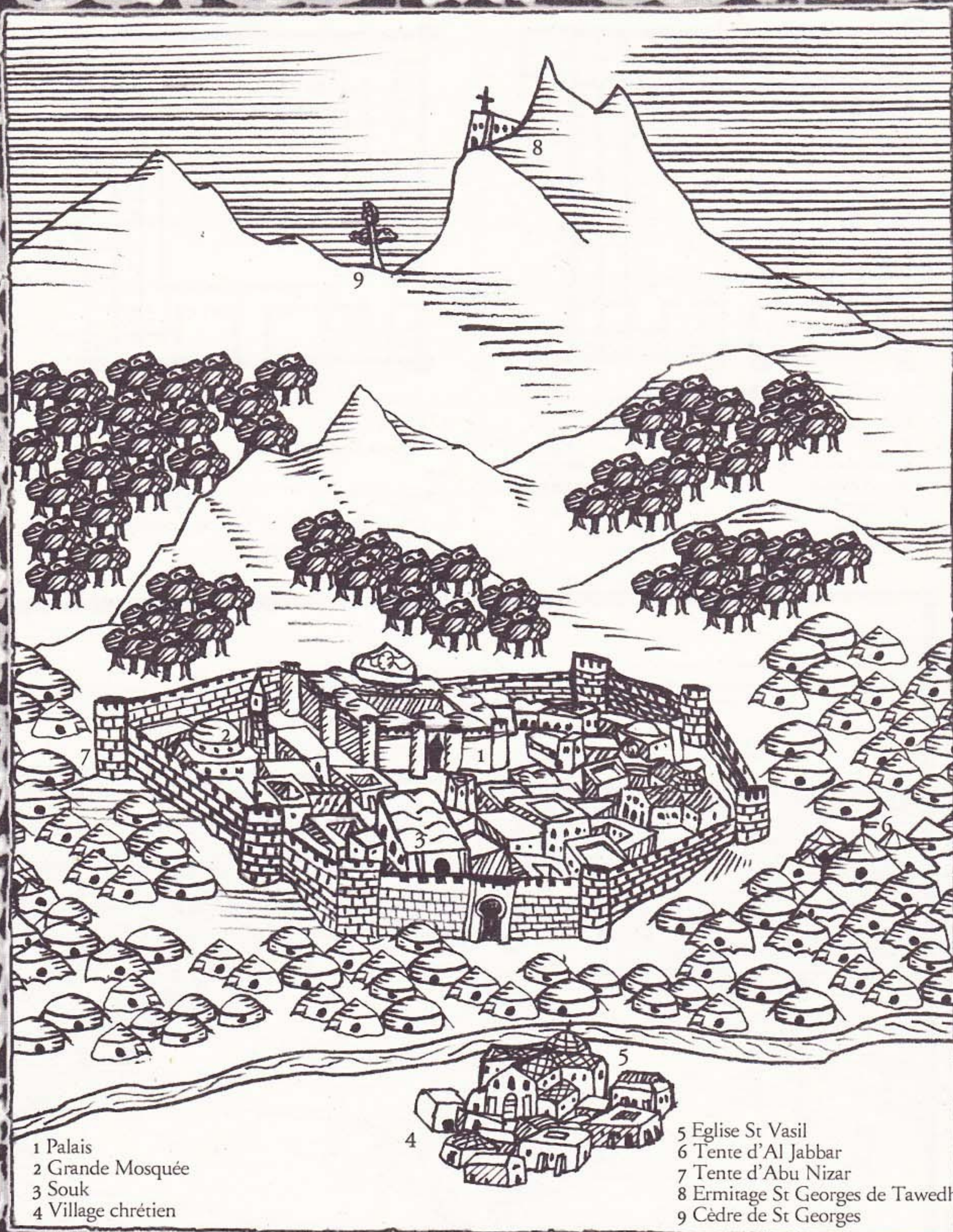


ETAGE

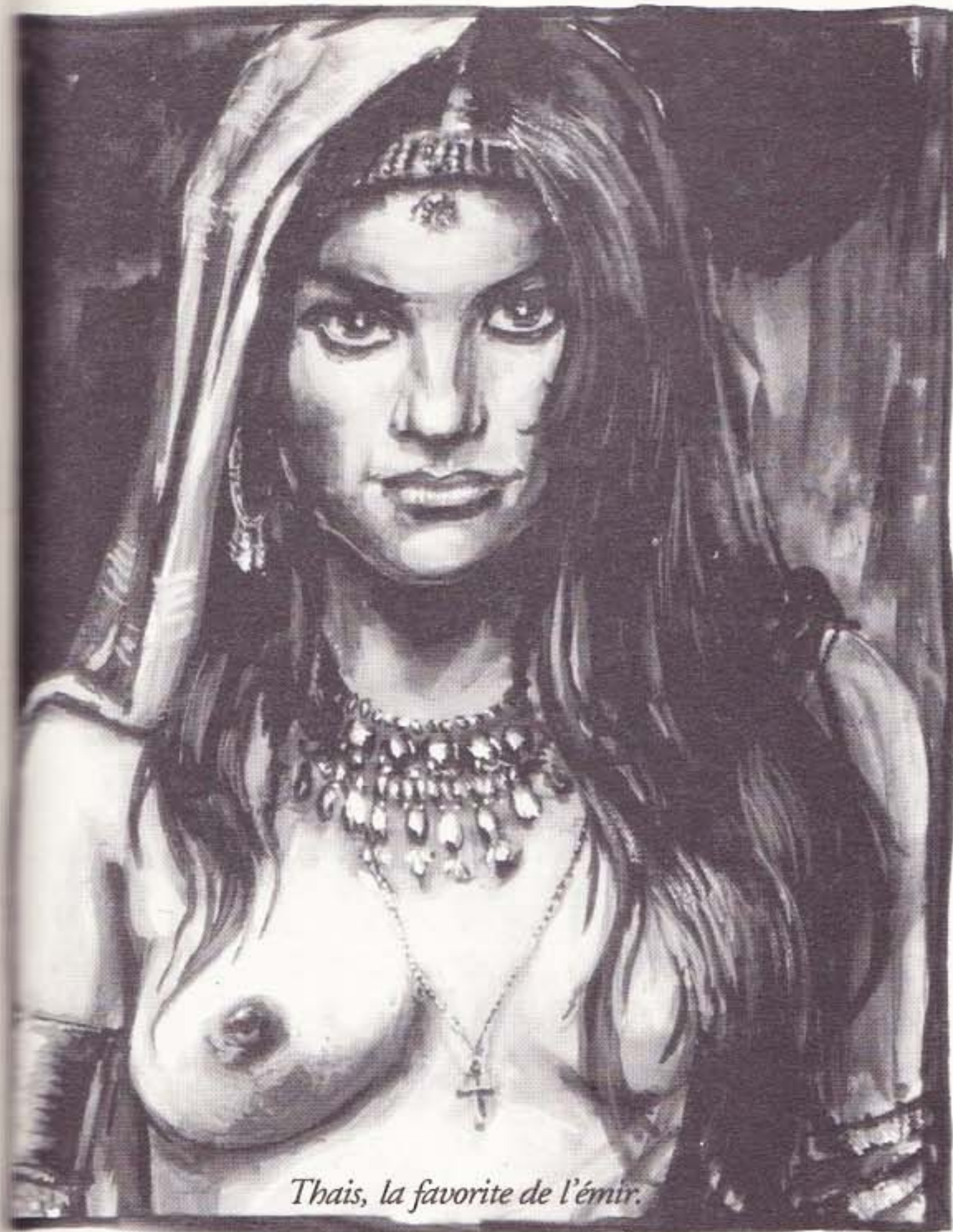
- | | |
|-------------------------|-------------------|
| 13 Harem | 18 App.pour hôtes |
| 14 App. de Jamal ad-Din | 19 App. de Daoud |
| 15 App. des Frères | 20 Diwan |
| 16 App. d'Ernouid | 21 App. de l'Emir |
| 17 App. de Ben Yacoub | esc : escaliers |



LA COUR DU PALAIS VUE PAR LA FENETRE DES FRERES



LA VILLE DE KHOROS AU PIED DES MONTS TAWEHD



Thais, la favorite de l'émir.



Chihab ad-Din, l'émir de Khoros.



Daoud ben Hassan al-Khorassani, l'imam de Khoros.



Fathi ibn Jamal ad-Din, le fils de l'émir.

L'ÉMIR DE KHOROS
BACHIR IBN ABUBAKR CHIHAB AD-DIN.
Orgueilleux. Cyclothymique. Vindictif.

Comportement

Lorsque la maladie lui laisse du répit, c'est un homme courtois et mesuré. En cas de crise, ses réactions sont imprévisibles, et très souvent disproportionnées (cf la scène avec le vizir).

Il ne croit pas être mourant, et refuse de voir la vérité en face.

Relations avec les autres personnages

Il aime son fils et ne voit pas que celui-ci se détourne de lui.

Il adore Thaïs, qu'il appelle de doux surnoms comme "ma gazelle", "ma lune dorée" ou "soleil de mes nuits".

Il apprécie Daoud, qui a le mérite de ne pas l'ennuyer avec des questions religieuses.

L'abbé Jean est sa poule aux œufs d'or, et il n'apprécierait pas qu'il lui arrive quoique ce soit.

Les frères du Temple sont des hôtes de marque qui sont sous sa protection.

Objectifs

La demande de tribut n'est dans son esprit que le premier pas vers la conquête du monde. Il ne vit que pour cela.

Comment le jouer

Parlez d'une voix faible, toussiez souvent, alternez les moments de colère (pour une brouille) et de douceur, répétez-vous, faites semblant de ne pas écouter la conversation des frères en mimant un assoupissement passager.

THAÏS
LA FAVORITE DE L'ÉMIR.
Séductrice. Passionnée. Courageuse.

Comportement

Naturellement, c'est une jeune fille joyeuse et "romantique", qui apprécie les compliments et les cadeaux. Elle feint l'innocence à la perfection, et use de son charme sans complexe. En dépit des apparences, Thaïs est une femme déterminée, même si elle se laisse facilement emporter par la colère ou l'émotion.

Relation avec les autres personnages

Elle aime l'émir et lui passe tout, déteste Jamal ad-Din qu'elle croit responsable de la maladie de son aimé.

L'émir agonisant, elle voit dans les frères un moyen de protéger son fils.

Objectifs

Etre aimée et protéger Yahya.

Comment la jouer

Montrez-vous le plus sensuel possible, battez des cils, tremblez en prenant des airs effarouchés, jetez-vous dans les bras de vos frères à la moindre alerte, soyez romantique et "rougissez" à chaque compliment.

FATHI IBN BACHIR JAMAL AD-DIN
LE FILS DE L'ÉMIR.
Religieux. Influençable. Fier.

Comportement

Le plus souvent calme et contemplatif, il est capable d'accès de colère tonitruant lorsque son autorité ou ses capacités sont mises en cause.

Relations avec les autres personnages

Hautain avec son père. Son état l'inquiète pourtant, et il comprend que sa maladie lui fait perdre la tête.

Il est totalement soumis à Daoud. Tout ce que dit ce dernier a valeur de principe intangible.

Il méprise Thaïs, qu'il voit comme une des causes de la déchéance de son père.

Les templiers sont ses ennemis jurés.

Objectifs

Outre son grand mysticisme, ses objectifs sont surtout ceux que lui dicte son mentor, Daoud.

Comment le jouer

Parlez peu et sèchement, ne regardez jamais votre interlocuteur dans les yeux et mettez vos mains dans le dos. Si Daoud est présent, cherchez toujours son approbation du regard.

HAJJ DAOUD BEN HASSAN AL KHORASSANI
L'IMAM DU PALAIS.
Calculateur. Religieux. Intransigeant.

Comportement

Toujours calme et réfléchi. Daoud ne s'empporte jamais, quelles que soient les offenses qui lui sont faites. Il réfléchit toujours avant de parler, ce qui peut le faire paraître moins intelligent qu'il n'est. Il ne dévoile jamais ses sentiments.

Relations avec les autres personnages

Il méprise l'émir qui s'est détourné de Dieu en acceptant de l'argent corrompu pour parvenir à ses fins.

Il apprécie Jamal ad-Din, comme un artisan apprécie un bel objet dans lequel il a mis tout son art.

Il ignore Thaïs, tant qu'elle ne contrarie pas ses objectifs.

Les frères du Temple peuvent être manipulés aussi facilement que n'importe qui et il s'y emploiera.

Objectifs

Prendre le pouvoir à Khoros, par l'intermédiaire de Jamal ad Din, ou éventuellement du fils de Thaïs.

Récupérer les livres du monastère.

Il dispose d'une quinzaine de fidaïs dévoués qui espionnent en permanence le palais et le camp. Il les utilise également pour répandre la foi ismaélienne parmi les mercenaires et les rallier à sa cause (150 mercenaires lui sont acquis).

Comment le jouer

Parlez toujours très calmement en ménageant de longs silences, manipulez un chapelet, retournez les questions embarrassantes ("Mais vous même, qu'en pensez-vous?"), souriez en permanence et caressez-vous le menton.



Le pere Ernoud, l'Ambassadeur d'Antioche.



L'abbé Jean, le prieur de Saint-Georges.



Faïssal ibn Mouloud al Jabbar, le sheikh des Géants.



Abdallah, l'interprète.

L'ABBE JEAN. LE PRIEUR DE SAINT-GEORGES.

Mégalomane. Sadique. Dépravé.

Comportement

Très variable. Devant des étrangers, il est aimable et enjoué, mais avec ses acolytes, il est autoritaire et laisse libre cours à sa folie.

Relations avec les autres personnages

L'émir est pour lui un vieux fou qui ne comprend rien.

Il n'a pas de relations avec d'autres personnages

Objectifs

Jean veut être reconnu par tous comme un nouveau Messie, venu sauver le monde. La poursuite des expériences de Zacharie est un moyen de parvenir à ce but.

A partir du moment où le dragon se réveille, il tombe sous sa domination. Le serpent lui fait croire ce qu'il veut et Jean est prêt à tout pour le tirer de sa prison.

Jean dispose d'une dizaine de moines aussi dépravés que lui, dont le fidèle André qui exécute les basses besognes.

Comment le jouer

Parlez avec un accent rocailleux, soyez vulgaire tout en utilisant un vocabulaire maladroitement pompeux.

Soyez nerveux et agité, enmêlez vous dans vos réponses.

LE PÈRE ERNOUD.

AMBASSADEUR DE LA PRINCE D'ANTIOCHE

Humble. Réserve. Droit

Comportement

Le moins que l'on puisse dire concernant Ernoud est qu'il n'est pas un bavard. Ses paroles sont brèves, percutantes et précises.

Relations avec les autres personnages

A moins que les frères ne s'acharnent à entretenir une conversation, Ernoud les ignore complètement, de même qu'il semble ignorer Jehan, son jeune novice.

Avec l'émir et les autres protagonistes, il ne communique que dans le cadre de sa mission, il peut alors se montrer alors élégant et habile courtisan. Sa mort prématurée ne lui laisse malheureusement pas le temps de faire preuve de ses immenses talents diplomatiques.

Objectif

Faire comprendre à l'émir qu'il se trompe d'ennemi en attaquant les Français. C'est sur la Syrie Ayubide qu'il doit lancer ses troupes, avec l'appui des chrétiens.

Comment le jouer.

Fixez toujours les frères dans le blanc des yeux quand vous leur parlez. Parlez mesurément. Faites référence aux évangiles le plus souvent possible...

ABDALLAH L'INTERPRETE.

Curieux. Intelligent. Bavard.

Comportement

Esclave de l'émir, Abdallah est la bouffée d'air pur dans l'ambiance lourde d'intrigues que devront subir les frères.

Il est toujours serviable, souriant, aimable et compréhensif. C'est une mine de ragots sur le palais et ses environs. Les frères pourront s'en remettre à lui pour tous leurs besoins matériels. C'est un jeune homme de bonne famille, enlevé lors d'un rezzou par les hommes de Chihab ad-Din. Il est très cultivé, parle plusieurs langues couramment, connaît la médecine et l'astrologie.

Il n'est pas très courageux et n'est pas un grand guerrier, mais si les frères ont su lier avec lui une véritable relation d'estime, il n'hésitera pas à se battre pour les défendre, par exemple contre la Chimère.

Abdallah doit être utilisé par le maître pour permettre aux frères de respirer de temps à autre, ainsi que pour leur donner un coup de pouce en cas de besoin. Il n'a pas d'intérêts dans les multiples complots qui parcourent Khoros. Si les frères se montrent aimables et attentionnés, il leur demandera la permission de les suivre. Extirper ce jeune homme cultivé de sa condition d'esclave est une bonne action. Aux frères d'en décider.

Comment le jouer

Parlez vite et beaucoup, souriez gentiment, soyez toujours enjoué.

FAISSAL IBN MOULOU AL JABBAR SHEIKH DES GÉANTS DU HEDJAZ.

Preux. Déterminé. Courtois.

Comportement

Courtois avec ceux qui le sont, il est toujours prêt à faire étalage de sa noblesse et de sa force. Impétueux au combat, mais fin tacticien, il est vénéré par ses hommes. Il ne supporte pas qu'on salisse le nom de Salah ad-Din.

Relations avec les autres personnages

L'émir est un pauvre fou qui va bientôt trépasser.

Jamal ad-Din est un jeune roquet, sans courage et sans talent, qui se réfugie dans la prière par lâcheté.

Il tombera amoureux de Thaïs dès leur première rencontre.

Il respecte les frères du Temple (si ceux-ci le méritent). Cela ne l'empêchera pas de les affronter s'ils s'opposent à lui.

Objectifs

Il veut prendre le contrôle de Khoros au nom de Salah ad-Din, soit par la force, soit par l'intermédiaire de Yahya. Pour y parvenir, il n'hésitera pas à massacrer tous les hérétiques (comprenez les Ismaéliens).

Il dispose de 20 moudjahiddin aguerris (les géants du Hedjaz) et de mercenaires qu'il a soudoyés (environ 400 parmi les meilleurs du camp).

Comment le jouer

Parlez avec autorité mais élégance, employez des formules fleuries, même dans les insultes. Embrassez virilement les frères, soyez démonstratifs.

“Tout a commencé le jour de la saint Enguerrand de l’an de grâce 117., quelques heures avant le coucher du soleil. J’étais alors en la commanderie de Trépessac au nord de la Princée d’Antioche. Trépessac est la plus septentrionale de nos maisons, et la proximité des Zengides a toujours plané comme une menace permanente sur les épaules de nos guetteurs. A cette époque, l’émir Bachir ibn Abubakr Chihab ad-Din contrôlait la ville de Khoros, à une journée de marche à peine de nos terres. Ce jour-là, un espion était venu nous prévenir de l’arrivée à Khoros de très nombreux mercenaires, attirés par la promesse d’une forte solde dispendieusement distribuée par l’émir. Dès l’annonce de ces mouvements de troupes, le frère commandeur de Trépessac ordonna qu’une patrouille parte sur l’heure dans les monts du Taurus. Je fus de ceux-là. Nous devions nous approcher aussi près que possible de la ville de Khoros et du camp afin de faire le point de la situation. Nous tentâmes vainement d’atteindre la ville. Le Malin trouve un refuge naturel dans ces montagnes inhospitalières...”

(Extrait des *Confessions de frère Cortebarbe*)

L’aventure que nous vous proposons dans le présent recueil s’inspire des “Confessions de frère Cortebarbe”, une chronique médiévale inédite récemment retrouvée dans les fonds de collection de l’université de Prague, que nous avons augmentée d’un court passage des “Mémoires d’Abdallah”. A partir de ces deux récits épiques et merveilleux, nous vous présentons un scénario pour miles christi prêt à jouer, qui met vos frères aux prises avec un vieil émir riche et malade, son très religieux fils, son étrange imam et son mystérieux vizir, une troupe de géants, un chanoine d’Antioche, le grand Saint-Georges, une trop séduisante courtisane, un abbé sulfureux, un commandeur fanatique, une armée de mercenaires et un Dragon...

memento finis



SANS PEUR ET SANS REPROCHE
10 rue des bouchers
59800 Lille Tel. 20 30 05 90